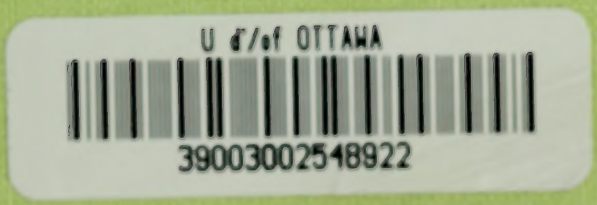
PQ
2257
.G8V5
1912



AOUT 1 1 1970

Universitas
BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/unvilainmonsieur00gaut

UN VILAIN MONSIEUR !

WILLY (pseud.)

UN VILAIN MONSIEUR !

ROMAN

ILLUSTRATIONS DE SAMANOS

PARIS
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22 — RUE HUYGHENS — 22

[1912]

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2257
.G8V5
1912

UN VILAIN MONSIEUR !

CHAPITRE PREMIER

OU L'ON PRÉSENTE AU LECTEUR ROBERT PARVILLE ET SON BUDGET

I

— Robert Parville ?
— Un charmant garçon.

*
* *

A sa majorité, (je m'en souviens encor, c'était un vendredi), son tuteur lui ayant rendu des comptes méticuleux et saupoudrés de bons conseils :

— « Mon cher enfant, ne fais que des placements sûrs et méfie-toi des spéculations hasardeuses. La rente française et les obligations de chemins de fer, crois-moi, ne sors pas de là, à moins que tu ne veuilles te créer une réserve à l'étranger, auquel cas les consolidés anglais... Ah ! les admirables consolidés anglais !... Je sais bien qu'ils ne rapportent que 2 3/4 pour 100 ; mais quoi, ce qu'on gagne en revenu on le perd en sécurité. Sois prudent !... »

Mon cher enfant, méfie-toi des spéculations...

Robert Parville constata sans déplaisir qu'il se trouvait possesseur d'une fortune grassouillette.

Il se jeta dans les bras du digne M. Taillebourg, en bafouillant :

— Ah mon cher tuteur !... Comment vous dire ?... ma reconnaissance... ce que je vous...

— J'ai fait cela avec joie, mon cher enfant, en souvenir de ta chère mère qui était une sainte. Sois heureux, c'est tout ce que je te demande. Et surtout évite, mon cher Robert, évite ces spéculations tentantes, la Rente extérieure espagnole, les valeurs argentines, le...

— Ah ! mon cher tuteur ! Soyez tranquille et encore merci ; je ne sais comment reconnaître...

— Ce n'est rien, mon cher enfant, ce n'est rien. Allons, viens quelquefois me voir.

— Soyez sûr !... Croyez bien !...

Robert pensait en sortant :

— Quel excellent homme ce père Taillebourg ! Bien certainement, j'irai le voir. Sans compter que ses conseils sont bons à suivre. Je n'ai pas du tout envie de risquer...

Et le fait est que Parville rendit visite à son tuteur deux fois dans le mois, une fois le trimestre suivant, et ensuite, très correctement, dans la première semaine de janvier.

Il pensait alors :

Il eut... il eut tout ce que l'on peut souhaiter.

— Un bien excellent homme, ce père Taillebourg, mais il est vraiment d'un timoré en affaires ! Que diable, quand on porte un nom de bataille !...

— Je suis inquiet de Robert, confiait parfois le digne M. Taillebourg à madame Taillebourg, son épouse ; si sa sainte mère était encore là... Ah !

— Ah ! soupirait sa vénérable conjointe.

— Enfin ! murmuraient-ils en duo.

Au mois de janvier suivant, Robert leur corna deux cartes.

* * *

Notre ami Parville s'installa congrûment. Il loua un délicat entresol, où triomphait le meilleur style « anglo-belge », encombré de chers fauteuils délicieusement ridicules et de canapés dont le tarabiscotage esthétique le disputait à l'inconfortable. « C'est pour s'asseoir, t'es sûr ? » lui demanda, le jour qu'il les aperçut, Henry Maugis ; et, s'y étant risqué : « Après tout, on n'y est pas beaucoup plus mal que sur la plate-forme de Panthéon-Courcelles ! » Son lit, meuble essentiel, il le voulut aussi moelleux qu'immense. (La petite Dora Swell, qu'il y égara une nuit, ne fut jamais retrouvée !) Quant à son cabinet de toilette il présentait, comme il sied, un aspect intermédiaire entre un laboratoire de chimie et une chambre de torture. Robert eut le groom Ernest, petit goyo d'une effronterie courtoise, qui s'inondait de lilas blanc et travaillait le « vernis pinceau » comme personne ; il eut un tailleur intelligent, un bottier fort aimable, et presque autant de cravates que M. Le Bargy, il eut deux bicyclettes, et un tricycle automobile ; il eut, choisi par Gustave Lyon lui-même, un formidable Pleyel de concert, « la plus grande queue connue », avait accoutumé de dire Maugis, en riant sans qu'on sût pourquoi ; il eut une part dans une chasse où les anciens du pays affirmaient avoir vu du gibier autrefois ; il eut une part, aussi, du célèbre sourire d'Annette de Provins. (« Comme les roses ! » disait sérieusement ce crétin de Maugis.) Il eut à sa disposition toutes les jolies enfants qui ont besoin de quelques louis ; il eut, de la rue Montmartre à la rue Royale, l'affection des maîtres d'hôtel et l'estime des chasseurs... Il eut... il eut... il eut tout ce que l'on peut souhaiter ; il eut un coiffeur taciturne et une manicure balzacienne ; il eut des originaux de Forain et la collection complète des photographies de Clara Ward ; il eut des bijoux de Lalique et du Porto blanc tout à fait exceptionnel ; il eut... il eut...

Un veinard, ce Robert Parville !

Un jour, le détenteur de ces rares merveilles vaporisa par sa chambre des odeurs légères, se cala dans un fauteuil baudelairien, profond comme un tombereau, attira près de lui un petit guéridon à roulettes, prit une cigarette de verveine et se demanda ce qui lui manquait.

Un veinard, ce Robert Parvills !

A la cigarette de verveine succédèrent sept cigarettes de Bird's Eye ; à la huitième, Robert avait trouvé : il lui manquait une « raison d'être. »

Lors il prit son chapeau, ses gants, sa canne, — une délicieuse canne en laurier, — et s'en fut méditer au parc Monceau, qu'il considérait comme particulièrement destiné à cet usage.

Après une demi-heure de songeries, Robert fit part de ses conclusions aux canards du petit lac :

« Evidemment !... » murmura-t-il.

A un jeune homme bien fait de sa personne, intelligent, honnêtes petites études moyennes, bon fonds de relations, fortune commode, santé à toute épreuve, et présentant, d'ailleurs, de parfaites dispositions à la douce oisiveté, la vie mondaine d'aujourd'hui, s'il désire cependant paraître *occupé*, offre moins de ressources que l'on ne pourrait croire. Et cependant de plus en plus, pour être « bien vu » dans certains milieux, il convient de pouvoir fournir une réponse satisfaisante à la classique question : « Qu'est-ce qu'il fait ? »

Pour que le seul soin de « remplir ses obligations mondaines » suffise à poser un jeune homme, il faut que soient réunies des conditions de naissance, de parenté, de mondanité vraiment exceptionnelles, et que seul un exotisme éclatant peut avantageusement remplacer.

Donc, tout autour du parc Monceau, Robert se cherchait une raison d'être.

Il n'en trouvait pas.

— « Les Sports ? » pensa-t-il d'abord.

Bien fatigant ! S'il faisait sans effort, quelquefois, le matin, un peu de teuf-teuf sur son automobile, s'il visitait volontiers, une fois par semaine, à Passy, un tennis qu'il possédait en huitième, pour donner quelques coups de raquette et boire une tasse de thé ; s'il accompagnait fréquemment, à Auteuil, une amie que cela amusait de voir les chevaux panacher au mur ; s'il se plaisait à faire un peu d'épée avant midi avec des amis de la salle Mimiague, il ne se sentait cependant aucune vocation pour vélocipédaler de Paris à Bordeaux, pour s'éreinter à des parties de paume, pour consacrer tout son temps à la plus noble conquête que les maquignons aient jamais faite, ou pour devenir celui qui démontrera définitivement à Puni la supériorité de notre escrime frrrrançaise.

Or, pour qu'un sport vous devienne une « raison d'être », il faut en abuser jusqu'à y détenir des records. Donc, ça ne gommait pas.

— « Explorateur ? » songea Robert.

Oui. Belle situation au retour. Conférences à la *Société de Géographie*, avec projections à la lumière oxyhydrique, curiosités féminines précieuses. Quelques échos au *Gaulois*. Seulement il y a le voyage

Robert s'en fut ...

qui est bien ennuyeux, bien éreintant ; on mange mal, on dort peu, ça manque de femmes ; et si l'on adopte ce procédé simpliste qui consiste à passer tout bonnement trois mois aux environs de Fontainebleau pour y lire, dans la solitude inviolée de Franchard, quelques relations antérieures du voyage que l'on décrira au retour, il se trouve immanquablement des grincheux documentés qui s'aperçoivent du truc et le débinent. Dommage ! un beau portrait par Gerschell, casqué de liège, reproduit à l'*Illustration*, avec quelques nègres au second plan... mais non, pas moyen !

— « La politique ? »

Ça demande un certain sérieux, tout au moins une calvitie débutante, et puis on ne peut contenter tout le monde et ses pairs. Il faut avoir des opinions (assez nombreuses pour en changer au besoin), les soutenir dans les salons, le dos à la cheminée. C'est très fatigant aussi, et pas très, très bien porté.

En compagnie d'Annette de Provins.....

— « Jeune savant ? »

Excellente attitude ! La bactériologie, surtout, vous ouvre toutes les maisons et vous facilite les mariages les plus avantageux ; et puis on sert la cause de l'Humanité ! Seulement il faut au moins six mois d'études spéciales, lire de gros livres peu maniables, se retrousser les cils contre des oculaires de microscopes... peuh !

— « Ah ! c'est pas facile de trouver ! » gémit Robert.

Il arrivait en face de la rue Rembrandt.

— « La peinture ? »

Heu ! on est obligé de « savoir », un peu — si peu que ce soit ; — si l'on n'arrive pas au Salon, force est de se réfugier dans les écoles intransigeantes, et alors ça devient un supplice parce qu'on est tout de même bien obligé de regarder sa peinture pour la faire.

Désemparé Robert chercha dans les « métiers bizarres « quelque chose qui pourrait avoir l'air... » quoi ?... Il se sentit tout à fait malheureux.

— « Pyrograveur sur peluche ? » — Mais Parville pinça les lèvres ; il n'était pas d'humeur à se blaguer.

— Je ne suis donc bon à rien ! Je ne suis donc bon à rien ! répéta-t-il très vexé.

Tout à coup, de ce « bon à rien » il vit jaillir la lumière. Il sourit et fit tourner joyeusement sa canne, rasséréné ; il la tenait sa « raison d'être ! » Et il descendit l'avenue de Messine, allègre, au pas de charge, comme s'il eût voulu jeter bas le William Shakspeare de Fournier, poète assez peu soigneux pour laisser le pan de son manteau traîner dans la poussière du socle.

— « Littérateur, parbleu ! »

Lors, il compléta ses réflexions :

— « La littérature ? — Il y a un tas de gens qui ne sont pas plus malins que moi et qui en font ! »

Les lettres françaises comptaient un nourrisson de plus.

Au collège, le jeudi, pendant que ses camarades traînaient leurs souliers d'ennui au long des quais, Robert, confortablement installé dans l'étude des « privés de promenade », dévorait des bouquins. Il avait beaucoup lu parce qu'il avait été beaucoup en retenue. Par goût un peu, par snobisme aussi, il continuait, le bahut lâché, de se tenir au courant du courant, si j'ose dire ainsi. Il ne manquait pas une soirée du *Théâtre de l'Ame*. Il recevait (irrégulièrement) la *Néo-Revue*, la *Revue-Pâle*, l'*Hamadryade*, quelques autres. Il avait rencontré, par-ci par-là, quelques aimables collaborateurs de ces jeunes et inconsistantes publications. Il escomptait, d'autre part, la facilité d'être assidu dans deux salons académiques (l'un côté Pont des Arts, l'autre côté Goncourt) ; il avait noué connaissance, au *Club Hellène* où il montait ponter cinq louis de temps en temps, avec quelques journalistes d'une jovialité

exempte de distinction : Smiley, le gros Maugis aux joues flasques, l'envieux Baichard, d'autres encore.

— C'est-à-dire, conclut Robert, que l'on n'a jamais « embrassé » la carrière des lettres dans d'aussi favorables conditions.

Puis il fut chez Annette de Provins qu'il devait mener dîner à l'Américain avant de la conduire aux Variétés, savourer les grâces androgynes de Lavallière dans la *Tirelire de Danaé*, une opérette dont il avait lu de forcenés éloges dans les « Prière d'insérer » fignolés par le secrétaire du théâtre, qui comptait beaucoup d'amis parmi les courriéristes.

En face d'Annette et de Robert, pâturait, cornac d'une vieillarde obèse à ne pas remuer, qui cent-kilosait, Roland Marsyas, l'auteur de *Flûtes d'Argent et d'Airain*, presque illustre, car il avait failli décrocher une mention académique, après avoir approché du prix aux Samedis de l'Odéon.

— Tiens, mon Roland, disait la grosse dame, prends encore un peu d'haricots verts !

« C'est un cher confrère ! » pensa Parville, ému.

II

Robert Parville se chercha un genre.

D'abord, il pensa qu'un symbolisme dûment teinté lui conviendrait, s'étant bientôt rendu compte qu'exception faite pour les trois ou quatre écrivains de qui le vrai talent avait légitimé cette Ecole, le premier nigaud venu, frotté de métrique, y pouvait figurer honorablement, à condition (c'était l'affaire d'une matinée) de s'assimiler ce que les dits écrivains de talent avaient d'un peu fâcheusement *procédé*. L'envol de leur lyrisme, leur luxuriance d'images, leurs qualités de nombre se pouvaient remplacer par beaucoup d'aplomb. Il suffisait, par exemple, de ne pas comprendre très précisément ce que signifie le mot « Lycophtalme » pour en tirer des effets délicieux. Quant au rythme poétique le plus prudent était d'aller simplement à la ligne, chaque fois que le besoin de ponctuation semblait indiqué.

Fort de ces principes élémentaires, Robert composa en deux soirées un poème qu'il intitula *La Route*, faute d'avoir trouvé un titre plus ingénieux.

C'était — mon Dieu oui, — c'était un pâle voyageur qui suivait, avec une âme asservie et des vers libres, le chemin de ses destinées... Des sirènes qui nageaient dans le voisinage lui faisaient signe ; il passait. De pures rondes de pures jeunes filles effeuillaient devant lui, au printemps, des fleurs qui se trouvaient être des fleurs d'automne (les poètes ne sont pas obligés de savoir la botanique) ; il passait. Puis, c'était le tumulte des armes ; le pas des guerriers, sur la route sonore, retentissait avec un accent belge ; le pâle voyageur passait, il passait encore (ah ! si l'on pouvait *passer* comme ça au Bacc !...) et ça continuait, et il passait toujours !

Tenez, je vois que vous mourez d'envie de contempler un échantillon des orfèvreries ciselées par Robert Parville, poète français. Allez-y !

Le Chevalier passait dans le printemps en fleur,
Bel et grave, il suivait la route,
Et son armure adamantine
S'irisait de claires couleurs.
Couleurs mirées des fleurs qui embaumaient la route
Le chevalier passait, bel et grave, dans l'aurore divine
Et voici qu'une fontaine
A murmuré parmi les chèvrefeuilles :
« Beau chevalier, chevalier grave
Ne sois pas farouche à la douceur de l'accueil
Penche-toi vers le cristal frais de la fontaine,
Et tu verras les harmonieuses sirènes
Chevalier grave, beau chevalier ! »
Et le chevalier, si grave et bel, a passé...
Et voici que des vierges dansantes
Sourient au détour du chemin :
« Chevalier grave, entre dans notre ronde,
Chevalier beau, cueille à nos chevelures blondes
Les fleurs du printemps, chrysanthèmes et jasmins,
Viens, doux aimé, vois notre ronde, et entre :
Notre pure jeunesse attendait ta jeunesse,
Notre jeunesse chante à ta pâle jeunesse ! »

Et le chevalier, si grave et bel, a passé.

Il passait pendant quatre cent douze vers, pas un de moins. Ah ! pour un début, le barde faisait bien les choses ! Quant à la philosophie, vraiment supérieure, de ce

petit travail, je ne vous ferai pas l'injure de vous l'exposer.

Robert, incidemment, soumit son œuvre aux compétences du jeune et déjà fécond auteur de *l'Avenir identique* (drame) et de *Chèvres nonchalantes* (cantilènes). Le délicat esthète s'affirma émerveillé : « C'est d'une grâce toute platonicienne », déclara-t-il ; et il ajouta :

... De la conduire dîner.

— Il faut nous donner cela pour la *Kylix*. Nous vous ferons un petit tirage à part, numéroté, in-16 soleil, imprimé en faux elzévir sur quasi-japon mauve avec filets lilas...

— Peuh ! répondit Parville avec un nonchaloir d'indifférence vraiment bien joué, c'est une petite chose déjà ancienne ; j'aime mieux vous donner quelques pages plus travaillées.

— Mais non, mais non, publiez toujours, insista le penseur, qui touchait une commission de 5 pour 100 sur les travaux qu'il amenait à l'imprimerie de la *Kylix*.

Aisément convaincu, Robert laissa publier à cent exemplaires, reçut une facture de 500 francs, la paya (ô gioventù !) et frémit de satisfaction à lire ce *Prière d'insérer* fignolé par le rabat-cieux qui connaissait l'âme humaine : « Dans un décor de langueur crépusculaire, M. Robert Parville analyse, au fond de l'ombre mystérieuse délicatement dramatique, tous les troubles que notre âme à la fois appréhende et recherche, depuis le rêve hallucinant des hiérophantes de l'occulte, jusqu'aux râles exacerbés de la volupté. Si parfois ses vers sont cantharidés de sensualité, le nimbe de la poésie les spiritualise, et, par un choc en retour étrangement suggestif, élève la pensée jusqu'à l'idéalisme le plus pur. »

Malgré de si engageants auspices, le débutant ne se décida pas à empoigner un aviron sur les admirables galères du symbolisme. Toutes réflexions faites, Parville comprit qu'il n'y avait aucune chance que les vingt-trois jeunes femmes (un peu frivoles, mondaines, occupées, toujours en courses) pour lesquels, en somme, on écrit, s'intéressassent violemment à des passants néogrecs guidés sur les routes de Vie, selon les sous-écoles, par la Tristesse ou par la Joie. Adoncques, il remisa son poème dans un carton, et chercha autre chose.

Il recélait bien, en quelque tiroir, d'anciens vers de rhétoricien... De son temps, les externes émancipaient leur poésie jusqu'à Verlaine (les pensionnaires cramponnés à Leconte de Lisle) ; certains cherchaient dans les *Trophées* des rimes pour mettre au bout de vers pensés selon Bourget : ça donnait des résultats très sortables ; même, un malin élaborait des vers libres en enlevant des chevilles au père Hugo pour les insérer dans du simili-Sully-Prudhomme. L'élève Parville avait fabriqué quelques sonnets « comme tout le monde » (plutôt fades), mais ça ne pouvait pas se publier : trop de gens s'y seraient reconnus.

« Au fait, pensa-t-il, non sans quelque bon sens, je ne suis pas absolument obligé de m'établir poète. Je crois même que « jeune et délicat romancier », cela sonne mieux. Seulement, un roman, ça doit être bien long à confectionner ! »

« Je peux commencer par des nouvelles », se répondit-il.

Il prit dans sa bibliothèque (une délicieuse bibliothèque droite, en platane, avec des applications d'acier bleu) une demi-douzaine de volumes récents.

« Qu'est-ce qui est le plus dans mon tempérament, de tout cela ? »

Il feuilleta ces *vient-de-paraître,* aveignit d'autres livres, feuilleta encore :

« C'est cela, oui ; de l'analyse sentimentale un peu rosse : Donnay, Valdagne, Hermant, d'une part ; Bourget, Hervieu, Prévost, de l'autre ; gros comme une noix de Barrès, une pincée de goguenardise à la Tristan Bernard, bien touiller, saler un peu et servir tiède ! »

Content de cette résolution, il fut chercher Annette qu'il devait mener dîner chez Foyot, avant de la conduire à l'Odéon voir l'inquiétant de Max dans *Michel Strogoff*...

— *Michel Strogoff! Que demandez-vous pour votre récompense?...*

— *Rr... rrr... rrr!...* (Tambours.)

— *Rien!... pour Dieu!... pour le Tzar!... Pour la Patrie!...*

— *Rr... rrr... rrr!*

(Etait-ce bien à l'Odéon ?)

*
* *

Le premier essai du romancier Parville : « Tendresse morte », parut à la *Revue Mauve*.

Ça ne l'avait pas trop ennuyé à pondre (l'essentiel en somme), et, du même coup, il se trouva que ce ne fut pas mal.

Robert écrivait « comme ça lui venait », en un style lâché, inégal, maladroit souvent, et aveuli par l'abus des verbes auxiliaires, mais au demeurant pas désagréable. Les Revues jeunes déclarèrent, gourmées, que les « gens du monde » feraient mieux, au lieu d'écrire, de s'occuper exclusivement de leurs cravates.

« Mais j'aimerais mieux cela ! » pensait le gendumonde en lisant ces articles acidulés.

Quant aux « jeunes maîtres », ils se montrèrent charmants ; convaincus, dès l'abord, que cet amateur ne serait jamais de taille à gêner leurs opérations commerciales, ce fut à qui d'entre eux manierait avec le plus de maestria l'encensoir laudatif ; quelques-uns, aussi, empruntèrent cinq louis à ce jeune et brillant confrère. Quant aux vingt-trois jeunes femmes un peu frivoles, mondaines, etc., (*voir plus haut*)... elles furent ravies de trouver enfin, dans les publications qu'elles feuilletaient par snobisme, quelque chose d'a peu près lisible sans le secours du gros Larousse.

A « Tendresse morte » succédèrent « Petites Caresses » dans la *Revue Pâle*, et « Sanglotante ironie » dans *l'Hamadryade*. Le genre était trouvé.

Robert Parville fut classé littérateur.

Et le résultat qu'il s'était proposé d'obtenir, un soir qu'au Parc Monceau il se cherchait une « raison d'être », il l'avait obtenu, net.

La vieille madame de Vieulac, qu'il était allé visiter peu après ces débuts non sans gloire, lui grasseya avec un sourire renseigné :

— On m'a dit, mon cher enfant, que vous publiez maintenant de petites choses dans des Revues ; je ne les lis pas, mais je veux vous en féliciter. Il n'est pas bon qu'un jeune homme reste inoccupé, et j'aimais trop votre chère mère pour ne pas m'intéresser à son fils.

« Décidément, j'ai mis le doigt dessus », se dit Robert.

Puis il fut chez Annette, qu'il devait mener dîner chez Maire avant de la conduire, pour la cinquième fois depuis le commencement du mois, dans un beuglant où elle se divertissait prodigieusement à piailler le refrain de la *Polka des Anglais*.

*
* *

— Eh bien ! voilà un jeune homme qui n'est pas à plaindre !

— Ma foi non...

— Un gentil appartement, un groom à la coule.

— Ceci n'est rien — et puis je l'ai déjà dit. Mais n'oublions pas que Robert possède tous ses membres, la taille mince, un estomac solide et pas de défaut de prononciation.

— Quel heureux jeune homme !

— Ma foi oui.

— Il écrit, sans que cela l'ennuie, des nouvelles que l'on trouve bien.

— Ceci n'est rien — et puis je l'ai déjà dit. Mais considérez, je vous prie, qu'il est libre comme un vers de Gustave Kahn. *Tout le monde ne peut pas être orphelin,* soupirait Poil-de-Carotte ; Robert est orphelin.

Annette de Provins.

— Quel heureux jeune homme !

— Ma foi oui...

— Et je suis sûr qu'Annette de Provins est exquise.

— C'est son métier. Elle aime un peu trop le théâtre, mais elle est exquise.

— Enfin, Robert Parville nage au sein du bonheur ?

— C'est bien possible. D'ailleurs une femme de beaucoup d'esprit avait coutume de répéter : « Le bonheur est où on le met ».

— Vous m'en direz tant !

III

Au bout de quelques mois, Robert Parville se trouva très gêné.

Que voulez-vous ! L'argent que l'on possède ne signifie rien du tout ; seul, l'argent que l'on dépense doit être pris en considération. Or, Robert dépensait plus qu'il ne possédait. Dix fois plus riche, il eût été gêné tout de même. On naît comme cela.

Non qu'il s'égarât en des « dépenses folles », ainsi que s'expriment les gêneurs qui désirent vous coller un conseil judiciaire ; ma foi non ! Sans doute, il laissait quelquefois au bac un peu plus que son strict superflu ; sans doute, il avait appris à ses dépens qu'il y a des messieurs qui bluffent au poker ; mais il cartonnait sans passion, ça l'ennuyait plutôt. Sans doute, Annette de Provins ne donnait pas son amour pour de l'eau claire ; mais, à plusieurs, la dépense se répartissait ; tout cela se maintenait dans des proportions très raisonnables. C'était l'argent de poche qui filait, filait, filait ; c'était la rubrique *Dépenses diverses* qui dévorait tout : les exemplaires sur Wathman où jamais on n'aurait l'idée d'introduire un couteau à papier ; les « petits riens » qui coûtent dix louis et se revendraient cent sous ; les heures de voiture ; les estampes de Huntel qui vous plaisent juste au moment où les marchands malins ont organisé sur Huntel une hausse absurde ; est-ce que je sais, moi ? tout ce qui rend la vie agréable, la fantaisie, la...

Tenez ! vous n'avez qu'à acheter les porte-cigarettes qui vous plaisent, vous verrez où ça vous conduira : sur la paille humide, pour le moins.

Ah ! que Rothschild est pauvre !

Donc, un soir, en traversant, à pas tristes, le Songeoir Monceau, Robert, cependant qu'il considérait, sans les voir, les pieds mal chaussés de la dame qui rêvasse, *Notre cœur* à la main, vautrée sous le buste de Maupassant, Robert se dit :

« C'est ridicule ce que l'argent rapporte peu aujourd'hui ».

Parole funeste ! Le pied sur la pente ! Le doigt dans l'engrenage ! Le ver dans le fruit ! Car, du jour où l'on a constaté que l'argent rapporte peu, l'implacable logique veut qu'on s'occupe de lui faire rapporter davantage.

Il eût fallu peut-être, à ce moment précis de l'existence de Robert, qu'un esprit distingué lui démontrât éloquemment combien cette diminution de l'intérêt de l'argent

s'avère, non point ridicule, mais providentielle :

— Ainsi seulement, aurait exposé l'esprit distingué, s'effectuera sans secousses cette transformation sociale que MM. Paul Deschanel et Jules Guesde considérèrent sous des angles quelque peu différents. Lorsqu'un capital de, par exemple, cent mille francs, ne rapportera plus que trente-cinq centimes par an, il se rencontrera des personnes pour trouver la thésaurisation ingrate et alors, monsieur, en un laps de, les capitaux privés s'effaceront, et alors...

— Monsieur, aurait interrompu le rentier Parville, vos raisonnements ne m'ennuient que tolérablement, mais tout cela ne m'augmente pas mes revenus !

Il aurait eu fichtrement raison ! Le capital durera bien autant que nous. — Et les enfants ? dites-vous — Bah ! Qui est-ce qui fait encore des enfants, aujourd'hui ?

Donc Robert, ayant énoncé cette vérité indéniable : « C'est ridicule ce que l'argent rapporte peu aujourd'hui ! » se trouva rapidement conduit à cette conclusion gravide de périls : « Je suis stupide de ne pas mieux faire valoir mes capitaux ! »

Ah ! digne monsieur Taillebourg, frémissez...

* * *

Parmi les nombreuses connaissances ramassées par Robert Parville, frétillait un petit jeune homme roux, grêle, chétif, souvent chargé de besognes par des coulissiers, et qui jouait aux échecs comme Hector de Callias. Il résolvait les problèmes ardus proposés par Pic de Brasero aux lecteurs de la dernière page (les blancs font mat en quatre coups) ; il combattait dans ces émouvantes batailles qui se livrent, télégraphiquement, entre Vienne (Autriche) et San Francisco (U. S. A.) ; c'est en sifflant des airs de Milloecker qu'il gagnait trois parties à la fois, sans regarder l'échiquier, et Maugis avait si bien pris l'habitude de l'appeler « Palamède », que personne ne se souvenait plus que ce rouquin se nommait en réalité Jacob Wurtz, et comptait nombre de parents à Francfort.

Cette virtuosité aux échecs forçait la vénération de Parville à qui le ciel avait refusé toute disposition pour les jeux « de combinaison » ; ayant appris à grand'peine la marche des pièces, et que la Reine pouvait aller dans tous les sens, et le cavalier d'une couleur à l'autre en sautant une case, le pauvre en était resté là, conservant toujours pour le « coup du berger » une admiration naïve. Aussi considérait-il Palamède comme une manière de génie possédant un cerveau fourni de cases perfec-

Jacob Wurtz.

tionnées (celles de l'échiquier, parbleu) !

« Ça doit être un rien pour ce malin-là, pensa-t-il, de se débrouiller dans les machines financières. Faudra que je lui demande... »

Et il lui demanda.

— Comment ? fit Palamède, avec une moue de commisération, comment ? votre argent ne vous rapporte que 3 1/2 pour 100 ? C'est ridicule ! Certes, ce n'est pas moi qui vous conseillerais jamais des spéculations chanceuses ! Je vis trop au milieu de tout cela ! Mais, sans aucun aléa, vous devez facilement tirer 6 pour 100 de vos capitaux.

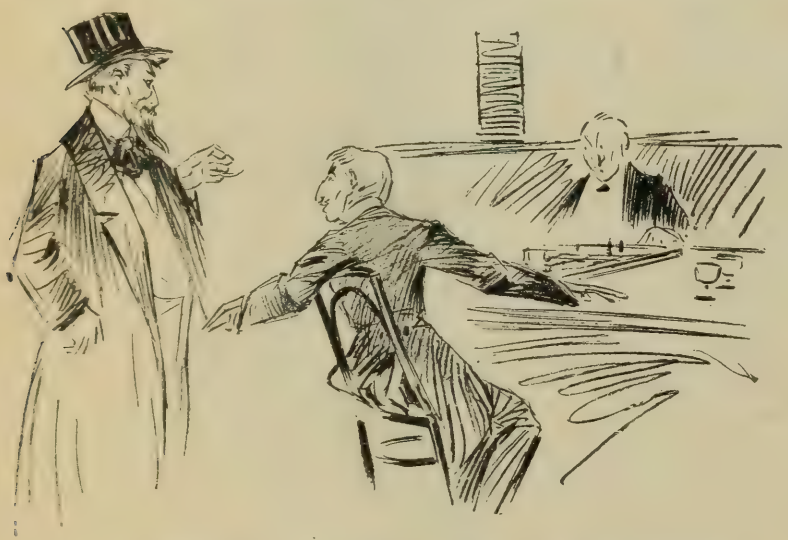
— Mais ce serait parfait, s'écria Robert ; ce sont justement ces 2 1/2 pour 100 là qui me font défaut !

— C'est curieux ce que tu es poire, mon pauvre Parville, constata Maugis, qui se trouvait là.

— Moi, continua Palamède, je veux bien, si ça peut vous être utile, vous donner quelques indications, mais pour rien au monde je n'entends vous forcer la main ; vous verrez vous-même ce qui vous convient ; je ne me chargerai même pas de transmettre vos ordres.

— Ce vieux Palamède, clama Maugis, toujours le même, cœur d'or, mains nettes. Et costeau avec ça !

— Ah ! laisse-nous tranquilles ! grogna le petit joueur d'échecs, qui redoutait l'ironique argot de bookmaker parlé par le gros bohème, et savait la perspicacité de ce chauve bouffi, d'une intransigeante honnêteté malgré son allure d'écumeur de pelouses engraissé de l'argent des gogos et retiré des affaires après fortunes « faites ».



— Ah ! laissez-nous, grogna le petit joueur d'échecs.

Puis il conseilla deux ou trois valeurs qui, certainement...

En quittant le petit youpin, Robert trouvait le jeu de Bourse admirable de simplicité. Il s'agissait seulement d'acheter moins cher que l'on ne revendait. Quel mécanisme ingénieux !

« Et puis, ruminait-il, ce Palamède n'est pas un emballé, au moins ! Il ne vous promet pas des bénéfices extravagants ; 6 pour 100, pas plus. Et qu'est-ce que je veux moi ? Je ne veux pas risquer mon petit avoir pour faire de gros coups ; je ne veux pas « danser sur la corde raide », comme dit mon tuteur, mais seulement, par des mutations de fonds sûres, augmenter un peu mes revenus qui sont insuffisants ».

— Eh ben, mon cochon ! aurait dit Maugis. Mais Maugis n'était plus là.

*
* *

Je n'entrerai pas, — pour des raisons, — dans le détail des opérations délicates où le divin Palamède engagea (oh ! en le laissant parfaitement libre ! « Voyez ce que vous voulez faire... Je ne veux pas vous influencer... Seulement il me semble que... ») engagea, dis-je, son ami Robert.

Le premier mois : résultat inespéré, gain triomphal !

— J'en suis presque fâché pour vous, prétendit le rouquin méphistophélétique. Vous allez vous monter le coup, croire que vous réussirez tous les mois...

— Mais pas du tout ! pas du tout ! protesta Robert.

Et il comprit si bien la nécessité de ne pas s'habituer à des bénéfices exagérés, qu'il voulut consacrer le boni dépassant ses prévisions à l'achat d'une boucle de ceinture convoitée par Annette ! La dépense fut un peu plus lourde qu'il ne s'y attendait, mais, bah ! de l'argent gagné !

*
* *

A dater de ce jour, Robert ne compta plus. A quoi bon ? Fervent de reconnaissance, il contraignit Palamède d'accepter un échiquier de gratitude, véritable chef-d'œuvre de tabletterie ; puis il garnit sa cave ; puis il joua un peu plus gros jeu ; puis il acheta une alezane brûlée (3.500 francs), et, reconnaissant un peu tard qu'elle avait un « crapaud », la revendit beaucoup moins cher (150 francs) ; puis il désira explorer l'anatomie de la jolie petite marquise de Traversin qu'on lui procura, dans un

Il fit un tour dans le Bar Palamède

buen-tiro de la rue Lord-Byron, contre un versement plutôt élevé. (La charmante lui confia : « Je vois que j'ai affaire à quelqu'un de bien ; quand tu voudras, une autre fois, adresse-toi directement à moi ; tu me donneras la moitié de la commission que prend Marie Lacroix... » C'était tentant ; mais il avait trouvé qu'elle ne valait pas ce qu'elle coûtait).

Toutes ces aimables fantaisies se cotant de plus cher en plus cher, Robert Parville au bout de quelques nouveaux mois, se trouva de nouveau très gêné.

* * *

Il venait de publier « Les Anciens Sourires » dans je ne sais plus quelle Revue (qui payait la copie) ! et, pour soixante pages, avait palpé quelque chose comme 13 fr. 50 ; ce fut en plaisantant ce premier bénéfice littéraire qu'il entreprit, le soir même, au Bar, Palamède.

— Décidément la psychologie ne nourrit pas son homme. Ah ! si je ne m'étais pas promis d'être raisonnable !...

— Vous êtes gêné ? demanda le gringalet, avec une grimace qui plissa son fourbe visage tavelé de taches de rousseur.

— Ma foi, oui.

— Je ne voudrais pour rien au monde avoir l'air de vous conseiller une imprudence ; mais vous pouvez faire produire 2 pour 100 de plus à vos capitaux, sans danger.

— Oh ! sans danger ?...

— Certainement. Il suffit de limiter vos risques ; ainsi en ce moment je pourrais vous citer à titre d'ami quelques « Poodbalfontein » qui cotent... Mais non, tenez, je ne veux pas vous influencer. C'est vous qui avez raison... on ne saurait être trop prudent... Restreignez un peu vos dépenses, que diable !

— Peuh ! dit Robert.

Il fit un tour dans le bar, grignota une frite givrée de sel, puis revint s'asseoir près de Palamède :

— Vous dites que les *Poodbalfontein?*...

Pauvre Robert ! Vous voyez ça d'ici.

Il s'emballa ; ça réussit d'abord. Alors, allons-y... Puis ce fut la première grosse perte... Il voulut se rattraper... Aïe Aïe ! Aïe !... Il s'affola... Risquons le tout pour le tout... Il ne sut plus du tout où il en était !... « Méfiez-vous ! » susurra Palamède, insidieux... Bah ! Fallait se refaire coûte que coûte... Et allez donc !

Enfin vint une liquidation suprême après laquelle, tous comptes faits, Robert Parville constata qu'il lui restait, en tout et

— J'ai affaire à quelqu'un de bien...

pour tout, sept mille huit cent trente deux francs et soixante-quinze centimes. Avec les soixante-quinze centimes, il acheta un cigare ; avec les trente francs, il acheta un un joli petit cendrier qui l'avait séduit ; puis il héla un fiacre, se fit conduire chez lui, et offrit les quarante sous au cocher. Lors, ayant allumé le cigare, il en secoua la cendre dans le cendrier, considérant avec mélancolie qu'il demeurait propriétaire de sept mille huit cents francs, et que c'était peu.

C'était peu, en effet.

IV

Robert se montra très bien.

D'abord il ne s'abîma pas dans les regrets (à quoi bon) ? Il ne songea ni à faire des bêtises avec un revolver, ni à s'engager dans la Légion, ni à postuler dans les chemins de fer une place de graisseur.

Il prit seulement la résolution de changer son genre de vie le moins possible, résolution dictée par ce principe que l'habitude est une seconde nature, dont il vaut bien mieux tirer parti que de ne pas réussir à en triompher.

Cependant, comme il lui fallait, par mois, une somme minimum, si minimum fût-elle, Parville conçut l'idée, à première vue audacieuse, d'élever la littérature, initialement adoptée comme « raison d'être », à la hauteur d'un moyen d'existence.

Et voici comment il s'y prit :

Il s'attacha tout d'abord à conserver les apparences de sa vie d'hier. Il ne déménagea pas ; mais, de toutes les chertés entassées par sa fantaisie, depuis les bicyclettes jusqu'aux gravures, des vases flambés aux guéridons signés Bing, il vendit (sans s'attarder à s'ébaubir du peu pour cent qu'il en retirait), les numéros qui pouvaient se vendre sans que leur départ fût remarqué. Il obtint ainsi une certaine somme qui, jointe aux sept mille huit cents francs, constitua sa dernière ressource, celle qu'il baptisa, dans l'intimité qu'il se faisait à lui-même, la « Vieille Garde ».

Puis, il héla un fiacre.

Il s'agissait, pendant le laps de temps que durerait la Vieille Garde, reliquat des anciens revenus, de se créer des revenus nouveaux.

Ses fournisseurs, chics et chers, il les quitta sous divers prétextes, et s'adressa moins haut.

La façon cavalière et « bien parisienne » dont il rompit avec Annette de Provins valut à Parville de la considération (même, il s'en fallut d'un rien que, du coup, la donzelle se mît à l'aimer).

Robert s'exerça encore aux petites économies qui, additionnées, forment de grosses sommes. Successivement, son médecin, dûment stylé, lui défendit de fumer, puis lui interdit la chasse, puis lui enjoignit de remplacer tous crus par l'eau de Vichy (Grande Grille), puis le persuada de marcher davantage au lieu de toujours rouler en voiture.

A Palamède, il conta :

— Mon cher, c'est inouï ce qu'Annette me coûtait gros ! Depuis que j'ai rompu

avec elle, j'ai toujours plus d'argent qu'il ne m'en faut.

— Vous devriez bien me prêter dix louis, alors.

— Les voici ! dit le pauvre garçon plutôt embêté, et prévoyant que ce fragment de Vieille Garde ne se « rendrait » jamais.

— Vous ne vous êtes pas laissé emballer dans les mines, vous ?

— Entre nous, confessa Parville, les « *Poodbalfontein* » ne m'ont pas réussi.

— Je vous avais bien dit de vous méfier ! Vous n'avez pas vendu à temps ?

— C'est vrai ! Mais, en somme, je sors de là sans pertes ; et Annette y a gagné des bijoux.

— C'est très beau de s'arrêter en gain.

— Puisque les raisons qui me faisaient avoir besoin d'argent ont disparu, je ne joue plus...

— Evidemment... Enfin ! Bonsoir ! Quant à vos dix louis...

— Ne vous pressez pas, mon cher !

— « Si tu crois que ça prend ! » pensa le petit joueur d'échecs. Mais il était discret par tempérament. Il avait embringué Parville par dilettantisme, et aussi pour se ménager, à la sourdine, quelques petites commissions ; Parville rincé, il ne s'intéressait plus du tout à lui.

« Pas de défense, cet enfant, conclut-il. Si ç'avait pas été moi, c'est un autre qui l'aurait *empilé,* comme dit ce pochard de Maugis. »

* * *

La Vieille Garde faiblissait.

Un soir, au sortir du tripot, Robert Parville prit le bras de Jim Smiley et l'accompagna jusqu'à sa porte :

— Mon cher, ça commence à m'embêter de publier de la sentimentalité dans de vagues Revues. Et, vous savez, moi, si je me suis installé dans la littérature, ce n'est pas pour que ça m'embête... Il me semble que ça m'amuserait de tâter un peu du journalisme...

— Voilà un drôle d'amusement, par exemple !

— Que voulez-vous ! Je suis, au fond, l'individu sur la terre qui souffre le plus d'être inoccupé.

— Si vous y tenez ! Dites donc, Flambat quitte *Le Scandale*... C'était trop stupide ce qu'il y déposait ! Voulez-vous que je parle de vous ? une chronique par semaine ?

— Oui.

— Seulement, pas de blagues. Jamais de copie à l'œil, jamais ! Flambat touchait dix louis par article. A vous on n'en donnera pas plus de cinq, mais réclamez-les

Depuis, j'ai toujours de l'argent plus qu'il ne m'en faut...

mordicus ! Je sais bien que vous n'en avez pas besoin, mais c'est pour les camarades ; faut pas gâter le métier !

— Entendu, dit Robert en riant ; on trouvera toujours bien moyen de laisser ce petit bénef au baccara.

Les chroniques de Parville au *Scandale* réussirent assez bien ; ça lui fit quatre cents francs par mois ; ça lui fit surtout le « pied à l'étrier ». Avec l'autorité que lui donnèrent ces chroniques, il chercha des besognes anonymes.

Ce fut d'abord une combinaison ingénieuse de *Correspondances étrangères* et de

Correspondances provinciales. Il démarqua les unes pour écrire les autres, les autres pour écrire les unes ; résultat excellent. — En tout : quinze louis mensuels.

La Vieille Garde faiblissait toujours.

Robert coupa les dernières ficelles qui l'attachaient aux jeunes Revues ; des périodiques mieux rentés accueillirent des articles sérieux (retapages soigneusement maquillés des publications anglaises ou allemandes signalées par la *Revue des Revues*) ; les directeurs opinèrent : « Il sait un tas de choses ce garçon ! » Ci, sept nouveaux louis par mois.

Quoi encore ? Robert porta ses nouvelles à un éditeur : « Peuh ! des nouvelles ? j'aimerais bien mieux un roman. Enfin voulez-vous vingt-cinq centimes l'exemplaire ? » Il accepta. On en vendit huit cents. « C'est très gentil pour un début, affirma l'éditeur. Vos amis des journaux sont charmants pour vous ; essayez-moi donc un petit roman ; je vous donnerai quarante centimes. »

Robert bâcla le roman demandé : *La Fatigue du Cœur*. La presse s'affirma de plus en plus aimable : « Il est si gentil, ce Parville ! » On vendit deux mille exemplaires, passes non comprises. L'éditeur annonça huit éditions, prononça : « Ça va bien ; seulement il ne faut en publier qu'un par an, et puis, la prochaine fois, corsez un peu les situations. »

— « Rien qu'un par an ? Il est gai ce libraire, réfléchit Robert. Deux mille exemplaires à quarante centimes... ça me rapporte 66 fr. 65 par mois... Hum ! »

Et puis... et puis ce fut tout... pardon ! Il vendit ses vers de rhétorique à un jeune Bizontin qui s'en acquit de la célébrité locale : *Les Cyclamens, premières poésies*. Le plus roulant, c'est que le volume décrocha le prix Bourjoade-Molinchart », cent louis ! Robert en fumait de rage ; mais le jeune Bizontin lui envoya la moitié de l'aubaine inespérée. (On trouve encore des gens délicats, en province). Ces mille francs renforcèrent quelque temps la Vieille Garde.

Et puis ce fut bien tout. Jamais Parville ne réussit à gagner plus de cinquante louis par mois.

La Vieille Garde était morte au champ d'honneur.

*
* *

Ne m'objectez pas que, en somme, avec mille francs par mois, un jeune homme peut s'en tirer.

J'ai déjà eu l'honneur de vous exposer plus haut que l'argent qu'on possède ne signifie rien du tout, et que seul l'argent qu'on dépense doit être pris en considération.

Or, Robert a conservé son ancien loyer, ça lui eût d'ailleurs coûté plus cher de déménager) ; s'il a changé de fournisseurs, faut tout de même qu'il distribue quelques acomptes aux nouveaux ; si décidément, le matin, il se contente de deux œufs sur le plat et d'une côtelette préparée par son groom à tout faire (dont il faut à peu près payer les gages), le soir, c'est souvent Lucas, parfois Julien, ou le Café de Paris puisqu'il a repris la vogue, et, pour frugal qu'on soit, les additions vont un train !... Faut aussi inviter des chers camarades ; alors c'est le coûteux Paillard. Et, lorsqu'on accepte trop d'invitations en ville, à nous les corbeilles de roses ! c'est la note de la fleuriste Lion qui s'enfle... Sans compter que, si l'on ne promène pas de temps en temps une de ces charmantes personnes que Maugis appelle irrévérencieusement des « outils de besoin », les confrères vous attribuent tout de suite des mœurs inavouables — et c'est hors de prix, à Paris, de sortir une femme.

Additionnez un peu les dépenses, comparez aux recettes ; n'oubliez pas, s'il vous plaît, le blanchissage, l'éclairage, le chauffage, diverses autres choses en « age », songez au chancre du pourboire ; à présent, une petite soustraction mentale, je vous prie... Hein ?

Ah ! ce pauvre Robert Parville avait beaucoup de mal à ne pas joindre les deux bouts !

*
* *

Aussi, que faisait-il ? Il jouait la matérielle, sans en avoir l'air.

Peut-être existe-t-il encore, en quelque département reculé, une candide lectrice, ignorante de ce que c'est que « jouer la matérielle ». Qu'elle s'instruise donc :

Robert n'était pas joueur, condition es-

sentielle ; le terrible archange du Baccara ne l'éventait pas de ses ailes faites de bûches. Pas du tout. Il avait commencé à jouer sans passion, parce qu'on joue ; il continua, toujours sans passion, par besoin pour faire sa matérielle.

Voici le problème : vous arrivez à la table avec cinq louis ; vous les perdez ostensiblement.

— Mais ?...

— Mais, au cours de la partie, vous en avez étouffé sept. Soit quarante francs de bénef, glissés à mesure en des poches spéciales ; ces deux louis sauveurs, c'est la *matérielle*.

Vous comprenez le mécanisme ? Si l'on joue comme un sage, si l'on se retire aussitôt le petit bénéfice réalisé, on a fait sa matérielle ; si la guigne s'en mêle, la guigne au fondement verdâtre, faut pas s'obstiner, faut fuir.

La matérielle, c'est le dîner, le fiacre, la soirée, le souper, quelquefois l'amour. La Matérielle, c'est le nerf de la Douloureuse !

Voilà comment un garçon raisonnable, et qui répugne à s'endetter, équilibre son budget.

Robert Parville cartonnait au *Club Franc-Comtois*, tout près de l'Opéra.

Doux asile ! Un reste de pudeur incite les pontes qui y fréquentent à se faire inscrire sous leur prénom seulement ; d'où un cachet de distinction tout particulier. Quand le préposé au tableau noir appelle les joueurs :

— Monsieur Albert !

— Monsieur Roger !

— Monsieur Emile !

on se croirait dans une réunion de gens de maison.

Et quelle gravité ! Comme l'on sent bien que la plupart de ceux qui opèrent-là n'y viennent pas pour s'amuser !

Régulièrement, de six à huit, Robert vint faire sa matérielle en ce lieu.

Sans se départir des apparences de l'indifférence, il ponta avec la prudence (bien connue) que déploie l'Indien Comanche sur la piste de guerre ; il joua soigneusement contre la passe trois du banquier ; il... mais, foin de ces détails oiseux ! Si vous avez passé par là, vous comprenez très bien comment il s'y prit ; sinon, ce serait trop long à vous expliquer.

Et ce lui était un supplice ! Jadis, aux heures fortunées, il entrait un instant, perdait trente louis ou en gagnait dix, savourait un porto blanc et s'en allait. Maintenant, il restait là de longs quarts d'heures, attentif à surveiller les coups, sans miser, tandis qu'autour de lui...

— Faites vos jeux !

— Rien ne va plus !

— Une bûche !

— Ça n'arrive qu'à moi !

— Sept, huit, neuf. Le coup est régulier !

Il jouait la matérielle au « Franc-Comtois »

— C'est le coup Giraud ! I' n' rate pas souvent.

— Dix louis au porte-crayon !

..... tandis qu'autour de lui...

— Combien au billet ?

— Attention, le coup du lion.

— La plaque pour moitié.

— Je n'éclaire pas, ça me fiche la guigne.

— Faites vos jeux !

— Banco !

— Huit !

— Cartes ?

— Cinq !

— Ça colle !

— Ah ! les bûches !

— Si je n'avais pas tiré, c'était le même prix...

— Je gagne la baleine.

... tandis qu'autour de lui s'échangeaient, mécaniquement, les quelques phrases, bien personnelles, dont le tapis vert a enrichi notre chère langue française.

Il glissa dans sa bottine le louis de son dîner.

Ah ! c'est dur de gagner sa vie !

Robert conservait très dignement les apparences.

— Vous êtes un veinard, vous, gémissait Smiley ; vous vous en fichez de perdre dix louis !

— Comment ? Vous êtes encore bon, vous !

— Ah ! laissez donc, richard !

— Ce Parville ! grognait Maugis, c'est un type dans le genre du Pactole, tandis que nous autres, pauvres *matérialistes* (c'est un mot, v' savez), quelle purée ! Faudra que j'fasse un Parallèle à la façon de ce vieux frangin de Plutarque : « Le Pactole et le Matérialiste ». Dis donc, Smiley, tu viens au Bar ? Parville, qui a assez de monnaie pour engraisser la cagnotte, peut bien nous payer des boissons coûteuses.

Robert s'exécutait et laissait au barman une portion notable de son gain.

— T'es tout de même un drôle de type, ronchonnait Maugis ; tu t'installes au claque-dents tous les soirs en guise d'apéritif, ça ne t'amuse pas, tu y perds régulièrement ton pognon ; v'là une économie que j'ferais à ta place... Vrai ! Faut-il être marbré !

— Ce vieux Pactole, disait-il à Smiley, c'est jeune, ça ne sait pas, ça jette ses picaillons par les fenêtres ! Nous autres pauv' bougres, qu'on vit avec des douzièmes provisoires. Ah ! prodigue jeunesse !

— Peuh ! que veux-tu ?...

Parville gardait bien les apparences, très bien même ; pourtant, un soir...

(Ça, c'est une anecdote).

... Un soir, Robert, se sentant énervé, avec la crainte, peut-être, de se laisser emballer un peu — et c'était pas le moment ! — eut l'idée vraiment bien pratique, pour être sûr de n'aller pas l'y reprendre, de glisser dans sa bottine le louis de son dîner.

Aussitôt, le banquier se met à passer comme un fleuve.

Maugis se lève, avec quelques piécettes sauvées du désastre.

— Tu t'en vas ? fait Parville.

— Un peu ; cette usine à abatages me trotte sur le ciboulot. Viens donc avec moi à l'Américain ; tu vas redécoconner tout ce que t'as gagné.

— Non, je sens la veine.

— T'as rien un flair !

Sur ce, la main arrive à Robert qui, ses derniers jetons faisant masse, et possesseur de deux bûches, implore :

— Cartes...

se fait répondre :

— Neuf !

et prétend mensongèrement :

— Ça n'arrive qu'à moi !

En gagnant la porte (la seule chose qu'il eût gagnée de la soirée), les mains encrassées de poussière, la gorge saharienne, le décavé sent quelque chose, dans sa bottine, qui le gêne ; il se souvient du louis

pour la soif, et, hâtif, entre au lavabo où il y a des tire-boutons.

V'lan ! au beau milieu de l'opération, la porte s'ouvre, et ce jeune crétin d'Isaac Spring s'amène, son petit ventre en pointe devant lui.

— Tiens ! qu'est-ce que vous faites donc là, Parville ?

Vous pensez si Robert, un pied déchaussé, s'embêtait. Il n'y avait pas d'erreur, Spring était entré juste au moment...

— Vous avez un drôle de porte-monnaie, vous !

— Mon Dieu, je...

— Oh ! s'écrie Spring, cachottier ! J'y suis ! C'est un fétiche ! Faudra que j'essaie !

— Ah ; vous êtes un malin vous ! on ne peut rien vous cacher ; mais gardez cela pour vous au moins, sans cela tout le monde...

— Tiens, parbleu ! Pas si bête !

(*Fin de l'anecdote*).

Et c'est ainsi que Robert Parville « équilibrait » — hum ! hum ! — son budget...

D'ailleurs, toujours gentil garçon, chroniqueur guilleret, romancier facile, sachant flirter aux boudoirs, sachant blaguer aux boulevards, il était très bien dans son genre, et le sourire sur les lèvres.

— Une belle fortune avec ça !

— Pas poseur !

— Ma chère, il fait de très jolies choses !

— Excellent camarade !

— Un beau parti !

— Bob ? très chic type !

— Il est de très bonne famille !

— Moi, je l'gobe, ton ami !

(Ces exclamations se rapportent aux différents mondes où Robert était reçu à merveille).

Spring était entré au moment.....

Et l'on reprenait, tous en chœur

— Robert Parville ?

— Un charmant garçon !

CHAPITRE II

OU LE LECTEUR FAIT CONNAISSANCE DU MONSIEUR QUI SERA COCU ET DE LA DAME QUI L'AIDERA

I

Lorsque Jef Vindevogel, fils de ses œuvres et d'une modeste meunière de Mille-Pommes (pays de Waes), venu à Paris en sabots (*sic*), de beaux sabots de châtaignier, avec déjà du foin dedans, eut, grâce à pas mal de travail, peu de scrupules et énormément de veine, transféré le dit foin dans ses bottes — opération de cordonnerie que je vous recommande — il épousa, bel exemple de constance, Maria, la fille de Van Peteghem, l'épicier en face du moulin, avec laquelle il avait joué tout enfant... (*O mon passé!* comme dit notre vertueux confrère Hugues Le Roux).

Maria Van Peteghem n'avait jamais été belle ; son Jef n'avait jamais été beau. Ils procréèrent le plus délicieux enfant de la terre : tites menottes, tits petons, tits yeux bleu de ciel, tits cheveux blonds, tites fossettes partout. Comment cette collaboration de laideurs avait-elle produit tant de charmes ? Si on vous le demande, vous direz que vous n'en savez rien.

On pourrait supposer que le même jour, à la même heure, ils donnèrent dans le contrat, chacun de son côté (Jef avec une complice belle comme le jour, Maria avec un complice également hémérocalle), un coup de canif d'où serait résulté le mignon petit Frantz ; mais il paraît que cette hypothèse choque les règles les mieux établies de l'obstétrique contemporaine ; tant pis, tant pis !

— Est-il mignon ! s'écriait Maria dans la candeur de son âme. On dirait un enfant de riche !

— Il le sera ! répondit Jef, avec plus d'amour paternel que de syntaxe.

Deux ans après, Jef Vindevogel établissait à Lizery (Campine), selon des idées à lui, une usine de pâtes alimentaires dont les tapiocas, les vermicelles, les pâtes d'Italie et les douces semoules furent bientôt dans toutes les mains, si j'ose m'exprimer ainsi.

Et les spéculations sur les farines de marcher ! Aïe donc !

— Ah ! ah ! répétait l'heureux papa à chaque inventaire, notre Frantz pourra entretenir des danseuses !

— Est-il bien nécessaire qu'il entretienne des danseuses ? hasardait la bonne Maria.

Et ils s'attendrissaient, à la tierce :

— Quel mignon, cet amour !

* * *

Vous vous attendez peut-être à quelques développements sur l'éducation du jeune Frantz Vindevogel ?

Je comptais bien, en effet, vous les offrir.

Au point de vue psychologique, c'eût été — qui me démentira ? — d'un intérêt puissant de voir Maria et Jef se dégrossir

à mesure que grandissait leur fils. Nous aurions constaté Maria, née Van Peteghem, partie des « modes d'enfant », s'élevant jusqu'à une conception rationnelle du corsage ajusté et de la robe princesse. Ce voltairien de Jef (tous les marchands de pâtes alimentaires qui font fortune sont voltairiens) eût choisi à son fils, comme précepteur, le plus classique abbé du monde. Je vois déjà d'ici quelles considérations psychologiques, scalpélisées en quatre, m'eussent fourni les odysséennes démarches tentées par Maria pour conquérir, dans les châteaux du voisinage, des compagnons de jeu à son Frantz ! Ah ! conflits compliqués des vanités provinciales, quel chantre au souffle immense...

Mais je n'ai pas le temps.

Au point de vue pédagogique, j'aurais été tout simplement merveilleux. Et d'une érudition !... J'aurais consulté les meilleurs ouvrages, depuis « *Le Talent d'Achille* », ouvrage aujourd'hui introuvable du regretté centaure Chiron (celui qui fut décoré de la Légion d'honneur le même jour que M. Chiron-Ducollet, maire de la Mure), jusqu'aux récents travaux de notre chère Gyp. J'aurais cité, comme en me jouant, la *Cyropédie* (traduction du petit Talbot), et je n'aurais eu garde d'omettre ce digne Pétazolit, ou Pestalozzi, quelque chose comme ça, sans oublier l'*Emile* de ce raseur grandiloquent...

« *Emile ! Emile, tu m'fais !* » (A propos qu'est-ce qu'elle devient, Mily-Meyer) ?

J'aurais su montrer, ainsi, que j'avais médité (voir « Grande Encyclopédie Larousse », les ouvrages cités à l'article *Education*), et j'aurais su, pour mon public habituel, ce public altruiste, noblement anxieux des problèmes sociaux, j'aurais su condenser la moelle même de ces « substantifiques » ouvrages. Quels paragraphes irréfutables seraient sortis en bataillon serrés de ma plume Blanzy-Poure : « On sait que dans la société contemporaine... » aurais-je débuté, et puis, je ne vous dis que ça ! Mais je n'ai pas le temps, non, vraiment pas le temps. Le premier chapitre, vous l'avez peut-être remarqué, était un peu froid ; il faut que j'anime, et j'ai hâte de précipiter la dame que je vous ai promise dans les bras du Robert déjà présenté, car, j'ai remarqué ça, — nous autres subtils analystes nous remarquons beaucoup — lorsqu'un romancier n'a pas encore, vers la page 27, servi d'entremetteur, ses lecteurs commencent à s'impatienter, et les moins courtois le traitent déjà de raseur.

Aussi, je coupe tout ce qui a trait à l'éducation de Frantz, je coupe impitoyablement, fortifié dans cette résolution procustienne par certain apophtegme d'un penseur arabe (c'est moi le penseur arabe, mais je dis ça par modestie) que je m'en vais vous citer : « *D'une éducation, ce sont les résultats seuls qui importent.* » (Hein, ça vous a une saveur rudement orientale) !

Adoncques, passons aux résultats.

Mais d'abord, si vous le permettez, nous allons envoyer se rejoindre dans la tombe le père et la mère Vindevogel dont nous n'avons plus aucun besoin. Les personnages orphelins sont bien plus maniables. Et puis, toujours avec votre permission, nous exempterons Frantz, et aussi Robert Parville, de tout service militaire. Plus de roman possible si les héros s'encasernent pendant trois ans.

Je n'ai plus de précaution à prendre ? Tout va bien ?

Alors je continue.

II

Lorsque, surpris (au cours d'une petite ballade à Londres) par la nouvelle du trépas de ses ascendants, l'hoir Frantz revint aux lieux de son enfance, il prit connaissance des « dernières volontés » paternelles, et les jugeant avantageuses, les respecta.

L'usine était si bien lancée qu'il n'y avait pas à s'en occuper. (Il valut même beaucoup mieux que Frantz ne s'en occupât pas.) Un ingénieur malin comme un singe, dévoué comme un caniche, et travailleur comme un bœuf, s'usa le tempérament à tout diriger, pour de modiques appointements, et l'affaire continua de marcher à merveille. Frantz, chaque année, devait toucher de beaux revenus et il héritait d'un confortable capital. Le luxe et l'oisiveté lui tendaient leurs bras moelleux. Il s'y jeta.

Il se sépara d'abord, non sans les effusions convenables, de son abbé qu'il avait assez vu (il le trouvait un peu clérical), puis, à dessein de satisfaire un projet qui, depuis longtemps, lui trottait par la cervelle (petite piste), il se commanda des cartes de visite.

Sur son ordre, le graveur en exécuta de quatre sortes. Les premières, véridiquement libellées :

FRANTZ VINDEVOGEL. Lizery (Campine).

le récent héritier les jeta tout de suite au feu. Les secondes, plus concises :

FRANTZ VINDEVOGEL DE LIZERY

demeurèrent au fond d'un tiroir, inutilisées. Les troisièmes lui plurent, rédigées :

FRANTZ V. DE LIZERY

Il s'en servit quelques mois. Quand on lui demandait :

— Ce V, c'est l'initiale de ?...

— De Victor, répondait-il.

Puis il adopta définitivement la quatrième sorte de cartes :

FRANTZ DE LIZERY

cependant que l'usine Vindevogel (Pâtes alimentaires, Spécialités de tapiocas fins, Nouilles-Taupin, Farines lactées) refonctionnait dans la Campine, lucrativement.

A l'époque où commence (enfin) ce récit, Frantz de Lizery était resté le joli bébé que nous avons vu, avec, toujours, les tites menottes, les tits petons, les tits cheveux blonds frisés qui ravissaient feue Maria Von Peteghem ; et, en plus, une tite moustache, souple et floche, qui ne déparait pas trop ses mines mièvres, ses façons de fillette trop gâtée.

— Il porte le travesti bien mieux que madame Dieulafoy ! déclarait Maugis, connaisseur.

Et quel continuel souci de féminités ! Frantz, désœuvré comme une chatte — golf, polo, tennis, tous les sports dont il parlait abondamment n'étant guère pour lui qu'un prétexte à jolis *suits* de flanelles claires — s'occupait avec un sérieux désarmant à broder, à étudier le macramé, à perfectionner toute la série des points russes. D'ailleurs, très fier de ce talent paradoxal, si quelqu'un semblait surpris de l'ouïr soupirer d'une voix lasse :

— Ces domestiques sont terriblement odieux ! Je ne sais pas mettre la main sur mon ouvrage...

Frantz ajoutait :

— En Angleterre les hommes ne restent pas sans rien faire comme ici. Ils travaillent beaucoup. J'ai vu un coussin délicieusement brodé au point de Rhodes par lord Steemboot ; och ! ça était une réellement charmante chose !

— Vous devriez bien me raccommoder mes chaussettes, interrompait Maugis, au point de Rhodes.

— Och ! vous tenez le fou avec moi ! répliquait Lizery en riant.

Quel délicieux caractère ! Du reste, ses broderies étaient charmantes, celles au plumetis, surtout.

Mais, ce qui rendait Frantz de Lizery tout à fait précieux, inimitable, unique, et pièce de collection, c'était la perfection de son anglomanie.

Il ne se contentait pas de suivre les modes de là-bas avec une si minutieuse déférence qu'on pouvait, rien qu'à le voir, être exactement renseigné sur la façon dont les Français seraient ridicules dans deux ans. (Les modes mettent à peu près deux ans pour passer *the channel*, les masculines dans un sens, les féminines dans l'autre). C'était peu pour lui que les petits anglicismes courants, la pipe courte montée d'argent, les cigarettes qui sentent le foin trempé de miel, les Mapleries et autres Libertysmes. Il ne lui suffisait pas de connaître à fond le « Peerage and Baronnettage », ce *Studbook* des familles anglaises. Il ne lui suffisait pas d'avoir été présenté, sinon au prince of Wales, du moins à Little Tich. Il ne lui suffisait pas... Ce Brabançon anglomane s'exprimait invariablement en belge avec l'accent de Londres.

Il faisait mieux : il parlait un « mot à mot » cocasse, pensant en anglais, traduisant en belge ensuite, non sans quelques exclamations londoniennes intercalées. Par exemple, en réponse à Maugis déclarant :

— C'que j'ai été saucé c'matin en bécane !

Frantz s'exclamait :

— So ! Pauvre ami ! Je souhaite pour que

vous ne soyez pas refroidi ! C'est un triste temps quand même qu'on a aujourd'hui ! Vous regardez fatigue, réellement ! Mettez-vous seulement près le feu... L'autre fauteuil il est plus meilleur, celui-ci est si inconfortable ! Je dis comme ça que vous devez prendre une cup of tea bouillant !

Un jour, au « Continental », on lui proposa un interprète.

Et gentil garçon avec ça, obligeant, ne manquant pas de goût artistique (toujours école anglo-belge, par exemple !) préparant comme personne les cocktails au faro.

*
* *

— Ce vieux « Keepsake belge ! » dit Henry Maugis.

— Pourquoi Keepsake belge ? demanda Jim Smiley.

— Sais pas. M'semble qu'ça lui va, ce nom-là. Est-il daim, hein, c'vieux Keepsake belge ! Est-il confiture ! Gracious me !

— Toi aussi ?

— J'l'assure qu'c'est contagieux. J'sens qu'ça me prend, God bless ! Viens donc boir' un verre ed' Martell, ça fera la réaction.

— Sa femme est vraiment charmante, remarqua Smiley.

— Hé ! Smiley s'l'appuyerait, la p'tite blonde ? la jolie Suzanne ? Fi, le vilain débauché ! Mon vieux, pour avoir épousé Frantz de Lizery, elle doit avoir des goûts hors nature, c't'enfant-là !

— Bien gentille, en tout cas.

— Tu parles ! Elle a l'air d'une p'tite caille !

— Qui donc a l'air d'une petite caille ? s'enquit Robert qui entrait au Bar.

— La femme à Lizery.

— Tiens ! Je dois justement dîner avec elle la semaine prochaine chez les Clepsydre. On la dit charmante. Quant au mari...

— Maugis l'a baptisé « Keepsake belge ».

— C'est assez cela !

— Est-ce que vous ne profitez pas sur un verre de Martell, old Parville ? bouffonna Maugis ; ça est meilleur comme tout, my dear.

— Ce Maugis imite merveilleusement, déclara Parville en riant ; on dirait Fordyce singeant Caran d'Ache.

— Waiter, godferdoom ! Ici avec cette graisse !

III

Suzanne de Lizery est jolie, adorablement. Par conséquent, blonde.

Ses cheveux ondulés naturellement (notable économie ! La seule, d'ailleurs, que leur mignonne propriétaire ait jamais faite), ses cheveux fins, d'habiles lotions d'eau oxygénée les ont amenés à un blond si délicatement atténué, si pâle, si touchant, qu'à les voir on retient sa respiration.

Sous l'arc toujours étonné des sourcils, ses yeux de myosotis rêvent, ou du moins ont l'air de rêver, ce qui, au point de vue esthétique, me paraît tout à fait suffisant.

Le nez aux narines sensuellement mobiles, la bouche, pas très personnelle, mais dont les coins se relèvent dans le sourire avec une mutinerie aguicheuse, la taille d'une souplesse friponne, la carnation savoureusement « école anglaise », (détails intimes seront ultérieurement donnés), autant de facteurs de succès qui suffiraient à classer haut une professionnelle. Aussi bien, cette désirable créature, malgré sa stricte observance des fidélités conjugales, ressemble indéniablement à une cocotte. Avec assez de qualités physiques pour constituer deux émérites demi-mondaines, elle n'a pas l'air d'une mondaine tout entière. Arithmétique, que me veux-tu ?

— Et bébête, avec ça...

Une perle, quoi !

Quand Frantz la rencontra, elle sortait à peine des « Oiseaux » ; car son père, le gros Moupet des Tares, un riche fabricant de machines à carder, grossier, braillard, fécond en anecdotes gauloises (« Le cardeur de Rabelais ! » risqua un jour Maugis), avait tenu à ce que sa fifille fût éduquée dans un couvent tout c'qu'y a d'bien, pour y acquérir ce que j'oserai appeler des connaissances utiles ; et Suzanne, là-bas, s'était ménagé, en effet, des amitiés très chic. Remuante comme une bergeronnette, fron-

deuse, dissipée, d'une tenue aussi peu « réservée » que possible, elle désespérait la supérieure, mais toutes ses compagnes l'adoraient.

Suzanne avait plu à Frantz de Lizery ; ces petits renseignements d'ordre mondain le transportèrent. « Comment, mademoiselle Moupet des Tares avait été élevée avec mademoiselle de... et mademoiselle du... et mademoiselle des... ! Des relations si flatteuses véritablement ! » (On ne parlait pas

Suzanne chantait gentiment.

de Bénédicte de Châtillon qui, du même couvent, avait roulé jusqu'aux cabarets de Montmartre, où elle piaulait sous son véritable nom). « Ça est un tout à fait avantageux parti ! » Les notaires, consultés, s'arrangèrent à merveille. Frantz pensa qu'il était temps de recevoir le coup de foudre. Il s'offrit cela un soir.

Suzanne chantait. Elle chantait gentiment, avec beaucoup de sentiment, — « Allangui et baigné de pédales », comme indique, aux exécutants de ses lieder pâmés, le jeune Reynaldo Hahn (les deux *ll* c'est pour alanguir davantage) ; — elle chantait des couplets italiens ce soir-là :

Io vorrei che nella luna
Ci s'andasse in carrettella
Per vedere la piu bella
Delle donne di lassù !

Vraiment, Suzanne mettait sur le mot « Luna », le seul qu'elle comprît, tant d'émotion, tant de mystère, tant d'argent fluide et de clapotis d'eau rêveuse, que Frantz n'y résista pas.

Il épuisa sa collection de diminutifs :

— You Suzie !... You Suzy !... Mon angeke !...

Tout de suite cela avait très bien convenu à sa *Sweetheart*. Le père Moupet des Tares aurait préféré « de la noblesse plus antique », comme il disait, mais sa femme, une philaminte hystérique, désirait éloigner au plus tôt cette grande fille qui la gênait pour courir le guilledou avec les représentants de la littérature pas dégoûtée, académiciens besoigneux ou bohèmes rêvant de femmes du monde. D'autre part, l'Usine Vindevogel tapiocait sans relâche, et Moupet des Tares-au-Verbe-Sonore n'ayant jamais entrevu dans ses rêves qu'un gendre déposant, au milieu de la corbeille de noces, des liasses de dettes à payer, fut séduit par les explications du notaire de Frantz.

Si bien que Gigout remplit Saint-Augustin, une fois de plus, avec les sonorités du machin nuptial de *Lohengrin,* vu le démodé absolu de la grande Marche à percusssion centrale du nommé Mendelssohn.

Nous ne lèverons pas le voile sacré du « Honeymoon ». Nous ne le lèverons certes pas ; toutefois, rien ne nous porte à croire que ce cher Frantz renouvela les prouesses enregistrées sous le numéro treize des travaux qu'exécuta l'Archer de Stymphale ; Suzanne engraissa un peu ; au bout d'un an, madame Henry l'accoucha d'une fille, poupée blonde et rose, que l'on baptisa Gretchen. Et, tout de suite, l'aimable primipare décida que l'innocente, confiée à une nourrice de Munich, téterait en allemand (ce que Maugis appelait prendre sa Bavaroise), jouerait en allemand, ferait tout — tout ! — en allemand. Pourquoi ? Mon Dieu, par instinctif besoin de contrecarrer son anglomane de mari, qui aurait donné

En convalescence ce furent des visites de femmes

n de ses yeux pour que Gretchen apprît lire dans Walter Scott !

Au jour où commence ce roman (car il audra bien qu'il finisse par commencer), Gretchen avait trois ans, une bonne allemande, Augusta (qu'elle nommait abréviativement « Ata ») et de si jolies capotes de oie plissées ! On la descendait à ses parents, chaque jour, après déjeuner ; Frantz a gratifiait d'un petit gâteau, Suzanne la renait sur ses genoux :

— Comme tu es mal coiffée, ma fille !

Et elle lui tirait les cheveux pendant quelques minutes.

Gretchen implorait de sa petite voix d'oiseau.

— *Ma... fœlligst, chichte.*

Traduction : « Maman, s'il vous plaît, une histoire ! » Six jours par semaine, maman n'avait pas le temps, ou Frantz geignait :

— Och, Susie ! Je vous prie... que l'on amène Gretchen de retour à la nursery... cette enfant est si tant horriblement tapageuse et j'ai si tant fort la migraine après ma tête !

Et Ata remontait son élève, Ata, les lèvres euldepoulées d'un sourire où la déférence s'acidulait de mépris.

Le septième jour, maman se résignait à narrer « die Strebsmarie », ou encore l'édifiante histoire de « Struwelpeter », de ce Pierre incorrigiblement malpropre ! — tous dicts moralisateurs qu'oyait Gretchen, les yeux écarquillés d'extase, avec d'admiratifs :

— Ach ! m'ma, wie s ch œn !

Ou bien Frantz prenait la petite sur ses genoux et la couvrait de métaphores nigaudement extasiées :

— Ma petite crotte !... Chère petite bouche !... Vieux tendre petit cochon... My darling !...

Gretchen passait le reste du temps avec « Fræulein » (sa mère la sortait rarement , dans ces cas-là, l'oubliait toujours quelque part).

A l'office, les domestiques, des domestiques de confiance, perfectionnaient son éducation :

— Dis que ton papa est cocu, ma chérie.

— P'pa cocu !

— Donnez attention, recommandait Ata ; Gretchen cela répéterait, y aurait-il du spectacle.

— Bah ! y a pas de pet ! Dis, Gretchen, ta maman, qu'est-ce qu'elle fait avec le cousin Edouard ?

— Fait papa cocu.

Pure calomnie. Suzanne ne faisait « papa cocu » avec personne, et avec le cousin Edouard, filandreux représentant des grosses légumes de l'administration des douanes, moins qu'avec personne ; mais je ne sais si vous l'avez déjà remarqué, les domestiques de confiance sont plutôt malveillants.

IV

Quelle existence encombrée, l'existence oisive de Frantz et de Suzanne de Lizery !

Combinant les relations de couvent de sa femme avec ses relations de cercle à lui, Frantz perfectionnait de jour en jour son « Livre d'adresses » ; il le revisait, l'augmentait, le collectionnait à l'aide du *Livre d'or des Salons*, le confrontait avec *Tout-Paris-Réception*, le corrigeait grâce aux renseignements du *Paris-Mondain*, l'enrichissait de notes marginales, ajoutait des feuillets intercalaires propres à recevoir le nom des « Sud-Amérique » récemment promus Parisiens, et ce Livre d'Adresses, digne Bible d'un tel foyer, reposait, respecté, sur un petit socle spécial.

Il semblait vraiment que « payer des visites » fût, pour Frantz, la suprême volupté. Nul, comme lui, il faut loyalement le reconnaître, ne savait jongler d'une seule main avec un chapeau, des gants, une tasse de thé, une petite cuillère, un sandwich au caviar, un compliment à la maîtresse de maison et quelques autres difficultés ; il s'entendait à baiser la main des douairières, il se montrait enjoué avec les petites filles, il s'informait de toutes les santés :

— Et comment est-ce que ça va avec madame votre ma sœur ? La dernière fois que j'ai été assez heureux pour la voir elle était un peu souffrante. N'était-elle pas ?... Oh ! c'est quand même dommage ! Et êtes-vous maintenant plus content avec l'actuelle santé de monsieur votre mon père ?

Sur les généalogies, oui, n'aurait pas prétendre le coiller.

— Moi, je sais tout vous expliquer ! la

sœur de son mon oncle a marié en deuxièmes noces un cousin de...

— Ah ? parfaitement !

Et ces visites, et d'autres visites, et puis encore des visites, et les dîners en ville, et les soirées, et les concerts, et les réceptions, et les five o'clock, et les répétitions générales, et les vernissages !

Une comptabilité effroyable, je vous dis !

Si bien que, pendant les quatre premières années de son mariage, Suzanne de Lizery, toute sa vie émiettée par cette existence telle que la mènent

Monsieur de Snob et madame Veulé.

n'avait pas seulement eu le temps de penser à tromper son mari. Si quelquefois (en apprenant d'une amie que la petite Z... « Tu sais bien, ma chère, celle qui un jour, au couvent, avait mis de l'encre dans le bénitier » marchait décidément avec le petit K... ; ou que la comtesse de Y... « Tu te rappelles, celle qui avait dans sa cassette toutes les photographies de gymnasiarques en collants », avait filé en Italie, et le parfait amour, avec son valet de pied ; ou que la baronne Nocheinmal — excellent soprano pour y confire des cornichons, — recevait à draps ouverts un maladroit qui compose du sous-Bruneau), si quelquefois Suzanne avait pu effleurer quelque songerie un peu adultère, Frantz était toujours accouru, affairé :

— Vous savez, Suzie, que le bal des Machin est le 22 ! Dites une fois si vous avez tout ce que tu as besoin ? Avez-vous ?

Et si, au bal des Machin, Suzanne avait peut-être remarqué le petit Untel, comme elle ne pouvait décemment se passer d'assister, le lendemain, à la réception des Chose, un petit Autretel quelconque effaçait l'impression. Elle tourbillonnait, telle la feuille d'automne elle-même.

A force de se mettre sur les dents, elle finit par être sur le flanc. (N'est-ce pas, ô étrangers, que la langue française est difficile) ! Le médecin lui ordonna huit jours de lit, et, couchée, elle se prit à réfléchir. Rien de plus malsain que la réflexion pour les personnes qui n'ont pas l'habitude de cet exercice.

Solitudes rêveuses des convalescences, malsaines tépidités des coins de feu berceurs, vous êtes souvent la marche fatale où trébuchent les vertus frissonnantes ! — Immense idéal qui embrasses les âmes palpitantes, où es-tu ?...

— Me v'là !...

Et il est là, en effet. Du demi-jour, des tasses de thé, des romans nouveaux feuilletés, des visites de femmes ; quinze jours après, par un crépuscule *ad hoc,* Suzanne songeait à prendre un amant. Il lui était apparu, très logiquement, très simplement, que cela manquait à son confortable. Ce devait être si amusant !

Elle passa en revue ses souvenirs, constata que personne ne lui convenait, se promit de chercher, sourit, et s'étira, chatte, en l'honneur de tout un avenir charmant. Elle était décidée.

« Oh ! pensa-t-elle, et le Père Serafini ! » (Car Suzanne était un peu dévote). « Eh bien ! je me confesserai, voilà tout ! » (Car Suzanne était ignorante du *ferme propos,* si nécessaire). « Et puis je lui parlerai de Wagner pour changer ses idées, et il ne pensera plus à me gronder ». (Car Suzanne était assez observatrice pour avoir remarqué que, chez le Père Serafini, l'envahisseuse musique avait chassé peu à peu tout sentiment, et même toute pensée).

Lorsque Frantz rentra, l'aspirante-adultère, doucement émue de sa belle résolution, le regarda avec curiosité. Il n'était pas changé.

— D'ailleurs, pensa-t-elle, ce n'est pas pour lui être désagréable, ce que j'en ferai ; il n'est pas sérieux, lui. Et puis, il ne le saura pas.

Mais, instinctivement, elle se fit aimable aux migraines maritales.

Ils y gagnent toujours.

CHAPITRE III

QUI CONTIENT QUELQUES RENSEIGNEMENTS SUR L'AMOUR MODERNE ET — INCIDEMMENT — SUR M. FÉLIX FAURE

I

Dîner chez les Moupet des Tares. Trop d'argenterie, trop de lumières, trop de fleurs.

C'est le silence du potage (*Bisque d'écrevisses. Velouté à la Cyrano*).

Robert, le côté droit opprimé par la volumineuse baronne Nocheinmal, blanchit la manche gauche de son sifflet, à la veloutine de Suzanne de Lizery, dont c'est la première sortie, depuis la fameuse convalescence.

Il trouve, non sans raison, cette blondinette parfaitement délicieuse, et rêve :

— Ça serait gentil tout plein, une petite chose blonde comme ça pour faire joujou ! Sans compter qu'elle ne me coûterait pas un sou, celle-là !

Suzanne, elle, ravie de dîner avec « le jeune et déjà célèbre psychologue de la *Fatigue du Cœur* et de *Fièvre de Tendresse* », deux des romans de sa convalescence, juge Robert « très bien » et se sent l'âme aussi miséricordieusement accueillante qu'une hospitalité de nuit.

— Est-elle assez délicieusement mise ! se dit Robert.

Elle serait ensachée, comme le Balzac de Rodin, qu'il la trouverait aussi « délicieusement mise » ; mais, en fait, la couturière a miraculeusement réussi cette toilette de rêve, rose et blanche comme Suzanne ; sur un souple transparent couleur chair, la jupe s'évase, plissée soleil, en gaze « champagne » incrustée de Chantilly blanc (un antique et somptueux Chantilly familial qui a déjà serpenté le long de bien des hanches, mais jamais de plus concupiscibles que celles-ci), la dentelle rebrodée elle-même de paillettes légères et discrètement cabochonnée de corail rose.

Et quel libéral décolletage ! Déshabilleur à souhait, franchement biaisé de gauche à droite au-dessus du corsage drapé dans le même sens ; pas de manches, bien entendu ; rien qu'une mince torsade de gaze blonde, presque invisible sur la blondeur de l'épaule ; je vous dis que le sénateur Béranger lui-même aurait tiqué dessus.

(*Filets de sole à la Cardinal*).

Le soprano verjuté de la considérable madame Nocheinmal d'arrache à son rêve :

— M. Parville, je lis avec beaucoup d'intérêt vos articles au *Scandale*.

— Madame...

— Le dernier surtout...

— Mon Dieu, madame...

— Et comme c'est curieux, ces détails que vous donnez sur notre Président !

— Mon Dieu, madame...

— Moi, je trouve Félix Faure très représentatif, intervint Frantz de Lizery. N'est-il pas ? Certainement il ressemble au second fils de Sa Gracieuse Majesty, au duc de Connaught.

— Connaught toi-même, grommela Maugis, pas trop haut, heureusement !

— Ne pensez-vous pas, monsieur Parville ? insista Lizery.

— Si... il y a quelque chose...

— On dit, reprit la forte dame, qu'il a été admirable de dévouement pendant l'année terrible.

— C'est comme pas vrai, hein ! s'exclama Frantz.

— Je tiens cela de...

(Aparté de Robert : « Ah ça ! est-ce qu'ils ne vont pas me concéder la paix avec Félisque) » ?

— C'est d'ailleurs un homme instruit, n'est-ce pas, monsieur Parville ?

— Etonnamment. Il sait tous les chefs-lieux et sous-préfectures des départements, avec les lieux remarquables.

C'est le silence du potage...

— Vraiment ?

— Sa bibliothèque est choisie. Il connaît Mallarmé : « *Les Mots anglais* », et l'on remarque parmi ses ouvrages de chevet le *Richelieu* de M. Hanotaux, *les Aventures de Pickwick* et *le Livre d'or des Salons*. — Et puis il sait du russe autant qu'homme de France.

(*Côtelettes d'agneau à la jardinière*).

Robert profite de la diversion pour se précipiter vers sa voisine de gauche, qui commençait à se trouver un peu lâchée.

— J'aurais voulu aussi vous féliciter, Monsieur, vous remercier du plaisir que m'a donné votre dernier volume...

— Madame...

— Mais madame Nocheinmal vous accaparait.

— Elle me faisait lui raconter Félix Faure !

— Le président ! Est-ce qu'il monte bien à cheval ?

— Très bien.

— Il n'a pas le vent du zèbre, lui, intervient Maugis, de l'autre côté de la table.

— Vous dites ? s'effare le cousin Edouard.

— Ben quoi, le trac du canasson, le vent du poulet d'Inde ; on peut jamais monter proprement avec ça ! Sans compter qu'il n'a pas le genou rond !.

— Hum ! grogne le colonel des Gachettes (le plus sanguin des colonels), un chef d'Etat, comprenez-moi bien, un chef d'Etat doit monter à cheval... Il faut, pour le prestige...

On le laisse continuer tout seul.

(*Solide de homard à la Bragration*).

— Ah ! reprend Suzanne, qui va un peu vite, faute d'habitude, j'aime tant votre façon de concevoir l'amour !

— Madame...

— Oui, continue-t-elle d'une voix pure, un abandon de soi, au-delà des petites mesquineries de l'existence, une tendresse qui emporte tout... Vous avez dû beaucoup souffrir ?

— Mon Dieu, madame...

— Mais je suis indiscrète... pardonnez-moi...

(Aparté de Robert : « Je ne veux pourtant pas lui dire que je ne compte guère, parmi mes souffrances d'amour, que l'embêtement d'avoir trop mené Annette au théâtre) » !

Il assourdit un peu sa voix :

— Ah, Madame ! qui n'a pas souffert ? Il y a des jours où l'on est bien las, bien désespéré...

— Oh ! il ne faut pas désespérer ! interrompt Suzanne, bonne petite âme de compassion sosotte.

Robert soupire, astucieusement, cependant que le maître d'hôtel ronronne cet alexandrin :

(*Truffes de Périgord au vin de Marsala*).

— Oh ! Je suis plus au courant de vos affaires de cœur que vous ne croyez ! reprend Suzanne d'un petit air enjoué qui

— Mais qui vous dit que vous m'avez déplu ?...

fait le bleu de ses yeux tout brillant. Votre ami Maugis nous a parlé de vous.

(Aparté de Robert : « Ah bien ! elle doit être joliment renseignée) » !

— Madame (il prend un air pénétré et bafouilleur), madame, on peut avoir fait bien des sottises et valoir mieux qu'elles. Si jamais j'avais eu le bonheur de rencontrer... d'être accepté par une femme qui... dans certains cas...

— Oh ! oh ! fait Suzanne, un peu interloquée, car, tout de même, elle trouve cette franchise par trop dénuée d'artifice.

(Aparté de Robert : « Tant pis, je risque une botte) » !

Elle le regarde, un sourire inviteur éclairant ses lèvres aimantes.

— Ah, Madame ! Vous allez me trouver bien sot, ridicule, bien... mais si je vous disais, madame !... Je vous ai vue, pour la première fois, il y a une heure... Eh bien ! il me semble que je vous ai toujours connue !

— Monsieur ! dit Suzanne d'une voix mouillée d'émoi.

— Ah ! laissez-moi parler — que vous importe ? Vous me trouvez ridicule, n'est-ce pas ? Mais si je vous disais que l'amour ?... Ah ! mais à quoi bon !...

Le maître d'hôtel offre une glace « Ile du Diable », car dans cette maison on est très monté contre l'Etat-Major.

Croyez-moi si vous voulez, Suzanne et Robert se sont parfaitement compris.

— Vous ne pouvez pas savoir, monsieur Parville, reprend en se penchant vers Robert la majestueuse baronne Nocheinmal, à quel point je m'intéresse à la vie intime du Président !...

Occuper ainsi la première des magistratures de l'Etat et demeurer si simple, si... car il est très simple, n'est-ce pas ?

— C'est presque pas possible, dit Frantz de Lizery.

(Aparté de Robert : « Non, ce qu'ils me rasent avec Félix le Bel ! Enfin ! Documentons ces daims) » :

— Eté comme hiver, Madame, il se lève à cinq heures.

— A cinq heures ?

— Véritablement.

— Il prend un bain tiède à 30 degrés centigrades, avec quelques gouttes de vinaigre de Pennès. Puis, thé léger, avec un peu de pain d'épice.

— Du pain d'épice !

— Puis la pipe du matin, une pipe en merisier. Ensuite, travail jusqu'à huit heures avec son secrétaire particulier.

— Que ces détails m'intéressent ! Que vous êtes heureux de savoir tout cela !

— Mon Dieu, madame...

A l'autre bout de la table, pensant complaire à l'académicien Végreuille (ce « Bernardin de Saint-Pierre nihiliste » disent ses amis, « ce compère Mathieu frotté de Fénelon », précise Jim Smiley), la prolixe Moupet des Tares parle, ostentatrice, et tient le dais de la conversation.

Comment notre jolie Suzanne a-t-elle pu naître de ce « bas-bleu » mal tiré ! Peut-être bossue (ex-juive convertie par Dom Bosco, prétend Maugis), certainement hanchée de travers, le cou brutalement court, les cheveux rares, saucés de roux, frisés à l'enfant par-dessus des oreilles qu'il urge de dérober à l'admiration, le nez crochu entre des yeux gris à fleurs de tête, incoerciblement trépidante, madame Moupet des Tares maîtresse de Végreuille a tout à fait l'air d'une chouette en automobile.

Elle parle d'elle, comme toujours :

— Je suis allée ce matin au bord de l'eau, près du Petit-Pont, fouiller des échoppes de ferrailles, où je suis toujours certaine de faire des découvertes... J'ai commandé pour le manuscrit du dernier livre de M. Végreuille une reliure dont j'ai donné moi-même le dessin ; les Vallgren en étaient émerveillés ! Rien ne me fatigue ! J'ai une hygiène particulière : je couche, même l'hiver, la fenêtre ouverte...

— Dans l'espoir qu'un cambrioleur râblé... murmure Maugis.

Mais le cousin Edouard l'engage au silence d'un coup de coude épeuré.

— Je me lève de bon matin, et je pars en expédition. Je marche, je marche...

— Végreuille en sait quelque chose, fait encore Maugis, incorrigible.

A son tour, l'académicien fonctionne. Gavé de fromage et insensible aux sucreries, il développe un sujet de conversation vraiment bien choisi pour dîners mondains et, avec de savantasses élégances de plan maniéré, il met à la portée de ces dames ce qu'il vient de lire dans la *Sémantique* de Michel Bréal.

— Certes, on pourrait citer d'innombrables exemples de « polysémie ».

Le cousin Edouard confond avec « Polynésie » et demande des éclaircissements à Maugis, qui lui répond :

— Ça se prend pour le rhume.

— Ainsi, continue Végreuille qui tient à écouler sa science récente, ainsi le mot *species,* au moyen âge, fut d'abord employé par les droguistes...

— C'est pas pour charrier, certifie Maugis à Edouard, mais, vrai, c'qu'il a une tête de potard !

— Chut ! Il va entendre...

— C'que j'men fiche ! De profil, surtout, hein ?

La voix fade du conférencier continue de s'égoutter avec lenteur :

— Ce mot désignait les quatre *espèces* d'ingrédients dont ils faisaient commerce et que nous appelons maintenant *épices;* c'est un curieux exemple de restriction...

Il s'interrompt pour boire ; aussitôt, un petit biologiste étique, très myope et très malpropre, qui n'a pas réussi à placer une phrase depuis la bisque initiale, profite de cet arrêt inespéré pour déclarer que la présence des glugéidées chez les distomes parasites des lamelli-branches...

Maugis n'y tient plus. Sous cette averse de termes inconnus il se secoue rageusement et, à pleine voix :

— Oui, mon vieux, *Lavandière,* à Koechlin (c'était à Enghien, je m'y vois encore), pour un demi-louis, elle à rapporté 1,272 balles, oui mon vieux, 1,272... et le paquet de tabac !

On quitta la salle à manger. Robert se pencha vers Suzanne de Lizery, attendrissant sa voix :

— Pardonnez-moi, Madame, j'ai eu tort de... je n'ai pas été maître de... Je serais désolé de vous avoir déplu...

Suzanne se trouva si embarrassée pour répondre qu'elle jeta brusquement, toute rose, les oreilles bourdonnantes :

— Mais qui vous dit que vous m'avez déplu ?...

De l'orgueil envahit Robert. Le fait est que ça n'avait pas traîné. Mais le terrain était bien préparé, si bien, qu'à défaut de Parville un autre eût peut-être réussi. Seulement, vous auriez dit ça à Robert qu'il ne vous aurait pas cru.

II

La soirée ne présenta pas d'événements exceptionnels.

Robert subit pendant une demi-heure un cours d'hippiatrique, ruisselant d'intérêt, du colonel des Gachettes.

— Dans la cavalerie... jeune homme... quelquefois nous avons des chevaux qui tourrrnent... Ils tourrrnent, jeune homme... Hum ! Hum ! Ce sont des chevaux qui... qui se mettent à tourrrner... Eh bien ! ces cheveux... jeune homme... ces chevaux qui... ces chevaux qui tournent... savez-vous comment on les appelle... jeune homme ?...

— ... ! ! ?

— Eh bien... jeune homme... on les appelle... ces chevaux... on les appelle des *tourrrneurs*...

— ... ! !

— Je pourrais vous citer... hum ! hum ! beaucoup d'autres détails curieux... Ainsi... jeune homme... dans la cavalerie...

Robert déserta.

— Ah ! monsieur Parville, modula langoureusement la baronne Nocheinmal qui faisait tas dans une bergère (il pleut ! il pleut) ! je vous demande en grâce de venir un de ces jours me donner d'autres détails sur monsieur Faure... vous ne pouvez vous imaginer combien vous m'avez intéressée :

— Trop heureux, Madame !

Il s'évada...

Au fond du salon, Suzanne de Lizery se faisait prier par la maîtresse de maison qui appela Robert à le rescousse :

— Monsieur Parville, tâchez d'être plus éloquent que moi et obtenez de madame de Lizery, qui est une des meilleures élèves de madame Rosine Laborde, qu'elle nous chante la moindre petite chose italienne. Je vous laisse.

— Pourquoi ne... commença Robert.

— Oh ! Je chanterai si vous voulez, dit Suzanne en baissant les cils.

Il y eut un silence — comme il convenait. Le cousin Edouard en profita pour s'enquérir à mi-voix de ce qu'on allait entendre. Complaisamment, Maugis le renseigna, très haut :

— C'est une barcarolle, mon vieux Pont-

des-Soupirs, et ça commence ainsi : *O Fiorina, nella tua casa, via della Luna...*

— Ça paraît charmant, approuva le pauvre naïf.

— Tu parles, cousin Bette !

Au fond du salon, l'idylle continuait :

Dans la cavalerie, jeune homme.....

— Que vous êtes jolie !

— Vous trouvez ?

— Je trouve. Est-ce que (il toussota), est-ce que vous me permettriez de venir vous le dire ?

— Mon Dieu, osa-t-elle avec une légèreté affectée, pourquoi pas ? Ça me distrairait, je me suis tant ennuyée ces temps-ci !

— Vous ne me défendez pas de me rapprocher de vous ? précisa Robert qui s'incendiait à vue d'œil.

— Je ne vous le défends pas...

(Non ! ces p'tites filles élevées au couvent) !

— Je suis très peu lié avec Monsieur de Lizery, mais...

— Frantz ? (La frimousse de Suzanne s'éclaira malicieusement, oh ! l'adorable sourire à fossettes)... Trouvez quelque chose d'anglais à lui dire et il vous adorera.

— Quelque chose d'anglais ?

— Oui, pourvu que vous mélangiez votre anglais d'un peu de belge.

— Tartine de Chester et de Marolles, alors ?

— Justement, confirma la rieuse qui s'amusait beaucoup. Avez-vous été présenté au roi Léopold ?

— Pas personnellement... Je connais la mère de Cléo de Mérode.

— C'est déjà quelque chose. Et le prince de Galles ?

— J'ai le même chemisier que lui.

— Un peu insuffisant peut-être

Par compensation je suis camarade de collège du fils aîné de Lord Steemboot..

— Parfait cela ! Frantz ! Frantz !

— Chère amie, que souhaitez-vous de moi ?

— Monsieur Parville a été au collège avec le fils aîné de Lord Steemboot.

— Och ! s'écria Frantz, ravi C'est comme pas possible ! J'ai pour sa Grâce une énorme admiration... j'ai vu une fois de lui un coussin brodé au point de Rhodes, ça était exquis, fascinating !

— Je vous laisse, dit Suzanne, Madame Moupet des Tares a besoin de moi.

Dix minutes après, Frantz ne pouvait plus se passer de Robert.

Tout allait pour le mieux dans le meilleur

— Est-ce que vous me permettriez de venir vous le dire ?

des salons du monde. Robert, aux anges, ne trouvait pas Suzanne sotte — et, de fait elle ne l'avait pas été. Suzanne, aux mêmes anges, trouvait Robert charmant, et se savait gré d'avoir inspiré une passion si violente que l'aveu n'en ait pu être retenu. Le colonel des Gachettes expliquait à madame Nocheinmal (qui songeait au bain de Félix Faure) que dans la cavalerie... Hum !... hum !... les rrrations d'avoine.

Une petite demoiselle maigriotte et minable vint miauler quelque chose de *l'Isba hantée,* le nouveau drame slavofantastique d'Ivan Tagueulski, accompagnée par Mathon, verni d'indifférence.

Des bravos ! On se précipite, on félicite...

— Ah ! maître, si vous saviez comme j'ai peur de mal rendre votre création ! minauda la petite demoiselle.

— Et moi donc ! grommela le maëstroff (la franchise russe) ! De fait ses craintes étaient justifiées. Mais l'œuvre ne comportait aucun plan, tonal ni l'autre, mais des harmonies douloureuses y geignaient, mais les accords de septième diminuée y étaient prodigués jusqu'à l'écœurement, si bien que, reconnaissant là de la musique « bien moderne », plusieurs dindes mélomanes, avancées ou se croyant telles, l'applaudirent.

Bagès-aux-lèvres-vermeilles rossignola les dernières productions des élèves de Franck, — le « sou du Franck », insinua Maugis ; — la pénétrante mélancolie d'Ernest Chausson, la distinction de Bréville, la nervosité de Louis de Serres, et puis des chefs-d'œuvre de Gabriel Fauré furent jetés en pâture au public qui feignit l'enthousiasme et, dans son faible intérieur, regretta Cécile Chaminade.

Robert ne pouvait s'empêcher de donner raison à Maugis qui, surchauffé de grande fine, s'entêtait à répéter : « Ce Frantz de Lizery a vraiment une bonne tête de cocu » et ajoutait, avec des clins d'œil déplorablement grivois :

— Tu la chauffes ! Il la chauffe, ce vieux Parville, la p'tite caille ! Il la chauffe !

— Voyons, mon cher...

— S'embêtera pas... pas une minute, et je dirai leur los en vers français de dix-sept pieds, au moins. Ah ! j'ai été gentil, mon p'tit Robert ; elle m'a intervievé sur ton compte, l'aut' jour... J'y ai raconté qu'Annette de Provins, lâchée par toi, s'en avait voulu périr de désespoir — le laudanum sentimental — ça t'fait honneur.

— C'est donc ça ?

— Ça doit être ça !... J'suis un père pour toi... J'dirai à Lizery que tu fais venir tes cure-dents d'Oxford. Il te vénérera. Et c'est tout à fait ton affaire, c'te petite blonde-là... et puis j'ai toujours aimé organiser les adultères, moi ! J'te dis que j'suis...

— Oui, tu es un père !

— J'suis un père ! Je te présente un père, un père, un père, souriant et prospère... comme glapissait ce pauvre Berthelier dans *Giroflé-Girofla;* mais t'es trop jeune pour avoir connu ça... Mon vieux, figure-toi qu'dans c'temps-là Jeanne Granier, eh ben, elle...

Cependant Suzanne chanta. Elle y alla de son grand air transalpin, cher, jadis, au cœur de Frantz :

Io Vorrei che nella luna..

Et cette fois, ce fut la sensibilité de Robert que mirent en branle toutes les langueurs maniérées — ciel fleuri d'étoiles et nuit chargée de parfums — dont Suzanne énerva sa canzonette à la *Luna.*

Parville bouillonnait d'enthousiasme.

— Chantez, supplia-t-il avec l'élan d'un Fabiano Fabiani, chantez encore, chantez toujours...

Obéissante, et tout heureuse d'obéir, Suzanne s'assit devant le Pleyel (car l'accompagnateur Mathon avait déjà fui vers

d'autres salons, récolter d'autres cachets de cinq louis), et pianota ce vague tralala de la tonique à la dominante sur quoi repose tout ce lot de rengaines qui nous vient d'Italie et qui lui vient des cieux. Avec un sourire, elle annonça, pendant ce simili-prélude-omnibus : « *Marianni,* chanson napolitaine ».

— *Marianni?* constata Maugis, de plus en plus pâteux, joli nom ; ça va nous réconforter après ces musiquettes d'anémie.

— Tais-toi donc !

— Pourquoi que je me tairais, Parville de mes entrailles ? C'est pas un joli nom, *Marianni?* Si ? Alors, m'empêche pas de le proclamer ! *Marianni* ça donne soif ; à la tienne ! Laisse-toi vivre. Et ça lui va si bien à ta petite Lizery !

— Comment ! « ma » petite ?

— Pas encore, mais il en est question ; j'ai l'œil ! *Marianni*, non, mais crois-tu que le mari, mon ami Frantz, a une bonne tête de coca ? *Marianni!*

— Je t'en prie, tais-toi ; tu parles tout haut.

— Moi ? T'as bu ! C'est à peine si je m'entends moi-même !

Pendant ce temps, Suzanne gazouillait :

T'aggio detto tanta volte

avec, au refrain, une supplication mignarde :

Marianni, seiascion mia,
Gué non me fa chiu speri !

Chant abandonné, de séduction facile, comme sa nature à elle, câlineries frôleuses des cadences, comment Robert Parville eût-il résisté au charme (banal, soit, mais enveloppeur) de vos caresses ?

Et la jolie chanteuse, blonde et frivole petite bête, frémissait d'aise ; elle se voyait si héroïne de roman, si grand amour, si éternelle passion... « Marianni, ma chère âme, ah ! ne me fais plus languir » !

Marianni, seiascion mia,
Marianni, seiascion mia.

Elle était grise de sentimentalité comme une grive de raisin mûr. Elle adorait Robert. Déjà ? ma foi oui ! Il faut si peu d'amour pour monter à la tête de ces chères petites bêtes-là ! Flirt joli d'équilibre où soudain quelque frisson des sens fait glisser.

Il l'écoute en mordillant sa moustache : ... *Marianni.*

Est-elle blonde ! Est-elle jolie ! Est-elle frêle ! Est-elle potelée ! Et puis elle ne lui coûterait pas un...

Des bravos ! On se précipite, on félicite. Suzanne décerne à Robert un regard mouillé pour lui tout seul.

Devant Parville, tout étourdi, Frantz de

A la rue du violoncelliste...

Lizery s'avance, pavé des intentions les meilleures.

— Aoh ! J'espère beaucoup, lui dit ce mari sans prix, qu'on aura l'occasion de faire mieux connaissance ensemble... J'ai été si content d'apprendre par notre ami Maugis combien nous autres on avait les mêmes goûts, indeed !

— Je serai charmé, de mon côté...

— Si je serais si indiscret que de vous demander de venir dîner une fois un soir avec Maugis... vous verriez quelques gravures anglaises dont j'ai la collection...

— Je...

— Réellement vous me ferez si tant plaisir ! Et certainement ma femme aussi...

Puis ils parlèrent de Lord Steemboot.

Mais il fallut se séparer. Tous les invités, à la vue du violoncelliste Maisonnetta annonçant un arioso de son crû, détalaient avec des prestesses épeurées. Suzanne chuchota à Robert : « A bientôt ! » avec un regard encore plus bleu pur que tous les

Maugis et Parville.

autres. Frantz le gratifia d'un shake-hand dont la cordialité faisait vraiment plaisir à voir. Les voilà amis pour la vie !

Maugis et Parville, les collets de leurs pelisses relevés, allumèrent une cigarette devant la porte.

— Froid sec ! dit Maugis ; une p'tite promenade nous fera circuler le sang. Si qu'on irait boire quelque chose d'un peu fortifiant ; le *Gin cling* me tente, ô Parville que Roger l'on dénomme !

— Si tu y tiens.

— J'y tiens. D'abord, il fait « bon marcher ».

— Oui.

— Il fait bon marcher parce qu'il fait « printemps ».

— Hein ?

— C'est kif-kif Boucicaut. Je parie que j't'énumère comme ça tous les grands magasins de nouveautés d'là Ville-Lumière !

— Miséricorde ! Mais tu es ivre ?

— T'es bien amoureux, toi ; c'est encore plus dégoûtant !

III

Ils descendirent vers le boulevard des Italiens. Maugis, moins gris qu'il ne s'amusait à le paraître, fut élevé tout d'un coup à la dignité de confident :

— Ah mon cher ! qu'elle est délicatement jolie, avec ses cheveux d'une adorable flavescence...

— Chut ! pas de mots d'auteur !

— Et la souplesse de sa taille ! As-tu remarqué que...

— J'ai tout remarqué. Alors, ça y est, mon vieux ! Il bat, le petit cœur à Robert ?

— Elle est tout bonnement délicieuse ! Elle...

— Oui. Elle est bête comme un poisson rouge. J'aime autant te prévenir tout de suite.

— Ah ! vous voilà bien vous autres ! « Bête », naturellement ! Je ne lui demande pas de traduire Kalidasa, parbleu !

— Calisaya ? près du Crédit-Lyonnais ? Pourquoi traduire Calisaya ? En correctionnelle, alors ? Il est très bien, cet établissement.

— T'es bête ! Je dis Kalidasa, tu sais bien, l'auteur de la *Sakuntala* d'Hérold...

— Ah oui ? ben, si c'est déjà traduit de l'italien... quoi, tu tiques ?... de l'indien, si tu veux, c'est pas la peine que la petite s'y mette, effectivement, ef... fec... ti... ve... ment...

— Ne blague pas, mon vieux, tu as été tout à fait gentil, tu m'as fait inviter à dîner chez ces gens-là, je t'adore. A toi ma vie, ma bourse et mon épée !

— Merci, j'ai pas besoin de ta vie, et tes épées ont des coquilles trop lourdes.

— Seulement, ça m'agace cette manie que

vous avez tous de dire d'une femme « elle est bête » ! Et quand même elle serait bête ! D'ailleurs, elle ne l'est certainement pas, cette créature mignonne, élégante, charmeuse...

— T'excite pas ! Très mauvais en sortant de table.

— Et si... si j'ai le bonheur de ne pas voir repousser mes avances...

— Oh ! ta sœur, marquis !

— ... Je pense que ce ne seront pas des occupations « intellectuelles » qui nous...

— Gazons ! gazons !

— Non ! Mais est-elle gentille !

— Le fait est qu'elle vous a de grassouillettes épaules rembourrées ! C'qu'on doit être bien à se frotter le nez là-dessus !

— Et cette petite bouche fondante !

— Tu me fais envie !

— Sans compter...

— Gazons ! gazons !

— Maugis, tu m'as fait inviter à dîner chez les Lizery, tu...

— Oui. Ta vie, ta bourse et ton épée — c'est convenu !

— Sans blague, je te...

— Moi ? Ravi de t'avoir rendu service, mon vieux Parville. T'aime beaucoup, t'as un choix d'jolies cravates, et puis tu joues si mal au bac !

— Comment ?

— Oui, tu joues comme un pied ; ça m'attendrit. Faut des pontes comme toi pour fournir nos p'tites matérielles... Et puis j'aime beaucoup Lizery aussi, et c'est dans son type à ce garçon-là d'être cocu. J'aime cette maison-là... Y a d'excellent whisky (le scotch, pas l'irish) et la petite Gretchen est un amour de gosse. Si jamais la jeune Suzette avait levé un amant que j'aurais eu dans le nez... tu comprends...

— Oui ! oui !

— Au lieu que, comme ça, je me dirai de temps en temps, en suçant un peu de *black stripe* (pas trop de muscade surtout) je m'dirai : « Hé ! hé ! en ce moment, s'embête pas ce vieux Parville avec la p'tite caille... » et je serai z'ému, voui, doucement z'ému en songeant que j'ai contribué... Ah ! je m'intéresse beaucoup aux amours de mes contemporains !

— Mon bon vieux Maugis !

— Ton bon vieux Maugis, ô Lovelace, t'incite à venir faire un tour au « Criterion » pour nous alcooliser un peu les muqueuses.

— Peuh ! tu crois bien utile de... ?

— Utile ? Indispensable ! Le barman de c't'usine-là, mon fils, pour les cocktails y a que Lautrec qui pourrait lui faire la pige.

Ils se juchèrent sur deux hauts tabourets du bar.

— C'que j'ai soif ! observa Maugis.

Une demi-heure après, il glissait aux tendresses.

— Voui, mon vieux Parville, oui... tu les auras pa'ce qu't'en es digne, les tites fos-

— *Ne blague pas, mon vieux.*

settes à la dame... Seulement, tu sais, mon lapin... C'est une affaire de conscience pour moi, tu comprends... j'm'entremets, n'est-ce pas, eh ben... du moment que j'm'entremets, j'ai des responsabilités... Alors faut qu'tu m'promettes, vieux h'ami, faut qu'tu m'promettes de ne pas la plaquer salement... Dis-moi qu't'y mettras des formes... Dis-moi...

— Mais je n'ai pas la moindre intention...

— J'sais bien qu'tas pas l'intention de la plancher aujourd'hui... au contraire... mais tu l'auras plus tard, c't'intention... non, proteste pas... tu l'auras... Seulement alors, tu comprends, faut qu'tu m'promettes d'être

chic, mais là... chic... à cause de mes responsabilités, tu comprends...

— C'est convenu.

— Ah ! Et puis... et puis quoi donc ? Ah ! j'voulais te demander... Kékcékça, lord Steemboot... J'voudrais paraître renseigné.

— Peuh ! C'est quelque chose dans le genre du prince de Sagan et de William Morris, half and half.

— Ah !... ah c'est quelque chose dans le genre de... ce vieux Lizery !... ce cher Keepsake ! quel daim ! Ça me fait vraiment plaisir de vous avoir abouchés.

Maugis resta rêveur.

Robert se leva pour partir.

— Tu t'en vas ? T'as plus soif ?... Hein... j'ai été un père ? En pour, fais quelque chose pour moi !

— Quoi, mon vieux ?

— N'la fais pas attendre cette petite dis !

— Si ça ne dépend que de moi !

— Que ça n'traîne pas, hein ? qu'ça n'traîne pas !... J'sens qu'ça va traîner.

— Je n'en ai pourtant pas envie, va.

— Bien vrai, t'es allumé ?

— Tout à fait !

— Alors, j't'emmène rue Poissonnière, c'est l'affaire d'un quart d'heure ; c'que Julie va être contente de nous voir !

— Jamais de la vie ! En voilà une idée !

— Ben quoi ? Parsifal ? tu te rendras malade, voilà tout.

— Mais, mon petit Maugis, ça ne me dit rien du tout aujourd'hui, je t'assure !

— Ferme ça, et soyons sérieux. (*Il allume une cigarette*). Dans combien de temps c'est-y que tu couches avec la femme à Lizery ?

— Mon cher, tu as une façon de présenter les choses !

— Pardon excuse ! Dis, dans combien de jours, m'amour, ô soupirant si tendre, Clitandre, verras-tu l'inhumaine Clymène couronner, de ton âme, la flamme ?

— Est-ce que je sais, moi !

— J'parie qu't'auras au moins deux mois à poireauter, oui, mon trognon, deux mois !

— Ah ! c'est long !

— Je dis comme toi ! Eh ben, tu veux jouer à la vestale pendant c'laps ? Te coltiner sur le torse soixante jours de chasteté ? Avoue que ça serait raide, si j'ose dire.

— J'avoue, mais...

— Pas de mais ! Faut venir avec moi rue Poissonnière ; les appartements de Julie sont simples et de bon goût (surtout simples). Et puis, y a une imprimerie dans la maison.

— C'est ça qui m'est égal, par exemple !

— Mais non, fourneau, rien de plus commode ; écoute donc ! Au lieu de t'enfouir le bas de la hure dans une fausse barbe avant d'entrer dans l'immeuble, tu t'amènes à la douce, en pénard, comme si que t'irais chez les typos chercher une épreuve.

— ... ou un « bon à tirer » risqua Parville, contagionné par la fréquentation des bas journalistes.

— Ah ! ah ! t'en as de joviales, ma Vertu ! J'le retiens, ton « bon à tirer », j'vas l'envoyer à l'*Univers* qui néglige ses nouvelles à la main... Allons, viens-t'en avec moi.

Ils arpentèrent le boulevard, Parville hermétiquement silencieux, remorqué par Maugis qui l'étourdissait de jacasseries continues.

Avant de s'engager dans la rue Poissonnière, le mauvais guide s'arrêta, la canne tendue vers un débit de chocolat. Et causefinalant avec une solennité bouffonne : « Considère, ô Parville, comme la Providence a bien agencé toutes choses, et voulu que s'élevât ici un bistro cacaotique pour que tu puisses tout à l'heure te refaire en absorbant un réparateur chocolat, si mérité, le chocolat du planteur, comme dit Forain, ce sacré Forain »...

Mais cette pause de quelques minutes avait suffi à Robert pour se ressaisir, et, le ridicule de sa docilité machinale dûment constaté, tirer sur sa laisse.

— Décidément, non, non, et non ! Vas-y tout seul, ça me dégoûte.

— T'en as du venin ! Ecoute donc...

Mais déjà Parville s'enfuyait, comme s'il avait eu aux talons un agent enragé. Maugis resta quinaud.

— Joseph ! murmura-t-il avec une moue de mépris. Puis, après un peu de réflexion :

— Tout de même, il la gobe à fond, la môme Lizery ! raison de plus pour que ça ne gomme pas tout de suite... Tant plus qu'on est pincé, tant plus que ça traîne !

Et, délibérément, comme un (non pincé) qui n'aime pas que ça traîne, Maugis pénétra chez Julie.

CHAPITRE IV

ROBERT DEVIENT BOBY

I

Maugis pouvait être tranquille ; Robert n'avait pas du tout envie « qu'ça traîne »...

Il dîna, trois fois par semaine, au moins, chez les Lizery avec Maugis et le cousin Edouard, victime préférée d'iceluy.

— Ce monsieur Maugis est bien gai, répétait l'excellent homme d'un air pensif, mais je ne puis pas arriver à comprendre ce qu'il dit. Ses façons de parler me déroutent.

Brave cousin Edouard, long, mince et déteint ! Ses pieds reposaient en des demi-bottines à lacets ; ses pantalons s'obstinaient à ne jamais descendre jusqu'à la cheville, par politesse sans doute, pour laisser ainsi les chaussettes émerveiller les yeux des foules de leur blancheur native. Une grosse chaîne d'or qui lui avait été léguée par son père, lequel l'avait héritée de son père, et que, par concession au goût industriel du siècle, il avait ornée d'une tour Eiffel (plus petite que nature), posait à la parvenue sur son gilet à fleurs. Enfin il était essentiellement « parent pauvre » et puis, surtout, « il ne comprenait pas ».

— I'n' comprend pas, l'cousin *Bête !* constatait le balzacien Maugis — c'est son chic, à c't'homme !

— Vous ne sauriez croire, mon cher monsieur Maugis, reprenait le cousin Edouard, ce qu'il y a de douloureux pour moi, — je dis douloureux, et je ne pense pas rendre trop fortement ma pensée, — à ne jamais saisir le sens de vos paroles... Comme je vois les autres assistants rire, comme je sais que vous avez une réputation d'homme d'esprit, je m'efforce, mais c'est en vain. Il y a là pour moi quelque chose d'humiliant, je dis humiliant.

Parville, amène, lui plut tout de suite.

— Oserai-je vous demander, monsieur, avait interrogé le digne homme, ce que signifie une expression que vient d'employer M. Maugis. Il a dit : « *Ça fait la rue Michel* ». Je serais curieux de savoir, car j'ai peur de l'employer à contre-sens, si jamais des circonstances que je ne prévois pas, mais qui peuvent cependant...

— Bien simple, monsieur ; cela signifie : « Ça fait le compte ».

— Ah ! parfaitement... cela signifie... Mon Dieu, monsieur, je suis vraiment désolé... mais je ne saisis pas encore très bien...

— Suivez-moi bien, monsieur ; il y a à Paris une rue Michel Lecomte ; alors, supprimant un terme...

— Ah ! parfaitement... c'est très ingénieux. Je vous remercie. Je crois que j'aurai bien du mal à m'habituer à cette façon de parler... Je suis déjà bien souvent étonné de la syntaxe de mon beau-frère... De mon temps, nous gardions dans notre langage la même correction que dans notre tenue... Enfin !

Robert fut aussi dans les petits papiers de Gretchen. Dès le premier soir, elle s'installa sur ses genoux, et il l'initia à de

nouveaux méfaits du *Struwelpeter*, ce méchant garçon si sale, so schmutzig !

— *So smutzig!* zézayait la mignonne, en écho, avec une drôle de petite mine dégoûtée.

Elle aurait bu ses paroles, la nuit entière, mais Lizery intervint :

— C'est l'heure de go to bed, — ma bouleke... allez, soyez rapide... S'en aller !...

Docile, Gretchen tendit sa joue de pêche à Robert. Il se sentit de la famille.

Il fut un grand homme pour Frantz, définitivement, lorsqu'il lui eut expliqué comment lord Steemboot faisait doubler le bas de ses pantalons — retroussables à Paris quand il pleuvait à Londres — d'une large bande en velours de couleur complémentaires.

— Fascinating, fit Frantz. Och, mon cher ami ! Ça vous va que je t'appelle mon cher ami..

— ...

— Ce soin des détails est si réellement émouvant ! N'est-il pas ?

— Très chouette, le grimpant laticlave ! souligna Maugis.

— Hein ? sursauta le cousin Edouard, *dit* cousin Bette.

— Ben oui, l'ourlet du falzar.

— Ah ! monsieur Maugis, je ne pourrai jamais m'habituer à la façon dont vous associez les mots ! Comme vous traitez notre belle langue française, comme vous la traitez !

Deux heures plus tard, Maugis, vautré dans un rocking, abrutissait l'infortuné cousin Bette, « d'impressions de voyage » en Bretagne...

— ... Pays pittoresque... les habitants se servent comme gravures de modes des affiches de chemins de fer... Ils ont les cheveux plats, à l'instar des Corses... Les feux d'artifice d'Ajalbert y popularisent l'anniversaire du 14 Juillet... Ils élisent leurs députés par le suffrage universel, et vénèrent la mémoire de Bertrand Duguesclin.

— Mon Dieu, monsieur Maugis, que vous avez donc une curieuse façon de voir les choses ! Je n'ose pas vous suivre, m'embarquer sur les flots de votre fantaisie aventureuse, sur les flots mouvants...

— Mer belle aux Sanguinaires !

— Vous dites ?

— Rien qui vous intéresse, Messire !

— Mais renseignez-moi, je vous prie, monsieur Maugis ; les Parisiens vont-ils beaucoup en Bretagne ?

— Beaucoup plus qu'à l'Odéon. Les statisticiens ont cru pouvoir certifier que l'hégire des villégiateurs s'effectue principalement pendant les mois d'été, conseilleurs, des départs et des longues promenades, comme l'a chanté le père de *Lysiane*...

— Quelle est cette dame ?

— ... dans *Exodes* et *Ballades*. Voui, mon cher maître, au plus fort de la saison balnéaire, les télégraphistes bretons sont salement à plaindre, et vous les plaindrez, car vous êtes bon, n'est-ce pas que vous êtes bon ?

— Mon Dieu, je tâche de...

— Vous êtes bon comme la lune.

— Est-ce que la lu...

— C'est pourquoi vous étendrez votre commisération sur les transmetteurs de dépêches armoricains qui, de juin à septembre, sont sur les dents...

— Vraiment ?

— Des dents de Morse, bien entendu.

— Pourquoi, des dents de...

— Chut ! je ne peux pas vous le révéler, ça ferait baisser la rente !

Frantz, perdu dans la bibliothèque, atteignait des cartons de « gravures du liégeois Rassenfosse d'après l'école anglaise » qu'il voulait montrer à son cher Parville.

— Vous verrez, dans le portrait de lady Grosvenor, les draperies...

Robert et Suzanne étaient debout au fond, près de la table.

— Irish ou scotch ? demandait Suzanne à Maugis.

— Je ne me doutais guère, chuchota Parville, en me laissant conduire par Végreuille à ce dîner chez madame votre mère.

— Moi non plus, murmura Suzanne.

— Scotch ! répondit Maugis, après avoir sagement réfléchi.

— Que vous êtes jolie ! sussurra Robert, pendant qu'elle versait l'ignoble breuvage, tout en coulant à son flirt un regard de côté, un doux regard câlin (procédé infaillible pour moucheter un tapis de taches d'alcool qu'on reproche vertement, constatées le lendemain, à la maladresse des domestiques).

Un court silence.

ELLE PASSAIT VINGT MINUTES A PINCER LES LÈVRES DEVANT SON MIROIR
AFIN DE SE DONNER L'AIR « ARISTOCRATIC »

Frantz ne parvenait pas à mettre la main sur le bon carton.

— Je ne sais pas du tout le trouver. J'aurais tant voulu, Parville, vous montrer la draperie du corsage de lady Grosvenor...

Ah ! le corsage de lady de Lizery intéressait Robert bien davantage, un corsage en guipure ancienne timidement décolleté, et excitant tout de même, parce que posé sur un dessous couleur, mon Dieu oui, couleur peau-de-Suzanne. Et ces manches, si vous les croyez chastes, ces manches à clair sur le bras, sans fronces à l'épaule ! Robert s'excitait, manifestement.

— Je vous aimerai tant, Suzanne !

— Bien vrai, bien vrai ?

Au cours d'une discussion sur la taille de Napoléon on entendit Maugis traiter ce conquérant de « demi-siphon ».

— C'est désespérant — je dis désespérant — gémit le cousin Edouard, je ne puis m'habituer à la façon dont vous choisissez vos épithètes...

— Quoi ! Mettons « demi-portion » ou « quart-de-brie », c'que vous voudrez. Pour sûr que Foutriquet, vous savez, le libérateur, aurait pu lui manger sur la tête, au Petit Tondu.

— ... ? ? ? !

— Enfin ! même au temps du nommé Neipperg, le gigolo à Marie-Louise, votre empereur, il aurait pu passer sous la tour Eiffel sans se baisser.

— ... ? ? ? ! !

D'Esparbès aurait rugi de douleur, mais Robert, insoucieux de ces iconoclasties, Robert posa sa main sur la petite main douce de Suzanne.

— Laissez-moi vous aimer un peu !

La petite main serra la sienne.

— Suzanne !

(Ah ! quel regard bleu, tout bleu) !

— Jan Patate ! s'écria Frantz — ce carton, je savais bien que je n'en étais pas quitte ! Venez voir, Parville, cette disposition de draperie est d'un tout à fait grand artiste.

Maugis, maintenant, extirpait à sa victime quelques théories musicales.

— Oh ! moi, soupirait le cousin Edouard, je ne puis entendre la *Dame Blanche* sans que les larmes me viennent aux yeux ! Quelle musique simple et charmante ! Et comme on la retenait facilement ! Au lieu que ces combinaisons mathématiques d'aujourd'hui, ce Ouagner...

— Il fait du ouacarme, hein ?

— Vous, monsieur Maugis, vous êtes pour la musique moderne, n'est-ce pas ?

— Peuh ! « La musique est épouvantable », a prononcé Tolstoï.

— Oh ! oh ! jugement trop généralisé ! Dans quelle œuvre le philosophe russe a-t-il...

Jean Patate... ce carton, je savais bien...

— *Sonate à Kreutzer.*

— Tiens ! c'est du Tolstoï ? Je la croyais de Beethoven.

— Tolstoï en a fait un arrangement pour les petites mains.

Lorsque Maugis et Parville quittèrent les Lizery, tard, le bourreau de cousin Bête proposa d'aller ingérer « quelque chose de fortifiant ».

Robert lui prit le bras :

— Ah ! mon vieux...

De la rue François Ier aux boulevards son enthousiasme ne tarit pas.

— Tu parles ! fit Maugis.

II

Tout de suite, ils ne purent plus se passer de Robert, chez les Lizery.

Maintenant Frantz l'appelait « Boby » (c'était plus anglais, vous concevez), la petite Gretchen l'appelait Boby aussi, et ne se lassait pas d'entendre les aventures du malpropre enfant, *Struwelpeter*. Suzanne l'appelait « Parville » en public, — comme elle appelait Maugis, « Maugis » — mais c'était déjà, dans les coins, ce savoureux mélange de tutoiements et de vousvoiements qui donne quelque chose de si délicieusement fruit défendu aux premières conversations amoureuses.

— *Vous ne m'aimez pas?*

« Boby », puisque Boby il y a, se trouvait vraiment bien à l'aise chez les Lizery. Voici qu'il se prenait d'affection pour Frantz, son parler belge, son accent anglais, ses franges nattées, ses broderies, cannetilles, festons, plumetis, soutaches et autres affiquages. Il savait maintenant, lui aussi, que le point d'Alençon se fait à l'aiguille, que l'Argentan est en point noué, et que l'on appelle proprement guipure une sorte de dentelle où il y a de la cartisane ; et les complets à carreaux de Frantz, les cigarettes de « Richmond », ou de « Three Castles » de Frantz, les migraines de Frantz, faisaient maintenant partie intégrante de ses habitudes.

C'était une habitude aussi d'installer Gretchen sur ses genoux, une habitude d'écouter les doléances du cousin Edouard.

Seulement il y avait une autre habitude que Robert, dit Boby, regrettait amèrement de ne pas avoir prise encore. Maugis l'avait prédit : ça traînait !

Pourtant il savait conquérir des positions nouvelles, et s'y maintenir. Du dos de la menotte droite, respectueusement effleurée de sa moustache, il avait passé à la paume de la menotte gauche, humée passionnément. De la main au bras, il n'y a que le poignet, on le franchit. Et puis, le moyen, avec ces robes échancrées, de refuser sa nuque à un brave garçon qui la désire si fort ! (Et les petits frissons chatouillent). Puis ce sont des alanguissements contre cette virile poitrine, et les yeux, et les cheveux, et les tempes.

Et les lèvres, fraîches, fondantes, parfumées ; ah !

— Encore, dis !

Et cependant, ça traînait.

Suzanne qui était partie si grand train, le soir du dîner chez les Moupet des Tares, n'avançait plus du tout. Des scrupules l'enrayaient, cette enfant.

Non qu'elle hésitât. Elle avait décidé qu'elle prendrait un amant, n'est-ce pas, et puis choisi Robert. Eh bien, elle prendrait un amant, et ce serait Robert, rien de plus certain. Seulement elle voulait tomber avec chic, « Ladylike » aurait dit Frantz. Quand on passe, chaque matin, vingt bonnes minutes à pincer les lèvres devant son miroir, afin de se donner l'air « aristocratic », ce n'est pas pour s'aller jeter au cou d'un monsieur, comme une cuisinière ès-bras d'un pompier !

Plus roublard, Robert eût persuadé à son flirt que, dans le « vrai grand monde », au contraire, on supprimait maintenant toutes ces formalités surannées, et, convaincue tout de suite, Suzanne aurait jeté son Corset-Hygie (le seul rationnel) par-dessus les coussins ! Elle en mourait d'envie !

Mais voilà, Robert ne s'en avisa pas ; Robert devenait idiot ; Robert était amoureux.

Robert et Suzanne jacassaient à voix basse

Après la première entrevue, à ce dîner, Robert s'était emballé pour une Suzanne de rêve, ciselée de toutes pièces par son désir, fleurie de qualités sans nombre, et même de quelques vices délicieux. Puis il la conféra avec « l'original » de la rue François Ier. Rien de plus dissemblable ! Il ne l'en goba que davantage : l'élégante sottise, le pur snobisme de l' « objet aimé » à mesure qu'il les perçut, ravivèrent sa ferveur.

— Ah ! elle est ben d'chez elle ! répondit Maugis aux confidences.

Robert adora sa jolie petite oie blonde aux yeux si bleus, si vraiment bébêtes, et qui faisait tout, dans la vie, comme elle chantait, *Marianni* ou :

Io vorrei che nella Luna ..

Elle voyait tout en « dessus de pendule », et décrétait : « ça a beaucoup de cachet » en bavardant de *Fervaal*, comme en discutant les néologismes de J.-K. Huysmans ; qu'il s'agit d'apprécier un chapeau de chez Virot ou des Danseuses de Degas :

— Ça a beaucoup de cachet !...

C'était à la tuer

D'ailleurs, exquise.

Par ses lèvres et leurs petites moues gourmandes, par ses petites places sous le cou, qui battaient le record de la douceur, par le glissement des hanches sous l'étoffe souple des robes, par le voisinage de ces diverses perfections, Robert — « ce cher Boby » — amené à un état asparagin, balbutiait des questions, toujours les mêmes, pour s'enivrer des réponses, toujours les mêmes :

— Vous ne m'aimez pas ? demandait sa main frôleuse.

— Tu sais bien que si ! rétorquait le regard bleu.

Alors, il déposait plusieurs couches de baisers sur un bras velouté qu'on ne lui retirait qu'à peine. Mais cet exercice ne suffisait pas à le calmer.

Au contraire.

III

Tous deux jacassent à voix basse, assis sur le grand divan de la bibliothèque. Frantz qui a « terriblement » la migraine, les ayant quittés tout de suite après le déjeuner, je vous prie de croire que l'on n'a pas été long à envoyer la jeune Gretchen retrouver sa « nurse » brabançonne. Et le cousin Edouard est parti après s'être infructueusement demandé pourquoi, lorsqu'il sucre son café devant Maugis, celui-ci lui propose toujours de faire monter de la bière : « Je sais bien que je prends beaucoup de sucre, mais quel rapport ?... »

Robert tient le bout des doigts de Suzanne. Il sent qu'il doit risquer quelque chose de décisif. Mais l'avant-veille, trop pressant, il s'est attiré un « Vous n'aimez donc de moi que mon corps » ! qu'elle venait certainement de lire quelque part.

Alors il hésite.

Il songe à sortir quelques métaphores de choix ; il entrevoit une gerbe de phrases distinguées où il se plaindrait des rigueurs d'une tigresse déguisée en ange ; mais ces tropes l'intimident.

Il porte les mignons petits doigts à ses lèvres.

Suzanne, tout simplement, pose sa tête aux blondeurs ébouriffées sur l'épaule de Robert :

— Alors, ça te ferait bien plaisir ? dit-elle.

Ne la traitez pas trop durement, la pauvrette. Que voulez-vous ? Voici bien des semaines — trois ou quatre au moins — que l'attente se prolonge, sans raison.

Et Suzanne est énervée aujourd'hui ; alors, dame !...

Il suffoque d'extase.

— Oh ! ma chérie, vraiment, tu... tu...

— Boby !

Ah ! les lèvres fondantes ! Veinard de Parvilles !

— Ma Suzanne !

— Mon Boby !

— Tu...

— Non ! faites attention. Si le domestique venait prendre le plateau à café !

Docile, il va s'asseoir de l'autre côté de la table. Puis il rapproche sa chaise peu à peu.

— Je vous aime tant !

Silence. Entendez-vous le battement des cœurs ? L'entendez-vous ?

— Demain, alors ?

Robert a proposé cela timidement.

— A quelle heure ?

(Décidément, ça y est).

— A quatre heures, voulez-vous ? Mon amour ! Si ça ne vous dérange pas... Je t'adore ! Si tu savais comme... C'est à l'entresol, la porte en face... Donne-moi tes mains !... Vous frapperez trois petits coups.

— O Robert ! Ce n'est pas possible ! non ! Je ne veux pas aller chez vous. Songez donc, si je rencontrais quelqu'un.

— Mais...

— Oh ! ne me demandez pas cela !

Robert se lève, avec le geste du désespoir cornélien.

Mais Suzanne lui jette au cou ses bras apaisants ; elle parle tout bas, délicieuse :

— Va, ce n'est pas pour refuser, mon amour... Tu comprends... Tiens ! veux-tu que nous allions à l'*Hôtel du prince Eugène et de la Question d'Orient ?*

— Comment ?

— Oui. C'est très loin, au Grand-Montrouge. Il paraît qu'on y est tout à fait bien. Deux de mes amies y sont allées, des compagnes de couvent. Tu demanderas une « chambre pour malade » ; ils savent bien ce que ça veut dire.

— Ah ?

— Oui. Tu te rappelleras bien : « pour malade ». Mon chéri, tu m'aimes ?... A demain !

— Mon amour !

— Boby !... sois sage... va-t'en ! Demain à quatre heures, va-t-'en... Embrasse-moi encore !

Parville partit, songeur, hanté par le souvenir des aimoirs du Quartier, qu'il avait fréquentés aux plus mauvais jours de ses histoires de femmes, — édredon rouge pisseux accroupi sur des draps couleur peau de vieille, carpettes raidies de taches immondes, et le reste !...

Douloureusement cauchemardé de ces réminiscences, il s'enquit d'une « chambre pour malade » à l'*Hôtel du prince Eugène et de la Question d'Orient*... On eût donné à la patronne dix ans de travaux forcés sans confession... Parville visita l'immeuble sans enthousiasme. Ça se louait à la semaine, à la petite semaine. C'était laid, nu, mais, par fortune, très propre.

— J'enverrai demain matin un tapissier, arranger quelques petites choses.

— C'est au goût du locataire, glapit la patronne ; seulement alors nous louons au mois... Si l'on désire de l'eau chaude c'est dix francs en plus... Monsieur comprendra que...

— Oui, oui. On peut avoir du thé, je pense ?

— Pour sûr ! Nous avons beaucoup de dames américaines qui...

— C'est bien, c'est bien.

Et Robert alla commander des gerbes de fleurs pour le lendemain.

CHAPITRE V

LA CHUTE D'UN ANGE

. . . . . .

— C'est vraiment assommant ! Je ne peux plus retrouver ma troisième épingle d'écaille !

— C'est assommant, je ne puis plus retrouver mon épingle !

CHAPITRE VI

OU IL EST QUESTION D'UN TAS DE CHOSES, ET EN PARTICULIER D'AMOUR ET D'ARGENT

I

La scène se passe à l'*Hôtel du prince Eugène et de la Question d'Orient*. Premier étage. Chambre numéro 9.

Au fond, une alcôve, avec les rideaux de blanche mousseline pudiquement clos. (Douce impression d'éloignement... parfum d'iris... province d'autrefois).

En rideaux, des toiles de Jouy mauves et déteintes, semées d'amours bandant, sans enthousiasme, leurs arcs ; par terre, une carpette dont les couleurs ont tellement crié d'être ensemble qu'elles en ont une extinction de ton (mélancolie des choses fanées... relents moraux de vinaigre de Bully... soupirs discrets).

Sur la cheminée, *Sapho* — zinc d'art — avec une pendule dans sa lyre, accoudée à un rocher déplorablement chocolat, regarde au loin (vaines passions... vanité des joies sensuelles... odeur de musc... étreintes inassouvies).

Au-dessus de la commode, Daphnis et Chloé échangent le premier baiser dans un cadre récemment doré (piquante allusion... transformation des antiques idylles... candeurs corrompues par l'or). Sur le panneau, en face, le vaisseau *Le Vengeur* coule patriotiquement (image de la destinée... Fatalité !... Fatalité) !

Cette chambre d'hôtel renferme assez de psychologie mobilière pour garnir trois romans modernes. Robert a fait draper, çà et là, quelques écharpes anglaises ou orientales (parfum de Chypre ou d'ambre, paresses énervées et frivoles serments) ; un joli service à thé sur une table-gigogne (côté pratique de l'amour moderne... égoïsme des sensations... parfums composés... gourmandise de la volupté). Près de la fenêtre, une coiffeuse avec tout ce qu'il faut pour se rhabiller (odeur douce des poudres de riz... pommades au raisin... fards de la chair semblables aux fards de l'âme). Et là, dans ce coin d'ombre, voici l'indispensable lyre à quatre pieds, sans cordes, voici « Grane », comme on dit entre wagnériennes, argent martelé, monture empire en acajou (parfums pharmaceutiques... nécessités de la chair... relativité de l'amour... mélancolie ! mélancolie) !

Il y a tout ce qu'il faut pour aimer, dans cette chambre, et des fleurs.

On y aime. Deux fois par semaine, quelquefois trois.

De cinq à six, quelquefois de cinq à sept. (Ce que Maugis dénomme des *five o'pelote*)...

L'Amour Boby-Suzanne bat son plein.

Un seul lit. Deux personnages.

Suzanne tout à fait bavarde ; Robert un peu plus atténué, généralement.

— Mon Boby !

Elle se frotte doucement la joue contre les moustaches de Robert ; bonne habitude, excellente habitude même.

Elle émet quelques monosyllabes dont le

sens n'apparaît pas nettement, puis, brusquement, elle s'assied en secouant ses cheveux. Robert se relève sur un coude pour la regarder. Ils sourient.

— Tout de même, fait la petite, sérieusement, Mère Saint-Paul avait bien raison de prédire que je tournerais mal !

— Merci bien.

— Oh ! mon loulou, je ne dis pas ça pour...

— Qui était cette Mère Saint-Paul, sans indiscrétion ? La marquise ?

— Mais non ! Une religieuse du couvent, une courtaude, avec des lunettes montées en écaille.

— Ah ? Ah ?

— Comment, je ne t'ai jamais raconté tout cela ?

— Jamais ! Nous avons si peu de temps à nous !

Suzanne se renfonce sous les couvertures — une mèche de cheveux mal placée donne lieu à une série de petits cris d'animaux sympathique. (Je ne te gêne pas ? — Non, ma chérie). Enfin la voilà blottie.

— Tu sais que j'ai été élevée aux *Oiseaux ?*

— Si je le sais ! Ton mari me le répète, chaque semaine, une ou deux fois.

Suzette pince les lèvres ; les plaisanteries sur ce sujet lui ont toujours paru déplacées. Robert repart ; il s'intéresse :

— C'était grand, ton couvent ?

— Très grand.

Elle a dit cela sèchement. Il insiste :

— Et qu'est-ce que l'on y faisait ?

— Pour ce que ça t'intéresse !

« Le fait est que ça ne m'intéresse pas du tout », pense Robert ; mais il insiste encore :

— Je t'assure ! A quelle heure vous leviez-vous ?

— A six heures.

— Fichtre !

— Et même...

Suzette est trop pleine de son sujet pour bouder contre sa langue et tenir longtemps baissée l'écluse des confidences. Elle jase, elle jase, installée bien à son aise, blottie contre l'heureux Robert. (L'heureux Robert a un peu de courbature dans l'épaule).

— On se levait même à six heures moins le quart ; on avait une petite heure pour sa toilette ; et puis, à dix heures et demie, il y avait le quart d'heure : c'est une petite récréation pendant laquelle on reçoit ses lettres, décachetées bien entendu. A midi, on dînait... c'est le déjeuner, tu comprends ; seulement là-bas on appelle ça le dîner... et le dîner, à sept heures, s'appelle le souper. Tu comprends, c'est la même chose, ce sont seulement les noms qui...

— Oui, oui, je comprends.

— Après le souper, il y a une récréation d'une demi-heure, et puis encore une étude avant la prière du soir... tout le monde dormait pendant cette étude-là... Tu vois, c'est une vie très réglée. Seulement on

— *Mon Boby !*

était sévère ! sévère ! C'est bien simple, tout était défendu. Il était défendu de se tutoyer, et puis d'aller deux ensemble...

— Comment, d'aller deux ensemble ?

— Mais oui. T'es bête ! Quand on se promenait pendant les récréations, il fallait se promener par trois.

— Ah ?

— Tu comprends, c'est plus moral !

— Je ne trouve pas. Enfin ! Dis donc, tu étais docile, là-bas ?

— Pas trop ; ce qu'on m'a souvent enlevé ma ceinture !

— Pour quoi faire ?

— Pour me punir, tiens !

— Moi, ça m'aurait été bien égal, qu'on m'enlève ma ceinture ! Raconte-moi encore, chérie, des choses du couvent.

— Eh bien ! il y a un grand jardin ; l'endroit où on joue s'appelle le Rond.

— C'est un joli nom.

— A la fête de la Supérieure, on fait la fête.

— On fait la fête à la fête ? Qu'est-ce que...

— Ecoute donc. On fait venir dans le Rond des boutiques, avec des tas d'objets qu'on peut acheter, et puis des chevaux de bois, des balançoires, un orgue de Barbarie.

— *J'ai été élevée aux Oiseaux.*

Ce que je me suis amusée aux Oiseaux !

— Tu parles !

— Je ne m'amuse plus comme ça maintenant !

— Navrante pensée ! Mais nous avons d'autres jeux, ma chérie. Il y a... Il y a...

— Boby, finis donc, tu me chatouilles. Cette fête-là, au couvent, ça s'appelle *la Foire dans le Rond*.

— Suzette ! je te prie d'être convenable !

— Mais je t'assure !... Il y a d'autres fêtes. A la Sainte-Marthe, pour la fête des sœurs converses, on permet aux pensionnaires de remplacer les sœurs dans... dans... dans ce qu'elles font, quoi !

— Dans leurs attributions ?

— Oui. Il y a des élèves à la cuisines ; d'autres au dortoir ; d'autres au Tour pour ouvrir la porte ; c'est aussi très amusant. Seulement, tu sais, ce jour-là on ne mange que de la viande froide, les lits sont faits d'avance et il y a tout de même de vraies sœurs à la porte.

— Ça me rappelle les plus palpitants essais de socialisme pratique.

— Ce jour-là, on joue surtout à cache-cache. Chaque classe est divisée en deux bataillons, un qui cherche.

— Et un qui se cache.

— C'est ça. Ce jour-là on peut aller partout, même dans le clocher de la chapelle.

— Mon Dieu ! Dire que je ne connaîtrai jamais, jamais, l'ivresse d'aller dans le clocher de la chapelle !

— Il y a un tas de fêtes comme ça toutes les quinzaines... Maman Marie Fourier, la supérieure, nous réunissait dans la grande salle où on reçoit les évêques, et nous donnait les notes de quinzaine... Zéro c'était très mal, six très bien, et puis entre les deux il y avait un, deux, trois...

— Quatre...

— Et cinq. On annonçait aussi les punitions. La première punition sérieuse, je t'ai déjà dit, c'était de vous enlever votre ceinture.

— Fâcheux symbole !

— Ça voulait dire qu'on n'était plus digne de porter le costume.

— Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

— Quand c'était plus grave, on vous envoyait au repassage.

— Pour blanchir votre réputation ?

— Là, on était tout à fait séparée des autres ; ça durait deux ou trois jours ; j'y suis allée souvent. Après on n'avait plus que la ressource de vous mettre à la porte !

— Brrr !

— Et puis, aux Saints-Innocents et à la Saint-Louis de Gonzague, il y a les concerts. Les élèves les plus fortes en musique viennent chanter. On a des émotions ! Ah !

Suzette reste pensive, rêvant aux enchantements abolis de la Saint-Louis de Gonzague. Un cantique d'autrefois bourdonne dans sa mémoire, si prodigieusement idiot qu'il a l'air de le faire exprès :

Je pleure, je soupire,
Mon cœur est tout en feu,
Et je ne sais que dire :
Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

Tout de suite arrachée aux souvenances, elle lui —

Les grandes, jadis, ne pouvaient en chanter les deux premiers vers sans rougir jusqu'aux oreilles (inclusivement). Et comme l'encens de la chapelle embaumait !

Elle se tait (symptôme grave chez elle).

— *Vite ! Où ai-je mis mes épingles !*

Pour secouer cet engourdissement ouaté de mélancolie, Parville passe à la songeuse, sans rien dire, le dernier numéro de l'*Art et la Mode*, qu'elle l'a chargé de réclamer chez l'éditeur, parce qu'on lui avait envoyé un exemplaire sans gravure coloriée, et, dame, un exemplaire sans gravure coloriée !

Tout de suite arrachée aux souvenances, elle lit avidement, à demi-voix pour se bien pénétrer du sens des mots : « Ce corset de satin blanc garni en haut de trou-trou avec comète passée dedans »...

— Je raconterai à Maugis les merveilles de ce vocabulaire de modiste, songe Robert émerillonné. Passer une comète dans un trou-trou : en faut-il une santé !

— Dis donc, chérie, sais-tu l'heure qu'il est ?

— Non.

— Sept heures moins cinq !

— Ah ! mon Dieu ! Vite ! Où ai-je mis mes épingles !

Cinq minutes après, un souvenir refleurit encore au cœur de Suzette.

— Et puis, mon Bob, les leçons de gymnastique s'appelaient *Callisthénie* ; personne ne savait pourquoi.

— Dépêche-toi, mignonne. Si tu le fais dîner en retard, Frantz aura encore sa migraine.

II

Délicieux petit adultère ! plus délicieux que secret.

De Parville (décidément veinard), de Parville, tout à fait posé maintenant, les gens informés disent :

— Il est avec la jolie p'tite madame de Lizery, vous savez.

— Ah ! fichtre !

La p'tite madame de Lizery.

Car, naturellement, ça s'est su.

D'abord Robert n'a pas été très discret, convenons-en. Evidemment, il n'a pas fait insérer l'événement au courrier mondain du *Gaulois*, mais enfin, il n'était pas fâché que l'on s'en doutât, et peut-être a-t-il eu des frisements de moustaches trop significatifs.

Mais Suzanne, surtout, pataugeait en des imprudences savoureuses. Elle parlait de son « Boby » à tout le monde, la chère petite, Boby par ci, Boby par là ! Et quand elle s'apercevait qu'elle avait été trop loin, elle s'empourprait. Pas diplomate pour un franc vingt-cinq, Suzette !

— *Ce n'est pas de ma faute si.....*

Tenez : un jour, ils s'étaient donné rendez-vous, avenue de Friedland, au Thé-Musique de madame Nocheinmal. Robert Parville, arrivé en avance, s'éternisait, aimable, sucré, seul homme au milieu de quinze dindes habillées par Doucet.

— Et comment va la mignonne Suzette ? interroge madame Nocheinmal.

— Quelle Suzette ? demande l'autre, purement.

— Mais, votre mignonne amie, Suzanne de Lizery !

— Ah ? Pardon ! Je n'y étais pas ! Je ne vois pas très souvent madame de Lizery, oh ! non. Je le regrette, d'ailleurs...

— Tiens ! je me figurais que vous la voyiez très souvent, moi ! Et même, si j'étais méchante, à vous voir m'honorer d'une si longue visite je croirais que vous lui avez donné rendez-vous ici.

— Hé, Madame ! Comment pouvez-vous...

La porte s'ouvre. On la regarde. Un tourbillon de soie mauve se précipite, des cheveux d'or, deux yeux ingénus, un sourire de gosse ; très Watteau ce jour-là, la jolie Suzanne.

— O Boby ! s'écrie le Watteau, ne me grondez pas ! Ça n'est pas de ma faute, si je suis en retard...

Puis le Watteau s'arrête, rougissant, mais l'effet est produit. Madame Nocheinmal sourit jusqu'aux oreilles ; cette peste de madame d'Amourédo (Claire) bouillonne d'allégresse intérieure, Robert fait danser son gant...

Ab uno disce omnes! Ce latin signifie que, dans de telles conditions, la liaison n'eut bientôt plus rien de mystérieux pour Polichinelle.

A l'office, les domestiques de confiance perfectionnait l'éducation de Gretchen :

— Qu'est-ce qu'elle fait, avec ton ami Boby, ta maman ?

— Fait papa cocu.

Je vous ai déjà prié de remarquer que les domestiques de confiance sont plutôt malveillants.

III

Répétons-le : Suzanne était charmante, et même bien mieux que charmante.

Frantz connaissait les variétés de l'amour expérimental beaucoup moins que celles du « point natté », de sorte qu'il avait laissé à Robert toute une exquise éducation à compléter, que le dévoué coadjuteur avait soignée particulièrement. Ah ! quelle élève appliquée !... (Je vous épargne ici une série de phrases à sous-entendus faciles, trop aisément grivois).

Douces caresses ! Ah !

Mais Suzanne, élégante, souple, câline et douce, gracieuse comme Ganymède, blonde comme l'Hébé, et sensuelle comme un conte de Mendès, Suzanne, en dépit de cette précieuse collection d'adjectifs, avait un défaut et un vice.

Concedez-vous à la Sagesse des Nations que l'exactitude soit la politesse des Rois ? Oui ? Eh bien, alors, si jamais vous voyez Suzanne gravir les degrés du trône de France, dites-vous que jamais, au grand jamais, ne se sera assise sur les lys une souveraine si monstrueusement impolie. Ah ! s'il n'y a pas d'heure pour les braves ;

quelle bravoure chez elle, quelle bravoure indomptable ! Les harmonies de Claude-Achille Debussy, la fumée des Khédives, les convictions politiques d'un préfet de seconde classe sont roc massif et fer inentamable au prix des rendez-vous fixés (f'xés) ! par l'incoasistante Suzanne qui oublie les heures, confond les lieux, s'embrouille dans les dates.

Si je vous disais qu'un samedi (non, un mardi), la petite malheureuse ayant enjoint à son Bob de l'attendre gare de Courcelles, à trois heures précises, l'infortuné émietta quatre heures, quatre mortelles heures d'attente, bientôt muée en angoisse, à promener sa fièvre sur le quai... Ame, ma pauvre âme, ne vois-tu rien venir ? — Je ne vois que les disques qui tournoient et les lanternes des trains qui rougeoient...

D'un distributeur automatique il extirpa jusqu'à trente-deux bâtons de nougat visqueux ; il glissa dans une autre fente, plus grande, vingt-huit décimes pour recevoir un nombre égal de petits paquets renfermant de la poudrette coagulée, sous le pseudonyme de chocolat ; mais ces orgies (4 fr. 40) troublèrent son estomac sans apaiser son énervement. Il recensa, sans une omission, les affiches murales (plus nombreuses que les grains de sable soumis chaque saison à l'action des eaux de Contrexéville), et, de la sorte, apprit que le bon chocolat blanchit en vieillissant — donc les dents de l'antique madame X... ne sont point en bon chocolat, comme parfois on l'avance, à la légère, — il constata que l'on promet aux acheteurs de l'ancien parc de Béarn l'eau, le gaz et des arbres séculaires à tous les étages ; — et Suzanne ne venait toujours pas.

Enfin, à sept heures, pantelant, sûr du malheur (il la voyait, la pauvre mignonne, coupée en deux par une automobile, trépas prématuré, mais assez chic en somme), il se rua dans une cabine téléphonique, rugit des demandes d'explication et put ouïr : « Allô ! Allô ! Pauvre Boby, je suis navrée que vous m'ayez attendue ! C'était l'autre gare de Courcelles que je voulais dire, celle de Ceinture... Du reste, ne vous désolez pas. Je n'y suis pas allée non plus. J'avais tout à fait oublié que c'était pour aujourd'hui ».

Portée à ce degré triomphal, l'inexactitude névrose un amant. Robert Parville se névrosait avec une rapidité qui eût frappé les moins observateurs, des médecins, par exemple.

Outre ce défaut, un vice de Suzanne assassinait le malheureux.

La très chère n'avait aucune, mais là, aucune notion de la valeur de l'argent (de l'or non plus, d'ailleurs).

Suivez-moi, je vous prie :

Vous n'êtes pas sans connaître ces livres de comptes, ingénieusement divisés en trois colonnes, qui s'intitulent :

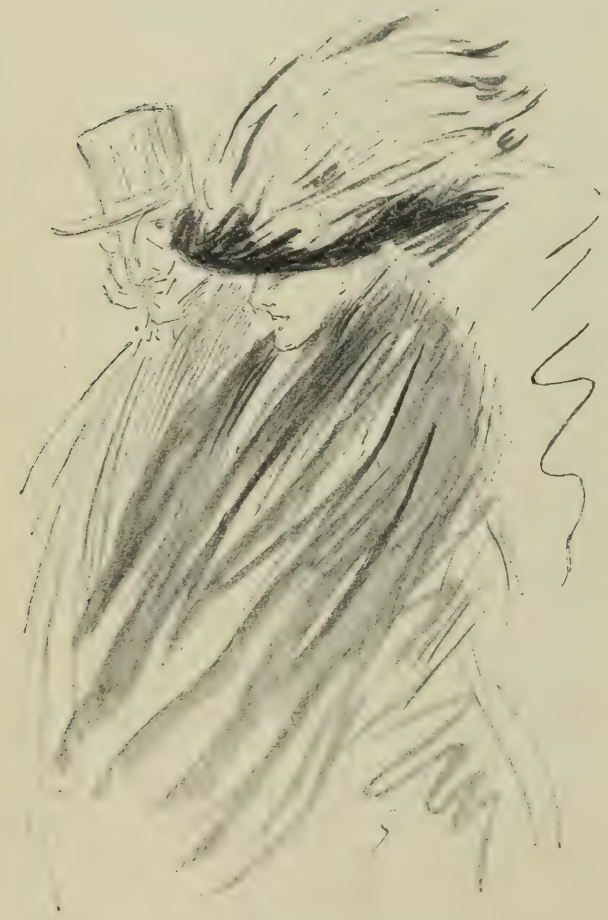
Entretien de Monsieur,
Entretien de Madame,
Entretien des enfants.

Négligeons la première rubrique ; à la dernière nous inscrivons quelques louis de boutons, ou d'inutilités prises au « Paradis des Enfants » pour Gretel en Mais, à la seconde colonne *Entretien de Madame* chère jolie blonde petite madame ! les menus détails s'accumulent : les menus détails de l'existence, que l'on peut évaluer en chiffres connus.

Je rappelle pour mémoire la location de la « Chambre de malade » à l'*Hôtel du Prince Eugène et de la Question d'Orient* (ci, par mois, 240). La note s'ornait de quelques accessoires, tels qu'eau chaude (ci, par semaine, 10 et par mois 40), un petit « cuivre » — ça lui donnait de l'appétit, à notre Suzette, ces exercices — (ci, par mois, une soixantaine de francs). N'oublions pas un louis de pourboire à

Vingt-cinq louis de plus ou plutôt de moins...

l'accorte soubrette et nous voilà à dix-huit louis, mon Dieu, oui ! Ah ! il eût été plus économique de s'aimer chez Robert, où le groom Ernest eût confectionné, au moins du thé potable ; et quel admirable lit, spacieux jusqu'au paradoxe ! Et quelle parfaite organisation néomalthusienne ! Mais Suzanne, malgré les avantages énumérés par Boby, n'avait jamais voulu entendre



Robert avait de la suite dans ses amours.

parler de cet entresol pour ce qu'elle « connaissait des gens » dans la maison, — « des Boliviens » ; — pas moyen, absolument pas moyen !

Robert s'était donc résigné à la « chambre de malade », sise au diable, passage des Thermopyles ; s'y rendre en omnibus, impossible : on eût mis deux jours et deux nuits ; donc, le fiacre s'imposait, 30 sous, plus 0 fr. 50 de pourboire (et encore le cocher ronchonnait), à dix séances par mois, ça fait un louis de sapins... Ce n'est rien, dites-vous ? Pardon. Il y a le retour. — Or, Suzzie ayant déclaré que les fiacres, « ça sent mauvais » (observation exacte d'ailleurs), Robert, chaque fois, se fait chercher par une voiture du cercle — six francs le voyage — soit soixante balles ; avec le louis de tout à l'heure, quatre-vingt francs de frais de transport.

Trois cents soixante francs de report : nous voici à vingt-deux louis, les deux cocottes.

Tout ça, c'est le train-train fixe ; passons à la dépense flottante, « celle qui vous enfonce », eût buriné le père Hugo, choyeur d'antithèses.

Lorsque l'on ne villégiature pas à Montrouge, on tâche tout de même de se rencontrer ; Suzanne réclame l'aide de son chéri pour « aller voir » tel ou tel objet.

— Vous me direz votre avis, Boby.

Frantz ne les accompagne pas (migraine invétérée).

Suzanne a oublié sa bourse. (Aïe) !

Dire qu'elle ne peut pas voir de papier à lettres sans l'acheter, cette enfant !

Robert a gardé sur le cœur (c'est une façon de parler) douze boîte de papier « bleu empire », acheté *sans les enveloppes*, qu'on l'envoya chercher le lendemain, d'ailleurs...

Il a gardé (toujours sur le cœur) bien d'autres babioles de dernière nécessité qu'il paya cher, le pauvre !

Comptons dix louis mensuels de plus.

Vous trouvez que c'est beaucoup ?

Mais songez donc que l'on se donne aussi rendez-vous aux « jours » de telles ou telles belles madames (*v. plus haut*) ; que l'on sort de ces visites ensemble, comme par hasard, et que Suzette « meurt de faim » à cette heure-là. Alors, on court chez Colombin, chipoter deux muffins autour d'une tasse de thé. Le thé est bon chez Colombin, mais on ne le donne pas... Allons, j'ai dit dix louis, j'y perds.

Donc, nos vingt-deux louis de tout à l'heure sont à présent trente-deux. Et ce n'est pas tout !

Robert avait de la suite dans ses amours : Annette adorait le théâtre, Suzanne l'adorait encore bien davantage. Et Frantz, lui, ne pouvait pas le supporter :

— Oh ! dear Boby, j'ai si tant fort la migraine ce soir. Je préférerais plus mieux que vous iriez avec Suzie sans moi.

— Vous allez me compromettre, objectait Parville, avec un sourire.

Alors Frantz s'esclaffait aux larmes, ce bon Frantz !

Et puis il y avait la loge, les fruits glacés, l'ouvreuse, le livret (Suzanne avait la manie de demander les livrets qu'elle lisait avec plus de soin, certes, que ne font les compositeurs, gaîment insoucieux des paroles de leurs collabos).

Robert ne pouvait pas s'en tirer à moins de trois ou quatre louis par soirée ; et Suzanne lui accordait, au bas mot, six ou sept soirées dans le mois. (Quel égoïste, ce Frantz) ! Ecrivons : vingt-cinq louis de plus, ou plutôt de moins, par mois.

Vingt-cinq louis et trente-deux louis font onze cent quarante francs, je ne crains pas de l'affirmer.

Et vous m'accorderez bien que, parallèles aux dépenses de Madame, les dépenses de Boby avaient augmenté, vertigineusement. Quand on habite un cœur aussi joliment capitonné que celui de Suzette, un si mignon petit cœur de luxe, c'est bien le moins que l'on soigne ses cravates et ses dessous !

Il y avait eu aussi pas mal de petits complets d'intérieur pour la « chambre de malade »... il y avait eu un délicieux peignoir pour la chérie... la note du tapissier... et encore beaucoup d'autres objets, toujours pour la chérie...

Et nous ne mentionnons que les dépenses que l'on faisait ! Mais il ne faut pas oublier non plus les dépenses que l'on ne faisait pas.

— ... ?

— Certainement. Nous parlions des théâtres, tout à l'heure... tenez, Suzanne a la parole :

« Mon petit Boby, vous qui êtes journaliste, procurez-moi donc une loge pour mener ce soir madame Nocheinmal entendre la belle Héglon dans Dalila ».

Parville qui, naturellement, a bêché Gailhard, trouverait indélicat de lui carotter une loge (d'autant plus que ce Toulousain astucieux refuserait probablement de marcher) : « Impossible, mille regrets ».

Donc, il file au bureau de location : « Nous avons une loge de côté, six places, cent deux francs ». La sueur au front, Parville s'exécute. Puis il monte à la Presse pour téléphoner.

— Allô !

— Allô !

— J'ai les places.

— Quelles places, dearest ?

— L'Opéra... Héglon... vous savez bien ?

— Ah ! que c'est ennuyeux !... Impossible d'y aller !

— Quoi ?

— Im-pos-sible... Madame Nocheinmal dîne chez madame d'Amourédo (Claire). Rendez les places.

— Im-pos-sible....

— Faut les rendre ?

— Oui. Venez-vous ce soir ? Frantz a la migraine ; nous irons ensemble aux Variétés. Paraît que la Revue est d'un raide ! A ce soir, mon Boby...

Et voilà.

Sans espoir, Parville tenta de rendre la loge ; mais la préposée accueillit ses propositions — je veux dire qu'elle les repoussa — avec un front sévère et un méprès administratif ; il finit par refiler le coupon à un camelot moins cher, beaucoup moins cher qu'au bureau, vingt-cinq francs.

Même, il lui paya un demi-setier sur le zinc, par ironie.

Mais quoi ! Suzette est si élégante, si flattteusement chic ! Sans compter que la voilà devenue une exquise petite bête d'amour aux performances voluptueusement remarquables (Frantz ne pourrait faire autrement que de s'en apercevoir, sans cette satanée migraine) !

— Méfiez-vous des femmes qui ne coûtent pas un sou !

Robert l'adore — il a bien raison ; — il l'adore si aveuglément qu'il ne s'aperçoit pas qu'elle le ruine.

— « Elle ne me coûtera pas un sou »... avait-il pensé jadis, alors qu'il cherchait des excuses à son désir. En effet, elle ne lui coûtait pas un sou.

Méfiez-vous, ô jeunes gens de bonne famille, méfiez-vous des femmes qui ne coûtent pas un sou !

Et puis, tenez, non ! Ne vous en méfiez pas ; ça ne servirait absolument à rien.

IV

Sans se rendre compte nettement que c'était Suzanne la jeune cause première, Robert constatait, en se mordant les lèvres, le désarroi de son budget.

Or, je vous ai trop bien expliqué le fonctionnement du dit budget pour que vous ne vous avisiez pas tout de suite du moyen qu'essaya notre ami.

— Il fixa sa matérielle à cinq louis ?

— Vous avez mis le doigt dessus.

Eh ! qu'eût-il pu faire d'autre ? Réduire ses dépenses ? Il avait déjà tout réduit ; et puis, jamais ça n'aurait suffi. Emprunter de l'argent ? C'était bon en 1830 ! Aujourd'hui, pour pouvoir emprunter deux cents louis, il faut donner des garanties sur cent vingt mille livres de rente. Taper quelqu'un ? D'abord Robert n'aimait pas ce sport, et puis vu la situation qu'on lui croyait, ça n'aurait pas paru naturel ; enfin, pour taper, faut être deux, et que l'un des deux ait quelques louis de trop.

« J'allais justement te demander le même service ». On la connaît cette phrase-là !

Je sais, Robert aurait bien pu emprunter de l'argent à Frantz, mais le procédé lui sembla indélicat. Les jeunes gens sont si mous aujourd'hui !

C'est pourquoi Parville, sept fois par semaine, à des heures éminemment nocturnes — Suzie accaparant ses anciennes heures

Son budget !...

Le fiacre roule. Suzie jase, intarissable, comme la pluie contre les vitres

de jeu — à des heures si nocturnes qu'elles en étaient matinales. Robert chercha la matérielle de cinq louis.

Oh ! que malaisée, pour qui ne possède pas une solide mise de fonds, la matérielle de cinq louis ! On est forcément amené à des imprudences, à des inconséquences, à des « paroli masse en avant » qui en ont lourd sur la conscience. Dangereux ! très dangereux !

Puis... rien !

Or, Robert subit une série désastreuse, et, rien en caisse, derrière, ne le soutenant, ce fut la déconfiture. Il s'affola, s'agaça, s'énerva ; il réunit toutes les avances possibles au *Scandale*, emprunta sur des romans dont il n'avait écrit que le titre ; il tira à six et s'y tint à quatre, ou bien eut des prudences crispées... rien ! Il continua de perdre.

V

Robert dînant chez les Lizery, Suzanne propose de grimper jusqu'à la « Pucelle à cinq pattes » entendre le célèbre Wilfrid Arsouille dans ses *Chansons candides*, le clou du jour, un succès fou, mon cher, deux « Raitifs » épatants de Jean Lorrain, et le roi de Portugal y est allé incognito promener sa frisure.

« Ah ! là ! là ! » pense Robert, en tâtant son gousset d'un doigt mélancolique.

Frantz commence par déclarer qu'il a trop beaucoup trop la migraine pour les accompagner. Suzanne donne à son « Baby » un coup de genou sous la table.

— Mais vraiment le cousin Edouard devrait une fois aller avec vous. Ne devrait-il pas, Boby ?

— Certainement, concède Robert, résigné à tout.

Le cousin Edouard rougit.

— Vous l'avouerai-je ? ces cabarets artistiques et littéraires, où il est de mode maintenant d'aller coudoyer les couches les plus basses de la société...

— Hé ! interrompt Maugis, il s'plaint qu'on parle pas clair, le cousin Bette : « coudoyer des couches » !

— Oui, ces endroits m'effraient, reprend l'excellent homme ; j'avoue en toute simplicité que je m'y sens dépaysé, et comprendrez-vous ma pensée si j'ajoute que je m'y sens de trop ?

— Oh ! tais-toi, Royer-Collard, gémit Maugis ; j't'en prie, ferme ça !

— Il paraît que c'est si joli, ces chansons ! s'écrie Suzanne.

— Très joli, confirme Maugis, très ! c'est noblement français ! Il y a là un souffle qui vous enlève, et l'on y sent l'âme française palpiter largement...

— Vous êtes stupide !

— Merci, madame. J'allais vous faire la psychologie de l'esprit vraiment français...

— Non ! non !

— Cet esprit à la fois léger et profond, souple et ferme tout ensemble, frondeur et cependant respectueux des idées hautes et pures...

— Assez ! Assez, Maugis ! crie Suzanne qui rit aux larmes.

— Comme c'est curieux, pense le cousin Edouard, pour une fois que je comprends ce qu'il dit, on le fait taire !

— Dépêchez-vous, Make haste, boulleke ! conseille Frantz.

— Oh ! nous avons bien le temps ! dit Robert.

. . . . . .

Le cousin Edouard, debout, bartode dans ses songeries.

Brusquement, il interroge :

— Monsieur Maugis, sous des apparences un peu, comment dirai-je, un peu frivoles, je vous sais de bon conseil. Pensez-vous réellement qu'en l'occurrence, sans compromettre irrémédiablement ma dignité de

fonctionnaire, il me soit loisible de les accompagner dans ce...

— Y a pas d'erreur, vieux, tu peux atteler !

— *Ma dignité de fonctionnaire.....*

Décidément, le pauvre homme ne se fera jamais à cet idiome : il se rasseoit, vaguement épeuré, et, sans doute pour corriger l'amertume du destin, empile cinq morceaux de sucre dans sa tasse de café.

— Si vous n'aimez pas ça, mon ambassadeur, propose Maugis, on pourra faire monter de la bière !

(Soupir du cousin Bette, avec des yeux au plafond).

Cependant Frantz cramponne son Boby pour lui montrer une nouvelle estampe, un Rops qui rappelle Reynolds.

— C'est une excessivement belle épreuve ; n'est-elle pas ? Voyez seulement comme il y a dans ces détails une finesse que je n'avais jamais encore vue.

— Certainement, acquiesce Robert.

— Non, mais, regard' une fois cette draperie ! *Quite wonderful, isn't it?*

— Oui... oui...

— Que je vous montre aussi mon nouvel ouvrage que je... ça, je suis sûr qu'il vous plaira... il sera pour vous si vous l'aimez... Oh ! Je ne sais pas mettre la main dessus, my dear ! Ces domestiques ça est tout de même quelque chose !

Suzanne rentre, chapeautée, gantée :

— Vous savez... mon jupon vert, Boby... avec des dentelles et des petits choux roses...

— C'est toi qui es un « petit chou rose », va ! pense Robert.

— Eh bien, on m'a encore manqué de parole... Oh ! je suis bien décidée à ne plus retourner dans cette maison-là, c'est se moquer du monde !

— Evidemment !

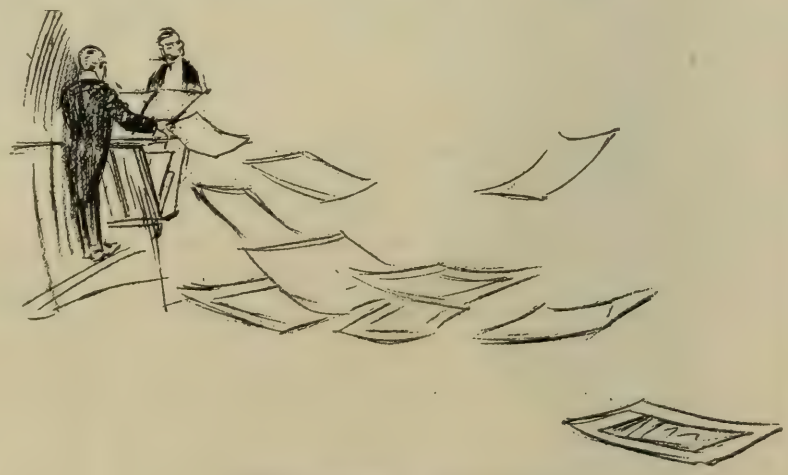
— Là... je suis prête... Rentrez-moi mes manches, Frantz ; non, vous plutôt, Boby, lui il ne sait pas... Vous venez, cousin ? Bonsoir Maugis... La voiture est là ?... C'est odieux, ces fiacres !... c'est pas la peine d'avoir des chevaux pour...

— Chère amie, les chevaux sont déjà sortis ce matin, vous savez, et ils se fatiguent si terriblement pour un rien ! Certainement ils prendraient froid à attendre là-bas, dans la rue...

— On pourrait les faire entrer dans l'antichambre, insinue Maugis, conciliant.

— Enfin ! soupire Suzanne.

— Vous avez voulu ces chevaux, chère amie, je vous ai dit, vous souvenez-vous, qu'ils seraient trop fragiles...



— *Belle épreuve, n'est-ce pas ?*

Dans ce cabaret en vogue. Suzette....

Ça, c'est une discussion classique entre Frantz et Suzanne, la question des chevaux !

— Oui, vous avez raison. Dépêchons-nous !

Robert donne l'adresse. C'est au diable, et un confrère, à l'énoncé de cette destination furieusement éloignée, crie, railleur : « Bon voyage, vieux » ! au cocher à chapeau blanc qui mène le trio vers la rue Ronsard (18e arrondissement) où tapage, sous le vocable de « la Pucelle à cinq Pattes », le cabaret en vogue imposé au snobisme par Wilfrid Arsouille. Le fiacre roule. Robert songe, enseveli sous les jupes de Suzie qui jase, intarissable, comme la pluie contre les vitres...

Le cousin Edouard tâche à ne pas être trop secoué par ces oscillations que le *Journal Officiel* ne manquerait pas d'étiqueter : « Mouvements en sens divers ».

Tout arrive, même les Urbaines.

(Quarante-cinq sous au cocher).

Les trois cahotés s'extirpent malaisément du sapin, et se trouvent devant une porte disjointe, pavoisée de drapeaux franco-russes (pourquoi, Seigneur, pourquoi ?) hideusement peinturlurée de cochons très gras et de messieurs à casquette très haute qui s'étonnent et s'arrêtent d'être un motif d'ornementation. Boby la pousse : elle grince, proteste, gémit, avec des pleurs de violon pochard ; deux marches de pierre gluantes et qui vacillent. On entre.

Suzanne chapeautée, gantée.

Suzanne n'a jamais pu arriver à l'heure pour entendre le premier acte de *Ruy Blas*, ou l'Ouverture des *Maîtres Chanteurs*, mais elle est très en avance dans ce bouge.

Pour le moment, de « chers camarades » opèrent et amusent le tapis. Wilfrid Arsouille ne viendra que plus tard.

— Rentrez moi mes manches !

Suzette sourit, s'assied sans inquiétude sur d'inquiétantes chaises, et regarde de ses tendres yeux bleus cette longue salle surbaissée, noirâtre, aux boiseries crasseuses. Sur les murs des affiches s'ennuient, des nudités aussi maigres ou grasses, — souples Chéret, Lautrec tératologiques, Choubrac ensellés — insuffisamment évocatrices de visions gaillardes... et puis encore de grandes taches jaunes et vertes, que contiennent des cadres blancs, par crainte sans doute des débordements de couleur. Un vieux monsieur respectable, et respecté assurément, s'extasie tout haut devant ça (il doit fréquenter chez Durand-Ruel et Lebarc de Bouteville, ce connaisseur !) Accroché tout près du plafond, et venu Dieu sait d'où, et comment, et pourquoi, un trombone bossué et poussiéreux s'ennuie. — Et ce trombone a l'air de savoir un secret. — En guise de lustre, un cochon rose, baudruche gonflée, pend. Dans le fond au milieu d'une estrade drapée d'andrinople

pisseuse, le piano pleurniche sous les attouchements d'un tapeur sans linge ; autour, prennent des poses les « chers camarades » en cheveux un peu sales, un peu graisseux ; une bonne fille, bandeaux botticelliens — encore ! — seins piriformes descendant bas dans sa robe-gaîne, un doigt rêveur au coin de la bouche, tourne les pages de l'accompagnateur haut boutonné ; devant des tables de bois, assis sur des chaises de bois, avec des attitudes de statues de bois, un public très chic boit : robes roses et bleues, habits noirs, huit-reflets, vernis. C'est le « jour ». Bock : cinq francs.

(Le garçon apporte trois bocks ; donc, quinze francs sans le pourboire).

— Dépêchons-nous !

Au fond, due au pinceau coruscant d'Arsenne Durand, flamboie l'icone éminemment symboliste et tachiste de la *Pucelle à cinq Pattes* elle-même. Ça doit être ressemblant !

Suzanne a regardé de tous les côtés.

— Ça a beaucoup de cachet, déclare-t-elle.

Et elle écoute.

— Nous allons entendre maintenant notre camarade Evariste dans ses œuvres.

Suzanne n'a jamais pu arriver à l'heure...

Le camarade Evariste est orné d'une redingote à collet de velours étoilé de pellicules, dont la longueur de jupe ne s'explique que parce que les manches sont trop courtes ; prétentieux et malpropre, ce garçon, qui doit faire salir son linge à Londres, se dandine avec des mouvements de tête si fiers, si nobles que tous ses cheveux en tremblent et s'essaient à singer de petites vagues ; et puis il a des ascensions de mains si lentes, si émues, si... Oh ! ces mains noires où s'égarent des bagues :

Tel que vous me voyez, la semaine dernière
J'ai dîné chez Félisque Faure ;
On a bu à l'alliance quelques faux-cols ed' bière
En suçant des arêtes d'hareng-saur.

Notre camarade Wilfrid Absouhle dans ses œuvres

La salle se pâme à cette poignante mélopée. Le pauvre cousin Edouard soupire ; Suzanne opine :

— Comme c'est drôle ! Ça plairait beaucoup à madame Nocheinmal.

— *Ça a beaucoup de cachet, déclare-t-elle ?*

Puis, penchée vers Robert, elle ajoute tout bas, tendrement :

— Tu te souviens de notre premier dîner ?

Les couplets se suivent et se ressemblent ; le camarade Evariste termine, « degueulando » :

Aussi moi d'puis c'temps-là j'suis dev'nu difficile
Quand chez un ami y a pas d' bisque,
Moi j'dis : « Est-c' qu'on s'fout d'moi ! Je quitt' ce domicile
Et j' vas boulotter chez Felisque ! »

Les bravos crépitent. Un nain de trente ans, petites jambes, gros derrière, petits yeux, gros nez écrasé, circule entre les tables avec des brochures. Ses offres s'éraillent.

— Demandez *J boulotte chez Félisque*, par Evariste, paroles et musique !

— Oh ! je voudrais garder celle-là ! supplie Suzette, irrésistiblement câline.

— Psst ! — fait Boby.

(Tenez, je ne tirerai pas un effet de la répétition des effets ; elle voulut les « garder » toutes, ces vésaniques inepties ! quinze à vingt sous, ça fait quinze francs !)

Au camarade Evariste succéda le camarade Théotime (dans ses œuvres) et puis la camarade Jeannine (dans ses œuvres).

Suzanne trouva la bière mauvaise ; elle ne se trompait pas.

— Si on demandait des cerises à l'eau-de-vie ?

— Garçon !

(Trois cerises à l'eau-de-vie à cent sous, quinze francs sans le pourboire)

— Notre camarade Camille Poulot, dans ses œuvres !

— Oh ! il a bien l'air d'un poète celui-là ! affirma Suzie, avec une conviction peu flatteuse pour l'idée du Poète en soi.

Le camarade Poulot remporta le plus vif succès dans la *Complainte des petits Nichons pas mûrs*. Puis la camarade Jeannine reparut — ses bandeaux excitaient l'admiration de Suzanne ; on eût dit des œillères de cheval d'omnibus — elle distilla des strophes touchantes, où il était exposé que la pâquerette, fraîche et coquette, étoile les prés verts quand, vainqueur des hivers et des soucis moroses, avril, père des roses, est enfin revenu. L'as-tu vu ! l'as-tu vu ?

Enfin daigna paraître, dans un murmure de la salle frémissante, Wilfrid Arsouille lui-même, les joues flasques et blêmes, un

— *Trois bocks, garçon, plus le pourboire !*

mal blanc en habit. Il ne chantait pas, il déclamait à peine. Son geste sinuait avec l'élégance du bon vendeur de parfumerie. Il annonça, d'une voix vaselinée :

« Chanson pour la douce ».

Tous les corsets de la salle craquèrent. le piano soupira et la draperie d'andrinople, au souffle des attentes anxieuses, ondula avec douceur comme une étoffe poitrinaire. Aux murs, les affiches semblèrent s'intéresser, et les nudités se pencher pour mieux

Le camarade Evariste dans ses œuvres.

voir, et les grandes taches jaunes et vertes se fondre d'attendrissement. Troublé, l'antique trombone vacilla, inquiètant le public par son manque habituel aux lois de la convenance et de l'équilibre.

Le maître distilla :

Quand nous sommes ensemble...
(Chère que vous en semble ?)
(Ma jument marche l'amble ;
Et toi, dis, marches-tu ?)

La salle frissonna. Un grand silence tomba, comme ils disent. Wilfrid Arsouille sourit à peine, s'inclina à peine.

— Deuxième couplet :

J'entends ton cœur qui tremble...
(Chère que vous en semble ?)
(Ma jument marche l'amble ;
Et toi, dis, marches-tu ?)

— Ça a beaucoup de cachet ! chuchota Suzanne, oppressée.

— Troisième couplet :

Ça rime mal ensemble...
(Chère que vous en semble ?)
(Ma jument marche l'amble ;
Et toi, dis, marches tu ?

C'en est trop ! L'enthousiasme crève. Arsouille salue, sourit, resalue, resourit. Robert ne peut s'empêcher, lui aussi, de sourire avec indulgence : c'est vraiment beau de se payer la tête du public avec cette ampleur !

— Je ne regrette pas d'être venue ! lance Suzette, convaincue.

— Mon cher ami, confesse timidement le cousin Edouard, je ne suis pas sûr d'avoir absolument compris tous les couplets. Que signifient ces mots répétés avec insistance : « Marches-tu » ?

Le nain macropyge offre des exemplaires de *Chansons candides,* couverture illustrée d'Arsenne Durand.

— Psst ! fait Robert, qui a remarqué les yeux gentiment quémandeurs de sa chérie.

(Trois francs cinquante, et le Tom Pouce n'a pas de monnaie : soit quatre francs).

Wilfrid Arsouille, condescendant, promène sa gloire emmi les groupes ; il s'avance vers Suzanne qui feuillette les *Chansons Candides* avec extase.

— Madame désire-t-elle que je lui écrive une dédicace ?

— Oh ! monsieur !... Vous êtes bien aimable, je...

Wilfrid Arsouille (il doit craindre la méningite) écrit la dédicace tout de gô :

« *A un Ange aux yeux de saphir !* »

Il paraphe et rend l'exemplaire en souriant :

— C'est vingt francs !

(Robert s'exécute).

— Dites donc, Lucy, si on allait encore autre part ?

— Est-ce que vous chantez encore, monsieur ? demande avidement Suzie.

— Oh ! impossible ! Bronches si délicates ! Une chanson par soirée seulement.

Il lui baise la main. Robert a envie de le gifler.

— Nous allons entendre notre camarade Evariste nous chanter sa délicieuse ballade « *Protocole... même le fer !* »

— Nous pourrions peut-être nous en aller ? hasarde Robert.

— Oui. Mais attends qu'il ait fini de chanter, ça pourrait le blesser.

On attend, puis, *exit* le trio.

Le ciel cligne gaillardement des étoiles, la grosse lune ricane sans bruit, en fêtarde trop grise pour parler. Ici-bas le Rat-Mort étincelle, la nuit, de mille feux ; des sapins passent, sautelant, muets sur leurs pneus ; des calicots dégorgent le répertoire des beuglants, et, sur les bancs qui en ont vu bien d'autres, des couples excités comme si on leur avait frotté les nerfs avec du Massenet, des couples sachant que ça ne dure qu'un moment, se dépêchent, têtes penchées (ô coccinelles) ! de se livrer câlinement à l'étude comparée des langues vivantes.

— Dites donc, Boby, si on allait encore autre part ?

Robert, sans élan, interroge :

— Où ?

Sur le mur en face, derrière un bec de gaz, une affiche crie silencieusement. Tout en haut d'un moulin aux couleurs véhémentes, le vent soulève les jupes d'une fillette, et taquine ses jambes, et, sondeur, luttine ses dessous, et chatouille et farfouille... En même temps, d'un souffle farce, il jette dans l'espace un bords-plats de rapin. Et les ailes du moulin tournent, tournent et tournent, immobiles. Paris, là-bas, tout là-bas, se devine dans la brume.

— Oh ! Boby, le moulin de la Galette ? Allons au moulin de la Galette ; c'était déjà mon rêve de jeune fille !

Boby pense à Musset, à lui-même, regarde le cousin Bette, qui regarde ses chaussettes, et Suzie qui cherche des yeux le Sacré-Cœur. Il ravale un soupir.

— Cocher !

— Hôla, hô ! hô !

— A la Galette.

— A la Galette ? Ben ! t'as pas peur ! J'vas remiser. Hue, Cocotte !

— Je crois pouvoir avancer qu'il est contraire aux règlements, formule le cousin Edouard, que ce cocher nous refuse son assistance.

Suzanne se rapproche.

— Il ne veut pas nous conduire ? Eh bien, offrez-lui davantage !

Elle appelle à son tour :

— Cocher !

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— A la Galette, vous serez bien payé !

— Ça vous tient donc tant qu'ça, la p'tite mère ?

Paternel, il regarde la jolie oiselle, dont les yeux brillent.

— J'marche pas à moins d'quinze francs la course.

Un nain de 30 ans.

Le cousin Edouard veut affirmer que ce prix n'est pas conforme au tarif, mais déjà Suzanne a crié, toute joyeuse :

— Ça va !

Elle ouvre la portière, s'engouffre.

— Vous voyez bien, Boby, qu'il y a toujours moyen de s'arranger.

Voici le boulevard de Clichy, voici les Quat'z'Arts, puis le Moulin-Rouge. Le cocher s'arrête. Robert l'apostrophe :

— Qu'est-ce qui vous prend ? c'est à la Galette que nous allons !

Le collignon fronce les sourcils.

— Je m'demande si j'vas y aller. C'est bien haut !

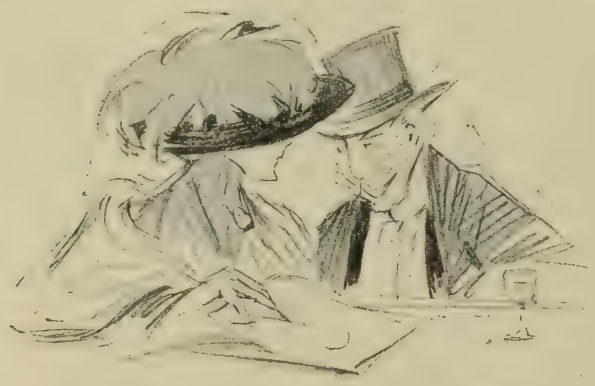
— Promettez-lui vingt francs, Boby.

(Pauvre Boby) ! Il peste en lui-même et promet vingt francs. La tapiole repart, zigzague, comme ivre ; Cocotte renâcle, poussive, le cocher sacre en la fouettant. Le cousin Edouard tombe sur Robert qui s'agrippe à Suzie, et les carreaux grelottent en musique.

— Comme c'est amusant, Dieu comme c'est amusant ! répète la voyageuse entrée.

Soudain la rue s'éclaire d'une lumière brutale. Après un cahot indécent, on stoppe.

Oh ! Galette, Galette des jours anciens, qu'êtes-vous devenue ? Près du moulin moussu et lézardé, les ombres d'Alphonse et de Gigolette ne viennent plus rêver que rarement en comptant la recette, et la rue monte silencieusement calme, presque respectable. Où donc les casquettes que chanta Bruant et les ceintures rouges, et les accroche-cœurs des beaux Ju-Jules ? Où donc les chevelures retroussées — comme leur nez — des pierreuses au turbin, et leurs robes si simples, si vite relevées aussi, avec leurs bottines qui s'éculent ? Où donc les quadrilles-chahuts, les gambillements, les désossements, les cris d'animaux ? Où



— Je ne regrette pas d'être venue ?

donc les noctambules en habit s'égarant peu rassurés, malgré la partialité des cipaux, parmi les pantalons à pieds d'éléphant ? Tout cela s'est enfui, je ne sais où, par-dessus le coteau, si loin, si loin que le souvenir même à peine en demeure. Galette au front pensif comme vous oubliez ! Et les grandes ailes vieillies du moulin, insoucieuses des métamorphoses, s'étendent dans la nuit, pauvres ailes qui ne tournent jamais...

Galette, Galette fardée, maquillée, pourquoi vous êtes-vous parée ainsi, et quel besoin de cocotter avec le Moulin Rouge, quand vous étiez si gentille en votre jupe percée, de propreté douteuse, alors que vous lâchiez des mots déshonnêtes et estampiez un peu le bourgeois surpris ! Vous les avez donc voulues, ces boiseries vertes et blanches, et ces colonnes peintes où des amours, parmi des roses électriques, sourient nigaudement, et ces plantes mondaines surgissant de pots bigarrés, et ces tapis à fleurs, et la Goulue ? Et vous avez encombré vos murs d'affiches et de porte-manteaux, et vous vous êtes offert des garçons lugubres, et des gérants cérémonieux, et un Bar avec des glaces immenses et des fauteuils profonds. Si gentille, jadis, à la coule, comme vous voilà tocarde !

Suzanne sauta sur le trottoir, refit d'une tape adroite les plis de sa jupe, et :

— S'pas Boby, nous gardons la voiture ?

Robert, de la tête, fit signe qu'on gardait la voiture. Le cocher ne protesta pas. Il dormait.

On entra. Des marches et des marches à gravir ; un contrôleur en sifflet élimé qui salue les arrivants d'un sourire administratif, une caissière rougeaude qui leur tend des tickets, un chasseur qui pousse une porte ; encore des marches, et ça y est.

— Comme c'est joli, Boby, comme c'est joli !

Ah ! que oui ! Ah ! combien joli ! une salle, grande, verte, bleue et blanche, des murs plaqués de treillages en bois et salis de cadres-réclames, des chaises légères. Sur les côtés, des plantes qui baissent leurs feuilles, par pudeur peut-être, ou par anémie, tout simplement. Un orchestre haut placé ronronne je ne sais plus quelle valse banalisée jusqu'à l'écœurement, tandis que des couples tournent et s'envoient à eux-mêmes des sourires en passant devant les glaces (des glaces biseautées, ma chère).

Suzette s'asseoit, Boby aussi, le cousin Bette aussi.

On les regarde, ils sont gentils, et le garçon obséquieux qui, le dos courbé, demande : « Vous désirez ? » rêve de fabuleux pourboires.

Mais, brusque, elle se lève, elle ne veut pas boire, elle veut vagabonder, et la voilà déjà dans le jardin. Elle court, elle court, petite mondaine grise du plaisir d'être, une fois par hasard, libérée de toute contrainte, l'âme décorsetée. Elle s'arrête le long des balustrades, rit aux éclats, s'extasie, repart, s'arrête encore. Boby transpire à la suivre, et le cousin Edouard s'éponge le front — ce front qui va rougir encore — avec un vaudevillesque mouchoir à carreaux. Mais le moulin, qui, tristement, se dresse devant elle, l'attire. L'escalier vermoulu qui pleure sous le pied ne l'effraie pas ; elle veut monter.

Des couples tournent, tandis qu'un orchestre...

— Chérie, ce n'est pas raisonnable, voyez ces marches !

— Ça ne fait rien ; ce petit m'aidera.

Ce petit, c'est un garçonnet en livrée, qui se tient au bas de l'escalier, figure de treize ans fanochée déjà.

Il tend la main, et, soutenant Suzanne, gravit les degrés prudemment. Boby et Edouard suivent sans rien dire. Après des minutes essoufflées on arrive. Enfin !

Suzette s'émerveille : « Boby, Boby, comme c'est beau ! »

Rien à voir, mais là, rien du tout. Seulement, parce qu'elle avait lu tant et tant de descriptions enthousiastes de Paris considéré du sommet de la Butte, dictées aux poètes imaginatifs, innocents menteurs, par la folle de la mansarde, elle croyait voir, elle voyait.

Elle s'enthousiasmait devant une immensité sombre que piquaient des points lumineux, distribués en rangs d'oignons, ou en cercles, ou en triangles. Quelques-uns, dansaient à petits coups timides, égarant leurs lueurs à droite, puis à gauche ; d'autres mouraient sans agonie, brusquement. En somme, un gigantesque tapis noir semé de vers luisants, rouges.

Au bas, si bas que Suzie frémissait, presque envertigée, des jardinets, fouillis mystérieux de planches, de ferrailles, de claies et même d'arbres — se devinaient le long de la colline ; plus bas encore, la rue Lepic filait, filait, puis soudain tournait et se perdait dans la nuit comme une désespérée qui court vers la Seine

— Comme c'est beau, Boby, comme c'est beau !

Pas de réponse ; il songeait à la dèche imminente, inéluctable, et que le fortuné gamin attaché à l'immeuble, rien que pour les avoir guidés dans l'ascension de l'escalier, avait reçu de lui, sur l'injonction de cette jolie gâcheuse de Suzanne, une roue de derrière

Des chats en mal d'amour miaulaient rauquement, et des bouffées de cuivres, venues du bal, contrepointaient leurs aigres mélopées. Là-haut, les étoiles et la lune continuaient à rire. Un vent léger — l'affiche n'avait pas menti — presque parfumé, gambadait à travers le Moulin. Il frôlait les boucles de Suzette, lutinait sa jupe, puis secouait la porte, puis courait au dehors, rasant les murs et raillant les grandes ailes immobiles qu'il soufletait, piquait une pointe jusque dans la rue, puis revenait, caressait d'indiscrètes chatouilles le cousin Edouard rougissant, mal à l'aise, l'abandonnait comme déçu et chagrin, et repartait pour revenir encore. Son chapeau à la main, le cousin Edouard contemplait la ville invisible, et songeait à la tiédeur de son lit lointain où l'édredon s'ennuyait à l'attendre.

Suzie ne se lassait pas de regarder. Même elle affirmait reconnaître :

— *S'pas Boby...*

— Tenez, Boby, ici, c'est les Invalides, ici les Champs-Élysées, et par là, je parie que c'est notre maison

Maintenant, il n'y a plus rien à contempler, on redescend, on rentre dans la salle, on s'attable, on commande des cocktails, on regarde ce nouveau spectacle, si séduisant !

L'air pesa, lourd, salit de fumée. Par-dessus un chariari de rires et de cris

l'orchestre tempête ; dans les coins, des pourparlers s'échangent, selon les lois bien connues de l'offre et de la demande, les

La bouche rieuse, le corps souple...

laiderons vantent leurs inlassables complaisances : — « Tout, je te dis, tout ce que tu voudras » — et tandis que les plus chançardes, un mâle de rencontre au bras, disparaissent, de vieilles gardes, les tempes striées de pattes d'oie, les lèvres sanglantes, les yeux encharbonnés passent et repassent, bredouilles, enragées de voir que la dernière levée est faite.

Derrière une obèse dondon, grasse d'une graisse huileuse et qu'accompagne une haridelle dont on compterait les côtes, un lot de petits jeunes gens processionne, bien cravatés, bien gantés, bien chapeautés, qui tètent leurs pommes de cannes et arborent des airs illégitimement vannés ; autour d'une table, une honnête famille, en atours manifestement départementaux, boit de la bière tiède ; elle s'amuse, elle se scandalise, et sa joie s'effare un peu.

Suzanne exubère.

Une petite femme, surtout, la ravit, brunette avec des quenottes trop blanches, et des yeux trop noirs, et des lèvres trop rouges, frétillant dans une robe verte, d'un vert agressif, qui agace les dents. Elle danse toute seule, virant à travers les groupes, la bouche rieuse, le corps souple ; son chapeau de paille rose, enfantinement surchargé de violettes et d'aubépine, houle sur sa tête frisottée ; elle danse, et des mains l'effleurent au passage ; et des visages se courbent vers elle, et des moustaches frôlent ses bouclettes. A peine ses pieds touchent-ils, ils vont, viennent, tournent, retournent, « comme à la poursuite folle d'eux-mêmes » songe le cousin Edouard qui pratiqua, jadis, le vers latin, non sans gloire.

— Est-elle gentille, cette petite ! s'exclame Suzanne.

La petite entend, la petite sourit, la petite vient résolument se camper devant eux, les mains aux hanches :

— C'est ton béguin ? demande-t-elle au cousin Edouard.

Suffoqué, il balbutie :

— Mon... mon quoi ? mais je n'ai qu'une canne.

Robert fronce le sourcil, mais le rire de Suzanne s'égrène en perles de joie :

— Offrons-lui quelque chose !

— Voyons, ma chère, vous n'y pensez pas !

— J'y pense tout à fait, mon Boby.

Boby sait obéir et se taire sans ronchonner. A grand'peine il réprime un haussement d'épaules, tire sa moustache, et :

— Vous prenez quelque chose ?

— Chouette, v'là des gens rupins ! Garçon !

— Garçon, amenez-vous !

Suzette observe avidement la poupée. La poupée s'assied.

— Hein ? si qu'on s'arroserait la dalle,

— Je parie que c'est par la notre maison

les enfants ?... Garçon, amenez-vous ! Et puis toi, vieux déplumé, ajoute-t-elle, en secouant le cousin Bête ahuri, fais donc pas la gueule.

— A mon âge, mon Dieu, à mon âge, entendre de tels mots !

Et le cousin eut envie, presque, de pleurer.

— Te frappes pas, mon raton, tu t'amuseras jamais plus jeune.

... Boby voit, les unes après les autres, interminablement, défiler des consommations diverses et coûteuses, auxquelles il ne touche pas ; et il lui semble que sa bourse diminue, diminue, jusqu'à lui fondre entre les doigts...

Cependant la petite femme jasait, avec une platine de vieille concierge, et contait, la bouche pleine de sandwichs au foie gras et de rires, la fourchette gesticulante, quelles aventures et quels souvenirs d'enfance, juste Dieu ! Ne vous souvient-il pas, Suzette blonde, d'avoir rougi, puis d'avoir donné la volée à des rires en tumulte, si piailleurs de joie, que des gens se retournèrent ? Ne vous souvient-il pas d'avoir hésité sur la signification d'anecdotes narrées en un argot, pour vous presque hermétique, et d'avoir réveillé le pauvre cousin qui somnolait, marri de s'être attiré cette réflexion de la folâtre invitée : « Hé ! marque-mal, ta mère a fait un singe ! » Ne vous souvient-il pas d'avoir serré la main de la poupée jacteuse quand elle s'en alla pas mal grise, pas mal étonnée, aussi, que ce couple si hospitalier ne la gardât pas jusqu'au lendemain matin ? Si, assurément, mais, sans nul doute, il ne vous souvient pas que Boby régla la note en esquissant une grimace navrée.

Pauvre Boby !

Le bal finissait ; il fallait partir, hélas ! — Partir c'est mourir un peu. — Dans la rue morne, le cocher dormait béatement, rêvant d'absinthes pures et de clients princiers ; Cocotte aussi rêvant d'improbables bottes, et de barbotages... Ils se réveillèrent tout de même quand on les en eut priés, sans politesse, durant quelques minutes.

Raide comme un piquet...

— Dis donc Boby, tu as l'air fatigué ?

— Heu ! un peu flapi...

— Je ne veux pas que tu nous accompagnes. Le cousin Edouard va me reconduire. Toi, rentre te coucher. Demain, à trois heures et demi, je t'attends rue de Sèvres, tu sais ?

Il sait, il sait très bien. Il sait aussi que Suzanne, en son allégresse débridée, le tutoie presque tout haut devant le cousin Edouard muettement scandalisé, mais il n'a plus la force de la prévenir.

— Dis donc, j'ai oublié ma bourse, pour le fiacre ; donne-moi un louis, tu me feras penser à dire à Frantz de te le rendre. Chère enfant ?

— Et puis attends, donne aussi vingt sous pour le chasseur.

Robert les installe en fiacre.

— Oh ! je crois que je me suis trompée, j'ai donné le louis au chasseur ! Que je suis étourdie ! Vous ne m'en voulez pas, Boby ?

— Mais non ! Mais non !

— Après tout, ça lui fera plaisir à ce pauvre garçon. Donnez-moi un autre louis, n'oubliez pas de me faire penser de dire à

Frantz... Adieu... Je me suis bien amusée.

La voiture roule.

Robert reste là, comme un piquet... Il songe que dix et cinq ça fait quinze, et vingt trente-cinq, et quatre trente-neuf, et quinze cinquante-quatre, et quinze soixante-neuf (Chère petite Suzette) ! et encore quinze quatre-ving-quatre, et deux quatre-vingt-six ; il songe que sa soirée lui revient à tout près de dix louis ; il songe que Wilfrid Arsouille achète beaucoup de rentes sur l'Etat, que Bruant, gentleman-farmer cossu, s'arrondit chaque jour, et que Suzzie devient, décidément, hors de prix. Il relève son col (la bise coupe) et rentre chez lui, à pied...

Mé-lan-co-li-que-ment...

En passant devant le Parc Monceau, il murmure d'une voix navrée :

— « Ça ne peut pas continuer, non, pas moyen » !

Pauvre Boby !

CHAPITRE VII

QUI RELATE DES CONVERSATIONS TOUTES PENÉTRÉES D'OPINION PUBLIQUE

I

A la même heure (la voilà bien, l'unité de temps) dans la salle de jeu du *Franc-Comtois*, Maugis prend la main, au un, et, modestement satisfait, annonce :

— Sept !

— Huit ! abat le tableau de gauche.

— Neuf ! assomme le banquier.

— Ah ! le brutal !

— Sept, huit, neuf ! le coup est régulier !

— Tout ce que vous voudrez, mais c'est dur quand même...

— Monsieur, moi qui vous parle, à Aix...

Au tour de Smiley de prendre la main. Il s'y tient à six. Le banquier aussi. Les aphorismes gâteux rebondissent sur le tapis vert avivé de lignes jaunes.

— Qui donne un six tire un six !

— L'encarte à six est pour le ponte !

— Jamais de la vie, il est pour le banquier !

— Faites vos jeux, messieurs.

— La peau ! grogne Maugis. Des banquiers comme ça. Ils vous collent trois abatages pour se mettre en voix, et puis ils fichent une suite ! Faudrait être Parville pour jouer contre eux. J'me fais la paire ; tu viens, Smiley ?

— Ma foi oui.

Ils descendent avec le petit Baichard.

— Au bar, hé ? propose Maugis. Froid, je grelotte. Boire quelque chose de chaud et de légèrement alcoolique.

— Dis donc, tu parles de Parville, dit Smiley, qu'est-ce qu'il devient ? On ne le voit plus.

— Il est amoureux, c'vieux Parville ! i'patine, i'patine !

— Je l'ai vu au tripot hier soir, ajoute Baichard. Il s'envase. Il n'a pas fait sa matérielle tous ces soirs-ci, au contraire.

— Comment, sa matérielle ? s'écrie Maugis. Vous en avez de bonnes ! S'il y a un type qui ne fasse pas de matérielle !

Ils s'asseyent au bar...

l'joue comme un pied, et i'perd tout ce qu'il veut.

— Ah ! par exemple ! proteste Baichard. Ce dont je suis bien sûr, c'est qu'à la partie de la fin où il vient maintenant, et où je vais aussi, il cherche une matérielle et une matérielle chère même ; seulement, il ne la trouve pas.

— Et puis quoi ? Vous êtes là à faire vos sucrés !

Ils entrent au Bar, s'asseoient (Egg nogg, Whisky and soda, Milk punch). Notre jeune ami Palamède les rejoint. (Un lait chaud).

— Tout ce que vous voudrez, reprend Maugis, mais c'est un bateau. D'abord, il a de la fortune, ce garçon-là. Pourquoi diable est-ce qu'il irait...

— De qui parlez-vous ? insinue le sub Palamède.

— De Parville.

— Parville ? Oh ! il n'a plus le sou, depu déjà longtemps. Il a très maladroiteme joué sur les mines du *Gogoland*. Je l avais bien conseillé de se méfier, ma naturellement...

— Comment ? Parville, ratissé ? Vous m'f fichez des flambeaux ! Mais il dépense d tas d'argent, il...

— Il a peut-être des ressources cachée concède Palamède, avec un sourire terr mais de son capital il n'est pas resté de cents louis. Et je ne pense pas qu'il vi comme il vit avec ses articles du *Scando* et son roman annuel.

— Tu savais ça, toi, Smiley ?

— Je ne me mêle jamais de ce qui ne me regarde pas, module Smiley, avec u douceur infinie.

— Mais enfin, quoi ?

— Peuh ! dit le petit Baichard, il y tant de façons de s'arranger.

Maugis, d'humeur doguine, exaspéré ce qu'il entend, furieux parce que s *sleeper* est déshonoré par un excès de clo de girofle, ronchonne :

— Sacré Parville ! Je l'gobe, moi, c't'e fant... fauché ? c't'épatant !... mais alor La matérielle !... et il ne la trouve pa c't'épatant !... mais alors ?...

— Et, reprend Baichard avec un intér doucereux, il est toujours avec la peti Lizery ?

— S'adorent... sont gentils ces enfants deux pigeons !

— Eh, mais !... susurre Baichard, l'ast cieux petit Baichard.

— Quoi ?

— Les Lizery ne sont-ils pas fort riches

— Si. Et après ?

— Oh ! rien. Nous cherchions quell étaient les ressources de Parville... alor je...

Maugis repousse son verre vide, et, pe dant qu'on le lui remplit, vocifère :

— Ah ! par exemple ! Vous en avez d trucs de panas ! Tas de poireaux ! Tas de

— Allons ! ne vous fâchez pas ! Apr tout, il n'en manque pas qui font comm lui.

— Ce qu'il y a de certain, susurre Pala mède, c'est que, depuis qu'il est pann Parville a remplacé Annette de Provin

par madame de Lizery. Après ça, il l'aime peut-être.

— Mais certainement, il l'adore ! hurle Maugis. Et il a fichtrement raison, elle est mignonne comme tout ! Êtes-vous d'assez sales rosses !... Charlie ! un autre eggnogg, et avec un peu plus de rhum, hein !... V'là que vous traitez Parville de nageoire, à cette heure ?

— Figure de rhétorique !... La partie pour le tout ! explique Smiley.

— Parce que Baichard croit lui avoir vu jouer la matérielle... Ah ! là ! là ! avec ça que nous ne la jouons pas la matérielle nous autres, et que...

— Ah pardon ! Nous ne vivons pas sur le pied où vit Parville ! rétorque fielleusement le petit joueur d'échecs.

Maugis râle, enragé, la bouche pleine d'un argot ramassé Dieu sait dans quels bouges :

— Et puis quoi ? Vous êtes là à faire vos sucrés ! Parville, un barbe, lui ? Non, c'est marrant ! S'il est purée, ben voilà, il essaye la matérielle...

— Oh ! comme je suis bien sûr que, depuis des semaines, ça ne biche pas... et qu'il en a besoin, de l'argent qu'il cherche... et rudement besoin encore...

— Au train dont il vit ! appuie Palamède.

— Ah ! tenez, vous me dégoûtez !

— Tout ça n'empêche pas que votre ami Parville m'a tout l'air d'un vilain monsieur ! dit Baichard sèchement.

Maugis crache ses pailles dans son verre et bondit :

— Parville ! un vilain monsieur ? Mais c'est la crème des bons garçons... s'pas Smiley ?... gai, gentil, et plein de talent, par-dessus le marché.

— Oh ? oh ?

— Certainement, monsieur du Muffeton, il est plein de talent, et complaisant, et aimable, très chic avec ça ! Vous êtes jaloux de lui, tous tant que vous êtes ; c'est pour ça que vous le bêchez !

— Oui, c'est entendu, Parville a toutes les qualités. N'empêche qu'il n'a pas le sou, qu'on ne sait pas de quoi il vit, et qu'il est collé avec une petite femme cousue de billets de mille.

Maugis a beaucoup bu, beaucoup entendu. Livide, il se lève :

— Je n'veux pas... je n'veux pas ! Parville n'est pas un broche, et vous, vous êtes des vaches, des...

— Voyons, Maugis, calme-toi !

— J'suis très calme, mon vieux Smiley, mais faut pas chiner Parville, faut pas ! Toi, Palamède de Francfort, j'vas t'envoyer faire youtre, et rapidement ; et puis toi, Baichard, tu vas te faire cabosser la cafetière !

— Il est entièrement gris, murmure très bas le prudent Palamède.

— *J'vas t'envoyer faire ..... et rapidement.*

Il sort, Baichard avec lui.

Une fois dehors :

— Ce pochard de Maugis a beau brailler, recommence le Juif, son Parville, c'est un vilain monsieur !

II

— Quelles sales bêtes ! s'écria Maugis.

— Ils m'ont toujours dégoûté, appuya Smiley, sereinement.

— Et puis, enfin, c'est de la blague tout ça ! Si Parville avait eu besoin de galette, il aurait d'abord essayé de nous taper... c'est de la blague !... Il est plutôt douillard, et...

— T'emballe pas mon vieux ! Il y a une chose qui est certaine, en tout cas, c'est que Parville joue la matérielle.

— Comment ? toi aussi !

— Mais non, mon vieux, je constate, je constate simplement.

— T'es sûr ?

— Tout à fait sûr. Il se cachait, il

m'amusait beaucoup... Tu comprends, moi, du moment qu'il ne voulait pas qu'on le voie... ça m'était égal.

— Oui, oui... Et moi qui lui dis toujours qu'il joue comme un radis !

— Ça faisait mon bonheur.

— Tu te payais ma hure ? Merci !... Mais alors, dis donc, la petite Lizery, elle le...

— Ah ! je ne sais pas, moi ! Tu m'en demandes trop long.

— Dire que c'est moi qui ai fait cet adultère-là !

— Pfft ! si tu n'as jamais rien de plus sinistre à te reprocher...

— Ben, mon cher, j'l'aime bien c'frère, mais les dos, ça me dégoûte.

— Inconséquence des gens d'esprit ! soupire philosophiquement Smiley. Mais comprends donc, mon vieux Maugis, que Parville est de ces garçons pour lesquels les intérêts sont si subordonnés aux sentiments que les mâtins acceptent de l'argent comme ils se ruineraient, sans faire attention... Ils sont traités de marlous par les Baichard, mais ils gardent dans des coffrets la rose que portait l'Aimée le premier soir où ils l'ont vue... Ils sont entretenus et désintéressés !

— T'es fleuri comme une conférence de George Vanor ! Très jolis, ces boniments-là, mais tu as une drôle de façon de le défendre, ton ami Parville !

— Je le défends comme je peux.

— Alors, tu partages l'opinion des muffetons de tout à l'heure ?

— Du tout, du tout ! Entre exploiter une gigolette à tant par jour et accepter de l'argent d'une femme qui vous aime et que l'on aime, je réclame le droit de faire une différence. Parville n'est pas pour moi « un vilain monsieur », mais un charmant garçon à court d'argent ; et la preuve qu'il reçoit sans calcul, c'est justement qu'il essaye une matérielle plus forte, qu'il se donne un mal de tous les diables. Il voudrait bien n'avoir pas besoin d'argent, mais les banquiers passent comme des fleuves.

— En somme, tu crois aussi, toi, qu'il est entretenu par la petite Lizery ?

— Il me semble assez logique qu'il lui ait emprunté quelques ors : Il est à la côte, elle a le sac, ils s'adorent... Conclus toi-même.

— I'sont si gentils !

— Et même, au fond, je trouve ça assez naturel.

— T'es pas fou ?

— Les écailles se portent beaucoup cette année.

— Tais-toi, j'vas t'jeter une pierre !

— Voyons, vieux Maugis, ça te chagrine donc tant que ça ?

— Ah ! si ça m'embête !

— Idées toutes faites ! Considère...

— Zut ! rentre tes développements et parlons d'autre chose.

Smiley rentra ses développements, mais on ne parla pas d'autre chose.

Et voilà ce pauvre Maugis, devant son sixième eggnogg, énervé, malheureux, crispé, parce que son vieux Parville se conduit comme « un vilain monsieur », et qu'un adultère dont il était si fier a mal tourné.

— Ils étaient si gentils !

Maugis et Smiley sortent du Bar. Avant de se séparer :

— Et il m'a dit qu'il n'aimait pas la mer ! s'écrie Maugis, avec amertume.

— Bah ! ça ne l'empêche pas d'être un charmant garçon ! Tu n'as qu'à faire comme si tu ne savais rien.

La philosophie de Smiley est indulgemment souple — vieille expérience.

— Ben oui ! Mais ça me gêne, ça me gêne ! gémit Maugis.

Il est à la côte, elle a le sac, ils s'adoient.... ça me gêne

Universitas

CHAPITRE VIII

OU IL EST QUESTION D'UN AUTRE TAS DE CHOSES, NOTAMMENT D'ARGENT ET D'AMOUR

I

e lendemain. Quatre heures un quart. bert, arrivé trop tôt, fait les cent pas rue Sèvres pendant une heure. Les notables mmerçants, au seuil de leur porte, commencent à se demander si ce promeneur sourcils anxieux n'est pas un anarchiste rchant une place idoine à la bombe. aquiné par le fluide épeuré qu'émettent yeux de taffeurs, Parville se décide à rer au *Parloir*, pour attendre.

uzanne lui a dit, la veille :

– Tu comprends, Boby, avec tout ce que us faisons depuis quelque temps, je ne ais pas fâchée de me confesser un peu. ! ne plaisante pas là-dessus ! j'ai ça en reur !

– Mais je ne dis rien !

– A la bonne heure ! Les hommes rient jours de ces choses-là...

– Mazette ! tu parais renseignée.

– Tu sais bien que non ! Mais c'est tou mes amies qui me l'ont dit... Voyons, ne te fera pas plaisir que ta petite zette soit toute pure, sans péché ?

– Si, très plaisir.

– Alors, si tu veux, j'irai rue de Sèvres, z les Pères.

– C'est toujours le père Truck qui blan- t ta conscience ?

– Oh non ! Depuis que tu... Depuis que . Enfin, depuis que nous nous aimons, je l'ai quitté parce que, comme tu le rencontres quelquefois chez les Vieuxlac, j'ai pensé que ça pourrait te gêner.

— C'est vrai, tu as bien fait, quoique, n'est-ce pas, je ne crois pas qu'il aurait eu l'indiscrétion de m'en parler. Et à qui t'adresses-tu, alors ?

— Au Père Serafini.

— Ah ! ce petit ténor italien qui chante si bien *Tristan* ?

— Oui. Il est charmant, très intelligent ; il comprend tout.

— Il a de la veine.

— Viens m'attendre à la sortie. Tu pourras même entrer au Parloir.

— Entendu.

— Et puis n'oublie pas que nous allons ce soir à *La Pucelle à cinq pattes*.

— Entendu aussi.

On s'est grisé d'Art pur à *La Pucelle à cinq pattes* et Robert attend Suzanne au Parloir des Jésuites, rue de Sèvres.

Il est infame, ce Parloir. On y arrive par un couloir à casiers et à bougeoirs qui fait penser à quelque hôtel garni de bas étage, et les trois petites pièces lugubres, en enfilade, semblent des salles de bain sans baignoire — même jour verdâtre et triste, même vieux linoleum par terre — seulement il n'y a pas de sonnette pour le linge chaud. Des fauteuils en paille comme on en trouve chez tous les curés, chez *tous* ? Des chaises indécises, aux sièges inhospitaliers, qui n'ont pas pu se dévi-

der à être tout à fait des prie-Dieu. Ça sent le papier moisi et l'homme chaste. Robert fait le tour de la pièce et regarde les cadres accrochés aux murs. Des Jésuites, rien que des Jésuites, rien que des lithos de Jésuites. « Après tout, se dit Parville, je comprends qu'ils ne tapissent pas leurs immeubles avec des effigies de francs-maçons... Voilà saint Ignace de Loyola, parbleu, *S. J. Fundator*... Voilà Alfonso Rodriguez... Tiens ! J'ai connu à Biarritz un Madrilène de ce nom-là ; il avait une sacrée veine à l'écarté ! Ça ne doit pas être le même. Celui-là, il monte au Ciel sur des petits anges scrofuleux. Et celui-là, comment s'appelait-il ? *Berchmann*. Connais pas. *Aussi chaste que saint Louis de Gonzague*, fichtre ! *mort à vingt-deux ans*. Zut ! C'était vraiment pas la peine, non pas la peine assurément, de tant ménager son tempérament ».

Robert continue sa tournée : il recense des reproductions de Rubens convulsifs, aux draperies fouettées d'ouragans inutiles, avec les genoux saillants sous des linges, on dirait, mouillés ; épatant !

Maussade, il s'effondre dans un des fauteuils de paille ; il prend une brochure sur la table à tapis vert « *Chapitre V. Apologétique. Itinéraire de la raison à la foi. A l'aller il y a un abîme à franchir : comment est-il franchi* » ?

C'est un *guide-âme*, pense Robert. Il rejette ce Baedecker psychique. Il se sent vague, vague, vague.

Dans sa cervelle fourbue, deux mots retentissent obstinément : « Faut rompre ! Faut rompre » !

Impossible de continuer, sinon l'édifice va s'effondrer, qu'il a eu tant de peine à construire. Faut rompre. Et même, il n'est que temps !

Il a passé la nuit à tout peser, à tout examiner, à refaire ses comptes, et le résultat de ses réflexions, c'est qu'il faut rompre, et vite.

Faire comprendre la situation à Suzanne, inutile d'y songer.

Elle dirait :

— Tiens, tu es gêné ? Nous allons être économes !

Et puis elle lui ferait payer trois louis de papier à lettres : « Boby, j'ai encore oublié ma bourse. »

Donc, faut rompre !

Robert a même examiné divers procédés de rupture.

— Maugis m'a fait jurer de ne pas la « plaquer salement ». Et puis je veux qu'elle garde un bon souvenir de moi, cette pauvre mignonne !

Il a trouvé deux ou trois moyens ; il choisira selon les circonstances.

Mais ça manque de gaîté, d'user sa nuit à chercher comment on rompra pour des motifs budgétaires avec une maîtresse qu'on adore !

Et c'est pendant ce temps-là qu'on s'occupait au Bar, sans bienveillance, de la réputation de Robert Parville. Le pauvre garçon ne se doute pas que, depuis hier, il est un « vilain monsieur »... qu'on a débiné sa matérielle... qu'on a fait ses comptes... et mis le nez entre Suzanne et lui... Ah ! vous pouvez bien compter que Baichard et Palamède n'ont rien eu de plus chaud que de répéter ces potins-là à tout le monde !

Quel « vilain monsieur », ce Parville !

Il ne voit pas la vie en rose, non, cependant qu'il attend Suzanne dans l'inconfortable parloir humide des Révérends Pères de la rue de Sèvres.

— Suzette... ma petite Suzette... tu étais si gentille ! Tu étais si mignonne ! Tu étais si bébête ! Tu étais si jolie dans notre grande alcôve de là-bas !... Tiens, faudra que j'aille donner congé... ça tombe au commencement d'un mois payé, pas de veine !

Coup de canne sur le linoleum du parquet.

— Et ce brave Frantz !

Coup de canne sur le linoleum.

— Et Gretchen !

Coup de canne sur le linoleum.

— Et ce crétin de cousin Edouard !

Robert mordille sa moustache en essayant de sourire ; il a bonne envie d'allonger un coup de canne au R. P. Berchmann, aussi chaste que saint Louis de Gonzague et qui mourut à vingt-deux ans, mais cette iconoclastie n'arrangerait pas ses affaires.

— Je ne vais donc plus avoir de famille moi !... Ah ! je commence à croire que le père Taillebourg voyait juste. J'ai peut-être eu tort de vouloir augmenter mes revenus et de danser sur une corde raide dont on noue mal les deux bouts... (Il faudra que je repasse à Maugis cette métaphore à double effet)... On aurait p

MAUSSADE, EFFONDRÉ DANS UN FAUTEUIL DE PAILLE

être si heureux !... Ma petite Suzette ! Quand je pense que je vais *rompre* là... tout à l'heure... car autant que ça ne traîne pas, n'est-ce pas ?... Ah là là !

Et il songea, avec un pauvre sourire qui avait envie de pleurer :

— Je ne verrai pas le nouveau jupon vert avec des petits choux roses...

Ses lèvres gourmandes se gonflent en une jolie moue de bouderie, comme qu'ils demandeuses de baisers, si câlines que Robert, tout à coup illuminé :

— Ah ! ça, voyons, tu n'as pourtant pas l'intention de...

Si fait, elle l'a, cette intention, elle l'a précisément. Toute rose, elle prend le bras de son Boby et l'entraîne dehors.

II

A cinq heures dix, par la porte du Parloir silencieusement entre-bâillée, Suzanne, à pas de chat, se faufile et pose sa main (5 3/4) sur l'épaule de Parville toujours engourdi de songeries mornes.

Il tressaille :

— Ah ! c'est toi ? Tu as fini ?

— Pas même commencé. On fait queue au confessionnal.

— Diable ! Le Père Serafini n'aurait donc pas pu te donner un tour de faveur ?

— Pas moyen ; c'est des pénitentes du Faubourg.

— Ah ! des péchés armoriés, ça ne peut donc pas attendre ?

— Non, répond en riant Suzanne qui, comme toutes les particulées de fantaisie, déteste la noblesse authentique.

— Alors ? demande Robert.

— Alors j'ai pensé que nous pourrions sortir au lieu d'attendre là.

— Moi tu sais, je ne demande pas mieux ; ça empeste le moisi, dans cette usine. Seulement, tu vas perdre ton tour.

— Ça ne fait rien ; je reviendrai tard dans la soirée, après...

(Elle n'achève pas.)

— Après quoi ?

(Pas de réponse.)

— Mais parle donc, mignonne ! Après quoi ? Après goûter ? Tu as faim ?

Elle fait signe que non. Ce mutisme embarrassé devrait renseigner Parville ; mais quoi, ce n'est qu'un homme.

— Ma foi, je ne te comprends pas du tout.

— Méchant, tu me comprends parfaitement ! C'est donc bien amusant de taquiner...

... Par la porte du parloir, Suzanne se faufile...

Une file de fiacres ceinture le square du Bon Marché, à deux pas.

— Cocher, passage des Thermopyles !

— Cent sous pour vous si vous marchez vite, ajoute Suzanne.

Le sapin file doux sur ses roues caoutchoutées.

Un peu suffoqué d'abord par la prestesse de cet enlèvement, Parville prend le parti d'en rire. Cependant, ancien élève de Stanislas, des scrupules de son éducation chrétienne, mal effacée, inquiètent son scepticisme peureux ; si près du confessionnal, l'*Hôtel du prince Eugène et de la Question d'Orient* le dégoûte presque.

Il s'en ouvre à Suzanne. Mais la fervente chrétienne le rassure :

— T'es bête, puisque je vois le père Serafini ce soir, je lui dirai ça avec le reste !

*
* *

Après la séance, Suzanne mourait de faim, comme par hasard. Au lieu de retourner rue de Sèvres, ils se dirigèrent vers le *Thé du Boulevard Haussmann;* elle guillerette et jaseuse, lui l'âme en loques et harcelé de cette seule pensée : « Faut rompre ! Faut rompre » !

(Le *Thé du Boulevard Haussmann* est un endroit charmant. Je vais le décrire un peu pour ceux qui ne le connaissent pas ; ceux qui le connaissent diront aux autres combien la description est exacte).

Grande pièce. Devanture vitrée avec rideaux à mi-hauteur ; plissés les rideaux. Par terre, un tapis. Sur le tapis une infinité de petits guéridons anglais et variés. Il y en a avec le dessus en faïence... il y en a avec le dessus pareil... il y en a en bois teint... il y en a en acajou. Il y en a en érable verni. Autour des petits guéridons, des sièges attendent, très « janssénistes » aussi, et modern styl. Il y en a en bois teint... il y en a en acajou... il y en a en érable verni... Il n'y en a pas avec dessus en faïence. Tout cela gentiment dispensé.

Autour des guéridons et des sièges voltigent des petites bonnes noires éclaircies de petits tabliers blancs (dits de *lunch*), pour vous demander ce que vous désirez.

Dans les coins, de grandes plantes vertes réfléchissent.

Aux murs, des tableaux genre anglais et des glaces genre anglais.

On apporte au consommateur un plateau de cuivre persan, deux théières, une en cuivre rouge aplatie et une en métal anglais, une assiette, une tasse avec soucoupe, un petit pot de métal blanc, deux petits pots de porcelaine, un petit œuf en faïence grise avec des trous, un couteau, une fourchette, une petite serviette carrée en toile fine ourlée à jour.

Dans la théière en cuivre rouge, on met du thé ; dans la théière en métal anglais, de l'eau bouillante. Sur l'assiette, deux *toasts*. Dans le petit pot de métal blanc, du sucre ; dans les deux petits pots de porcelaine, du lait et de la crème ; dans l'œuf en faïence, du sel.

On mélange le tout dans la tasse au goût du consommateur.

Vers cinq heures, tous les guéridons occupés, des flâneurs rêvachent délicieusement dans les grands fauteuils en osier souple, et la salle s'emplit d'un joli bruit de bavardage à mi-voix.

IV

Robert et Suzanne s'installent dans le coin à droite. On les sert. Petit silence.

— Ah ! soupire Robert.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien. Ah ! nous n'aurions pas dû aller à l'hôtel !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ah ! Suzanne ! Suzanne !...

— Mais vas-tu me dire ce que tu as, à la fin ?

— Eh bien ! oui, je vais vous le dire...

Il lui prend la main. Le thé fume. Suzanne écarquille les pervenches surprises de ses yeux. Ce pauvre Robert parle en s'arrachant les mots : « Pourvu qu'elle ne s'aperçoive pas combien tout ceci manque de transitions », pense-t-il.

— Oui, je vais te dire, ma bien-aimée... je ne peux plus... Il y a trop longtemps que je souffre... Je te l'ai caché tant que j'ai pu... mais je t'aime trop, vois-tu... je ne peux plus supporter que tu sois à un autre !

— Comment, un autre ?

— Oui... je ne peux plus... ton mari...

C'EST GENTIL, LES SERVIETTES À THÉ, QU'ILS ONT ICI!

— Frantz ? Mais vous vous entendez si bien !

— Oui, tu crois ça, toi... j'essayais, pour toi, mais si tu savais ce que j'ai souffert !... Si tu savais...

— Voyons ! c'est impossible... tu n'es pas jaloux de Frantz, voyons ? Il est très gentil. Et puis tu sais bien qu'il n'est pas sérieux...

— Ah ! vous ne m'aimez pas, Suzanne ! Vous ne sentez pas quelle torture de tous les instants c'est pour moi de...

— Voyons, calme-toi !... Et ne me dis pas vous, c'est ridicule.

— Suzanne ! Ma petite Suzette !

— Là...

— Tu m'aimes, dis ?

— Mais oui, je t'aime.

— Alors, tu veux bien être à moi ? Toute à moi ? Nous allons partir... Tu m'emmènes... Je t'enlève, l'oiseau chante dans les bois.

— Quel oiseau ?

— Rien, ça m'a échappé. C'est dit ? Nous fuyons ?

— Tu es fou !

— Ah ! tu vois bien que tu ne m'aimes pas ! Que tu préfères ton mari ! Que...

— Es-tu bête !... Mais voyons, réfléchis donc ! Est-ce que je peux m'en aller comme ça ! Et ma fille ! Et mes domestiques ! Et tout ça ! Quel effet ça ferait-il ?

Robert pousse des soupirs à fendre du bois.

— C'est gentil, remarque tout d'un coup Suzanne qui, pour l'à-propos, et aussi pour la suite dans les idées, ne craint personne ; c'est gentil les petits services à thé qu'ils ont ici ! Il faudra que tu m'en apportes un comme cela. Le petit œuf en faïence, surtout, ça a beaucoup de cachet.

Robert reprend :

— Tu as raison... Je n'ai pas le droit de briser ta vie, mais moi, vois-tu, je ne peux plus durer ainsi. Puisque tu ne veux pas me suivre, c'est seul avec ton image que je m'en irai dans la solitude...

— Tu veux t'en aller ?

— Oui, loin, très loin, en Suisse... Ma résolution est prise !... Je t'aime trop, Suzanne ! J'aime mieux ne plus t'avoir que de ne pas avoir tous les instants de ta vie adorée ! Mon amour est trop grand pour accepter des compromis dégradants.

Suzanne, l'épigastre comprimé d'émoi, la tête navrée, abasourdie, mais c'est si bien le genre de littérature qu'elle aime ! Une fierté l'envahit d'être ainsi adorée, comme dans un feuilleton, pour un rien, elle partirait avec le jeune héros !

Les petites poires électriques qui pendent du plafond au bout de fils tordus, sont encore vides de lumière ; l'ombre noie la table où Robert s'accoude, il en profite pour pleurer tout son saoul de grosses larmes chaudes.

— Oh ! je n'aimerai jamais que lui !

Suzanne, elle, parle comme dans un rêve, un bien mauvais rêve, oppressée par une malsaine sensation d'irréel. Est-ce bien Lui qui parle de rompre ? Ne va-t-elle pas se réveiller dans son grand lit ? Elle a dû manger trop de homard, indigeste la veille ; d'où ce cauchemar. Et pour activer la descente de ce crustacé, coupable de tout, elle se verse une autre tasse de thé, machinalement.

— Il le faut absolument, ma chérie.

— Oh ! Boby, tu veux partir, toi ? c'est vrai ?

— C'est vrai.

— Moi qui croyais que ça durerait toujours, du moins si longtemps, nous deux, dans notre petite chambre là-bas...

Robert mordille sa moustache créolée. Le pauvre garçon n'y tient plus. S'il ne part tout de suite, son gros chagrin crèvera en sanglots bruyants. Il se lève :

— Adieu, Suzanne !

— Alors c'est fini comme ça ?

— Il le faut... je t'aime trop... je...

— Oh, Boby ! Il faut absolument nous revoir avant ton départ. Veux-tu demain ?

— Oui, demain.

— Ah ! mon Dieu, dire que ce sera la dernière fois !... Je pleure...

— A demain, ici, à quatre heures, si tu veux.

— Oui, c'est-à-dire non. Ah ! j'ai tant de chagrin que je ne sais plus ce que je dis. Plutôt à cinq heures, parce qu'à quatre heures j'ai un essayage.

Elle se sauve, dépoudrederizée par ses larmes, gentille à croquer tout de même.

Un frisson de vraie petite douleur ingénue lui court le long de l'échine, mais bientôt l'orgueil d'inspirer un tel amour la réchauffe de nouveau, un si grand, si noble, si profond amour !

— Oh ! Je n'aimerai jamais que lui !

Croyons-la sur parole).

Et, tout émue encore, elle entre chez sa couturière.

V

Robert arpente le boulevard en s'invectivant. Il se hait, il voudrait se battre. A-t-il été assez hypocrite, assez faux, assez menteur ! Il marche pour marcher. Il brûle de fièvre... il l'aimait donc tant, cette petite ?... Il répète machinalement :

— Enfin ! ça y est ! ça y est !

Il rencontre Maugis place de la Concorde.

— Hé, Parville ! Qu'est-ce qu'y a ? T'as l'air tout chose... Malade ?

— Non !

— Quoi ? Des ennuis ! La petite caille ? Non ?

Robert grimace un sourire...

— Pas gentille ? T'as l'air énervé ? Ça ne va pas comme tu veux avec elle ? c'est pourtant pas Frantz qui doit la fatiguer ! Ça doit être un métier dans le genre de celui de « Sœur Anne » d'être la femme de Frantz, on ne voit rien venir.

Robert l'arrête. Ces plaisanteries lui font mal :

— Non, Maugis... C'est pas tout ça... nous avons rompu tout à l'heure.

— Hein ?

— C'est comme ça... c'est moi qui l'ai lâchée, et voilà !

— Mais mon vieux ! Voyons ! Pas de bile ! Tu t'fais des cheveux pour rien du tout ! Vous avez eu des mots ensemble ? T'es parti fâché ? Bon, ce soir tu vas lui torcher c'qui s'fait d'mieux comme lettre d'amour pour demander pardon à une môme des torts qu'elle a eus, et demain tout ça sera oublié. Voilà t'y pas une affaire ?

Robert n'y tient plus. Tout son chagrin lui remonte en ironie. Il a besoin de se soulager. Il prend le bras de Maugis :

— Non, mon ami, il ne s'agit pas de brouille, c'est fini, fini pour toujours. Pourquoi ? Tu ne t'en doutes guère ! Nous nous aimons... il n'y a jamais rien eu entre nous... et je la lâche, et il faut que je la lâche, parce qu'elle me coûte trop d'argent !... Tu ne comprends pas ?... Eh bien ! réfléchis tout seul... moi je vais me coucher... je ne tiens plus debout... Sois tranquille... j'ai tenu la promesse que je t'avais faite... je ne l'ai pas « plaquée salement »... ça s'est très bien passé. Adieu...

Si. Maugis comprend. Même il comprend tout, à présent. Et la matérielle, et le reste.

— C'pauv' vieux Parville !...

Il descend mélancoliquement vers l'apéritif, vers les apéritifs.

— Et ces autres crétins, hier soir ! Mon pauv' Parville !... « C'est un *vilain monsieur* » qu'ils s'en allaient... Tas de mufles, va !

— Es-tu bien sûr qu'il n'aurait pas mieux fait d'être un type dans le genre de Charles VII acceptant la fortune d'Agnès Sorel ?

Je l'aimais trop pour ne pas souffrir des mesquineries de l'existence

demanda Smiley lorsque Maugis lui raconta la navrante histoire.

— Ah ne blague pas ! C'pauv' vieux Parville !...

— Mais je ne blague pas ! Je considère l'amour comme...

Je vous fais grâce des développements de Smiley. Il y a longtemps qu'on le sait paradoxal et contrariant.

— Une autre absinthe, bien tassée ! demanda Maugis.

CHAPITRE IX

OU ROBERT PARVILLE ENVOIE UN « PETIT SOUVENIR »

I

Robert, rentré chez lui, se jette sur un divan et pleure comme un enfant battu.

A quoi bon vous raconter... il va répéter pendant des heures :

— Suzette !... ma petite Suzette... ma petite Suzette !...

— Alors voilà... c'est fini.

(Tout le monde connaît ce genre d'exercice).

— Alors voilà... c'est fini. Ça aura duré six mois... et maintenant... c'est fini... et voilà !

Et puis, les récapitulations consciencieuses : ce geste-ci... cette toilette-là la façon dont elle riait lorsqu'on lui... et comment elle se mettait pour...

— « Chère petite Suzette » !

Puis il pense :

— Tiens, au fait, faudra que je trouve un prétexte pour Frantz ! Je vais beaucoup lui manquer...

Robert reste là, vautré, la tête douloureuse, les tempes serrées, de la sciure de bois plein la bouche.

— Me voilà frais... petite chérie... Suzette !

Il se redresse, fait quelques pas dans la pièce, les jambes molles, toutes molles, essaye d'allumer un des Henri Clay dont Frantz vient de lui envoyer une boîte, et le jette. Il se verse de l'eau, il la trouve trop fade : il se verse du cognac, il le trouve trop fort.

— Et qu'est-ce que je vais faire maintenant ?

(Le fait est que Suzie l'occupait beaucoup).

Le groom Ernest présente un plateau.

— Un petit bleu !... son écriture !... qu'est-ce qu'elle veut ?...

Robert déchire « en suivant le pointillé ». En a-t-il assez déchiré comme celui-ci, indiquant ou remettant les rendez-vous les plus compliqués !

Il lit :

« Je suis bien triste, Boby, de ce qui s'est passé tout à l'heure... Mais je ne vous en veux pas, je vous ai compris. Moi aussi je t'aimais trop pour ne pas souffrir des mesquineries de l'existence »...

— Tiens ! c'est sa phrase du premier soir, grommelle Robert.

PENSANT A SUZETTE.....

« J'aime mieux ne pas te revoir demain ; ça me ferait trop de peine. Nous nous retrouverons après ton voyage en Suisse ; mais maintenant, non, c'est encore trop douloureux !

Un petit bleu !

« Merci d'avoir eu le courage d'empêcher notre amour de s'avilir dans la fatalité des... »

— Petite bébête !

Il essaye de se persuader qu'elle était vraiment trop bébête. Il fait appel à des anecdotes... touchants efforts !

— Et ses « opinions littéraires » non !... Et en peinture ! Ce qu'elle a débité au dernier Vernissage, devant les Jacques Blanche !

Touchants efforts, mais inutiles... Ah ! Robert se souvient avec bien plus de complaisance de cette façon dont elle penchait la tête, un peu en arrière, sur l'épaule... Pauvre Boby ! Plus jamais, jamais, dans la grande alcôve à rideaux de mousseline...

Il a envie de tout lâcher encore, d'aller la trouver... de lui dire qu'il était fou... que...

Pourquoi pas ? Il pourrait réunir encore un peu d'argent en vendant des choses... des meubles... des bijoux... et puis essayer de faire un gros coup au *Franc-Comtois ;* la veine reviendrait certainement... et alors...

Robert ne put s'empêcher de s'arrêter pour se moquer de soi-même.

— « Bonnes résolutions !... supprimer le bacc... vivre avec huit cents francs par mois... Un petit appartement avec une femme de ménage... tout ce que j'aurais dû faire il y a deux ans, quoi ! Et encore non ! Autrefois, si j'avais eu l'air panné, jamais je ne serais arrivé à me glisser dans les rédactions. On ne m'y a laissé entrer que parce que je passais pour rouler sur l'or.

Allons, faut partir pour la Suisse. Je demanderai une passe au *Scandale*.

Tiens il y a un post-criptum : « Puisque

— Allons, partons...

tu vas en Suisse... envoie-moi une petite broche edelweiss, en souvenir de toi... un bijou de quatre sous que je ne regarderai jamais sans attendrissement, comme je re-

garde mes images de première communion »...

— Allons, partons lui chercher sa broche.

II

Le désespéré s'en fut en Suisse, emportant quelques livres, « éternels consolateurs » (qui compte là-dessus), cinq ou six portraits de Suzanne, et de sérieux projets d'économie. Malgré ses résolutions de petit chalet pas cher, la veulerie de Parville ne sut pas résister à l'obséquiosité autoritaire d'un gaillard à casquette galonnée qui le happa au saut du wagon, et le conduisit tout droit à l'hôtel des Trois-Rois, le plus ruineux de Bâle.

Juchées sur la façade, les statues des mages, coloriées avec virulence, bénissent l'arrivant (on devrait les envoyer en guise de fétiches à des peuplades de nègres arriérés, très arriérés). Immense hall luisant, salle à manger grande comme une cathédrale, et désagréablement luisante, cuivre luisant, tout dans cet hôtel, reluit, mais rien n'y est en or, sauf les affaires que fait le patron, lors des migrations annuelles de touristes, assez nombreuses pour emplir cet édifice colossal.

Mais, à cette époque de l'année, sous une pluie têtue, pas un voyageur ne s'était risqué.

Robert déambulait parmi ces architectures gigantesques, seul. Aussi, lui concéda-t-on des prix si réduits, si réduits, que c'est tout juste si on ne lui donna pas de retour. De la fenêtre, il put contempler ce que l'on fait de mieux comme vue de fleuve ; le Rhin vert-doré le matin, et si froid qu'il fume jusqu'à midi sous le soleil. Sans crainte d'occasionner des cas d'hydrophobie (cela s'est vu) il put, tout le jour, mettre en branle l'orchestrion, ce tronc à musique où les dévots de la mélodie quand même déposent leur obole naïve ; Bella, la jolie petite bobonne en bonnet, lui offrit des distractions qu'il refusa avec une chasteté d'autant plus méritoire que l'agynie éprouvait ce tendre Mallarmiste hanté par la peur de mourir quand il couchait tout seul...

Il lisait chaque matin le *Berliner Post*, le *Times*, le *Courrier de Genève*, et regrettait qu'aucune de ces trois feuilles ne fût écrite en français ; il ajoutait quelques pages à son roman l'*Impossible Bonheur* (sujet renouvelé de *Fanny*, lui aussi), où un monsieur ne pouvait se résigner à partager sa maîtresse avec le mari d'icelle — la même scène qu'il avait jouée à Suzette sans en penser un mot ; il trouvait des accents émus.

Les jours, comme il convient, s'écoulaient à raison de vingt-quatre heures l'un.

Avant de partir, il avait donné congé de son appartement à l'hôtel du Passage des Thermopyles, s'était séparé du groom Ernest non sans douleur (il vernissait si bien) ! Et maintenant il faisait des économies ; il trouvait même cette occupation délicieuse — le charme de la nouveauté !

*
* *

Dès le lendemain de son arrivée, il avait couru les bijoutiers de l'endroit, et constaté douloureusement la hideur des petites broches edelweiss.

— Vous n'avez pas ça en mieux ?

— Non monsieur... c'est un article qui se fabrique en Allemagne par grosses... nous n'avons pas d'autres modèles...

Impossible d'offrir ces saletés à Suzanne ! Robert se décida à écrire rue de la Paix à son bijoutier, — le bijoutier des beaux temps d'Annette de Provins et des revenus augmentés ; — il lui envoya une des petites horreurs suisses, en lui demandant quelque chose dans ce genre-là, mais soigné, et que l'on pût porter sans rougir : « Je m'en rapporte à vous ».

Et il pensa beaucoup à Suzette cette nuit-là.

La semaine suivante, Robert reçut la plus délicieuse broche edelweiss que l'on pût rêver, platine, argent et ivoire, toute neigeuse et délicate ; il l'enferma dans un étui helvétique frappé aux armes de Bâle et l'expédia rue François Ier.

— « Et maintenant c'est fini, bien fini » ! pensa-t-il.

Ce jour-là il travailla sans enthousiasme

TOUT LE MONDE VOUS REGRETTE G.L.—

à un article pour la *Revue Encyclopédique* sur la « Portée sociale du drame wagnérien » (une ésotérique étude de H. S. Chamberlain, rabaissée à la portée des mélomanes français).

Quelques jours après il reçut une lettre de Suzanne :

« Merci mon ami. Votre broche ne me quittera plus ; vous avez bien compris ce que je voulais : une babiole, un bijou intime et sans valeur, mais inestimable par tout ce qu'il rappellerait. Je songe bien souvent au passé... à notre cher passé... etc.

« Tout le monde vous regrette ici... Frantz ne vous aurait pas pardonné d'avoir fui avec cette brusquerie, si Maugis ne lui avait pas fait remarquer que vous étiez parti *à l'anglaise*. Mon cousin Edouard dit beaucoup de bien de vous, mais il comprend de moins en moins. Gretchen demande où est son grand ami Boby et regrette vos narrations, le *Struwelpeter*. Hélas ! pourquoi a-t-il fallu que ton amour fût trop haut pour supporter les compromissions...

— « Compromissions ! » ne put s'empêcher de répéter Parville.

« Moi qui t'aimais bêtement, je me serais si bien arrangée que cette vie de famille dure toujours »...

— « Durât ! » corrigea Robert.

« Mais c'est toi, mon Boby regretté, mon pauvre chéri, c'est toi qui as raison »...

— Eh non ! s'écria-t-il, ce n'est pas moi qui ai raison, c'est toi, Suzie ! Et moi je suis un pauvre mufle qui ai joué une comédie ridicule, maladroite et qui a réussi pourtant...

« Quand reviens-tu ? Quand ?... Celle qui t'aime et t'aimera toujours. Suzette »...

— Suzette ! ma petite Suzette ! ma chère petite Suzette !

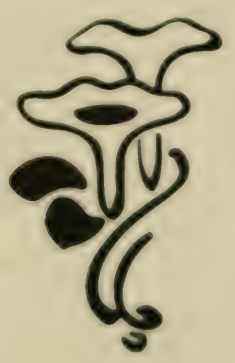
Le courrier de Robert contenait une autre lettre, celle de l'artiste qui avait ciselé « le bijou intime et sans valeur ». Quelle note effarante, mes enfants ! Toutes les économies suisses y passaient du coup.

Ce fut la dernière dépense de Robert Parville pour Suzanne de Lizery.

Et on lut, dans le petit « Courrier de la Littérature » de la *Revue Bleue* :

« *M. Robert Parville, le jeune et subtil romancier de « La Fatigue du Cœur » et de « Fièvre de Tendresse », est allé achever loin de Paris son nouveau roman : « Impossible Bonheur », étude très délicate de l'action destructrice des petites jalousies au sein même de la Passion. C'est dans le Tyrol que M. Robert Parville s'est retiré pour terminer cette œuvre, que les femmes ne seront pas les dernières à aimer malgré son amertume* ».

Le Tyrol, c'est bien plus chic que la Suisse !



CHAPITRE X

LE VICOMTE DE BRAGELONNE

Trente ans ont passé ! Trente fois le marronnier du 20 mars a fleuri vers la fin d'avril. Et sept fois l'année s'est donné le luxe d'être bissextile (non, six fois seulement, parce que l'année 1900 ne compte pas ; néanmoins, consulter l'almanach Hachette).

— *Tiens, voilà mon parrain !*

La scène se passe par une matinée de printemps, si clairement souriante qu'elle semble commandée sur mesure. Un homme entre deux âges, mais encore dans la force du premier, descend l'avenue des Champs-Elysées, avec, à son bras, une élégante Parisienne de trente-cinq ans environ, mais, qui ne doit pas en paraître plus de trente-quatre aux lumières... Autour d'eux quelques beaux enfants de formats différents les appellent papa et maman.

— Ah ! Robert, dit-elle avec une exquise petite moue rose, nous serons en retard pour déjeuner chez mes chers parents.

— Mais non ! mais non ! — répond l'époux, l'heureux époux, tu sais bien que Lizery n'arrive jamais à l'heure.

— C'est vrai ! Il a dû aller à son tennis ce matin. A son âge !

— Mais, ma chérie, il n'est guère plus âgé que...

— Oui, mais toi, tu es beau, tu sens bon et je t'aime.

(Un léger silence tout pénétré de tendresse).

— Et ta mère, interroge l'Aimé, elle ne sera pas prête, bien entendu ?

— Oh ! maman !... c'est ennuyeux, tu sais... Il serait vraiment temps pour elle de dételer. La voilà qui fait des éducations de collégiens, maintenant !

— Que veux-tu ?... Si ça l'amuse !

— Comme tu es bon et indulgent !

(Nouveau silence attendri).

— Tiens ! v'là mon parrain, vocifère jovialement l'aîné des enfants, en se précipitant à la rencontre d'une petite voiture où stagne un vieux monsieur plutôt déjeté.

On se rejoint.

— Hé ! hé ! crachotte le monsieur de la petite voiture... prendre un peu l'air... beau soleil... aller déjeuner chez papa et maman... Hé ! Hé ! Joli temps pour les asperges... La route est belle !... Vous aussi, blonde cré... créature !...

— Je demande pardon à monsieur, interrompt respectueusement le domestique qui

— Comment ! ce monsieur dans la petite voiture, ce serait Maugis ?

pousse la petite voiture, mais il est l'heure de l'électro-thérapie de Monsieur.

— Ha ! ha !... Adieu mes amis... Adieu... A... A... Adieu... hydrothérapie... pipi, pipi, très bonne pour mon cas, cas, caca...

Cette coprolalie baveuse emplit les enfants d'une joie qu'ils sont trop bien élevés pour manifester publiquement ; toute irrévérencieuse allégresse comprimée, leurs yeux luisent.

— Il me semble, constate la jeune femme lorsque la petite voiture est éloignée, que ce pauvre Maugis est en bien mauvais état depuis quelque temps... (1)

— Que veux-tu, ma chère Gretchen, après une existence aussi incohérente...

*
* *

— Comment ! le monsieur dans la petite voiture c'est Maugis ?

— Mais certainement !

— Et cette jeune femme que l'on appelle Gretchen ?

— C'est la fillette à laquelle Robert racontait les méfaits de Struwelpeter.

— Comme le temps passe !

— N'est-ce pas ?

— Et alors, le mari, c'est Parville lui-même ?

— Mon Dieu, oui, l'ex-Boby. Et c'est rue François Ier qu'ils vont déjeuner, chez Suzanne, l'ex-Suzette qui se défend encore, et au besoin attaque, car c'est elle que Gretchen accuse, non sans raison, de ne pas vouloir dételer.

— Quant à Frantz, alors, il joue au tennis ?

— Comme il a fait toute sa vie.

— Et les autres ?

— La semaine dernière tous nos amis se sont entassés sous la coupole pour entendre le discours de réception de Jim Smiley, fort en beauté, ma foi sous les vertes palmes, et qui succède au successeur d'Anatole France. Baichard lui a fichu, le lendemain, un solide éreintement dans le *Scandale*.

— Et Palamède ?

— Oh ! lui, carrière superbe ! Il a été mêlé à toutes les sales histoires de la fin de l'autre siècle et du commencement de celui-ci. On l'a nommé commandeur de la Légion d'Honneur en attendant mieux. Il a déjà bénéficié de trois non-lieux... Il trouve toujours moyen de bénéficier, cet animal-là !

— Et le cousin Edouard ?

— Il est mort du diabète.

— Ah ! que cela me contrarie, ce que vous me dites-là !

— Que voulez-vous, faut se faire une raison... Il aurait quatre-vingt-dix ans passés aujourd'hui.

— C'est vrai ! C'est vrai ! Et puis il sucrait tant son café !

— Tout ça s'est bien arrangé en somme.

— Pas trop mal.

— C'est la vie, et...

(*Musique de Scène*)

(*Sur le frémissement des harpes — système Lyon — une flûte s'éplore*)

... et, en réfléchissant sur les événements précités, on y trouve un exemple, et même plusieurs, de la justice providentielle. Ainsi, les malheurs des personnages qui prennent pour guides les lois de la morale et les inspirations de la conscience, ces malheurs-là ne sont que des épreuves passagères qui donnent des droits à la protection céleste, autant dire des lettres de change tirées sur la Justice immanente et qu'elle ne laisse jamais protester, tandis que les êtres pervers, *prava indole* (on peut aussi employer le génitif), les méchants finissent toujours, après un bonheur qui s'écoule comme un torrent, par succomber sous le poids de leurs propres forfaits !

Je ne sais pas ce que vous pourrez de cette homélie conclusive, mais elle m'a donné plus de mal à écrire que tout le reste de cet ouvrage, et c'est sur elle que je compte — absolument — pour passer à la postérité.

FIN

(1) Maugis guérit et ne mourut que beaucoup plus tard. (*Note de l'éditeur*).

Imprimerie de Poissy — Lejay fils et Lemercier.
Poissy (Seine-et-Oise) — Téléphone, 52 — Bureau, 51, rue du Rocher, Paris.

1627 1 C

352

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

JAN 24 1972

CE

a39003 002548922b

CE PQ 2257
.G8V5 1912
COO GAUTHIER-VIL UN VILAIN MO
ACC# 1222668